

Brigade Mondaine [020] – Les filles de Monseigneur

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADA MOND

Par Michel Brice

LES FILLES DE MONSEIGNEUR

PLON



MICHEL BRICE

Brigade mondaine

(N°20)

LES FILLES DE MONSEIGNEUR

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

© Librairie Plon/GECEP 1978

ISBN : 2 -259 -00412 -1

QUATRIEME

Terrorisée, Jenny sentit la chinoise lui appliquer d'innombrables aiguilles d'or, partout sur son corps nu.

— Du plaisir jusqu'à en mourir, curieux n'est-ce pas ? Car vois-tu, l'acupuncture plonge ses racines dans la vieille science de torture de mon pays.

Jenny avait l'effroyable impression d'être entrée chez les fous. Des fous immondes. Puis la première vague de plaisir l'inonda...

CHAPITRE PREMIER



Brassé par la soufflerie du chauffage poussé à son maximum, le parfum de Jenny envahissait peu à peu tout l'intérieur de la Mini Morris noire à sièges de velours gris taupe. Ses effluves de sous-bois, puissants et frais à la fois, collaient exactement à leur propriétaire, comme son nom : « J'ai osé ». Dans ses longs cheveux blonds cascadeant sur ses épaules, Jenny avait un visage de chasserresse aux yeux hardis sous leur maquillage outré. Ses lèvres, d'où le rouge avait débordé, étaient contractées l'une contre l'autre comme si elle les mordait.

Elle se tourna vers le siège de droite et fit claquer les serrures de sa vanity-case de skaï blanc. Le couvercle de la mallette s'ouvrit brusquement, mû par le ressort interne de la charnière. Le miroir rectangulaire s'offrit, vertical, dans le fouillis du nécessaire de beauté. Jenny avança encore sa main finement potelée, très blanche, avec des ongles peints en noir luisant. Elle souleva le petit tiroir et, pivotant du buste, le déposa sur le siège arrière. Dans le

mouvement, les pans de son vison beige clair s'ouvrirent, offrant sa poitrine dans la lueur sourde du réverbère voisin, noyé dans les arbres de l'allée. Jenny avait les seins libres. Durs, très blancs, parcourus d'un fin réseau de veinules convergeant vers leur centre, ils avaient des pointes presque énormes, gonflées, enduites d'un fard aussi noir que la laque des ongles. Au-dessous, l'étranglement de la taille prise dans un short en tissu de jean délavé. Un jean taillé si court, au ciseau, qu'il suivait le pli des aines. Puis, deux longues plages de chair laiteuse avec un grain de beauté sous l'aine gauche et, à mi-cuisses, le départ des bottes de veau noir verni à talons aiguille.

Jenny se pencha encore et les vagues de ses cheveux plongèrent, couvrant sa gorge jusqu'aux pointes de ses seins. Les lèvres toujours hermétiquement rivées, elle fouillait dans sa vanity-case avec des gestes maintenant agacés, comme si une urgence de plus en plus violente la dirigeait. Enfin elle trouva ce qu'elle cherchait au milieu des paquets de kleenex, des brosses, des peignes, des boîtes de fard et des crayons à maquillage : un tube de verre d'une quinzaine de centimètres de long, un peu plus large que le pouce, dont elle fit sauter d'une chiquenaude le bouchon de liège.

Les ongles noirs resserrèrent leurs griffes autour de l'éprouvette. Celle-ci, soulevée à deux mains, disparut dans la forêt de boucles blondes qui s'était inclinée jusqu'à dégager sous le duvet de la nuque un peu de chair lisse avant le col crémeux de la fourrure.

La nuque esquissa deux ou trois soubresauts nerveux, comme si Jenny avait un accès de hoquet. Ce fut très rapide. Elle releva la tête, offrant un visage apaisé dans la lumière venue du dehors.

Elle sursauta, cachant l'éprouvette d'un geste nerveux sous le pan de son manteau. Dehors, une silhouette d'homme interposée entre elle et le réverbère.

— Ah, non ! grinça-t-elle d'une voix sourde, étonnamment jeune.

Sa main libre descendit la vitre.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? jeta-t-elle, les yeux durcis.

La haute silhouette, très mince dans son trench-coat beige clair serré à la taille, se pencha vers l'ouverture.

— Excuse-moi, dit l'homme, je me suis trompé de direction. Ma voiture est de l'autre côté.

La voix était elle aussi très jeune, grave et profonde.

Jenny plaqua un peu plus l'éprouvette contre sa poitrine.

— Et alors ? grimaça-t-elle, c'est une raison pour me reluquer ?

Elle fixait furieusement le visage anguleux aux cheveux courts dont les yeux clairs brillaient.

— Non, bien sûr, hésita l'homme, mais tu m'as intrigué.

Il se releva.

— Je me demandais ce que tu faisais, lâcha-t-il presque timidement.

Elle rit.

— T'occupe, ce n'est pas dans le prix.

Elle agrippa de nouveau la petite poignée chromée. La vitre remonta un peu.

— Allez, tchao, fit-elle. À bientôt, tu sais où me trouver.

Resté seul dehors, l'homme enfonça les mains dans ses poches, cherchant cigarettes et allumettes. Une flamme jaune vacilla entre ses paumes. Il expira une longue bouffée et se recula.

— Tchao, murmura-t-il à voix basse. C'est ça, à bientôt.

Il s'en alla d'un pas lent. Désorienté, quelque chose lui disait qu'en insistant, il aurait Su. Ou du moins vérifié si ce qu'il devinait était vrai. Mais non. Trop ahurissant. Il pressa le pas, remontant le col de son trench-coat. Il avait vingt ans, il n'avait pas encore beaucoup de pratique avec ce genre de filles. Mais sa décision était prise, demain, il reviendrait, et alors, peut-être, il connaîtrait la vérité...

Dans la Mini, le chauffage ronflait toujours, couvrant le son de la cassette engagée dans l'autoradio du tableau de bord. Jenny referma l'éprouvette, tapotant de la paume pour bien assurer la mise en place du bouchon de liège. Puis elle prit un Kleenex, en enveloppa l'éprouvette et rangea le tout au fond de la valise. Trente secondes plus tard, elle se remaquillait, éclairée par l'applique disposée entre les deux pare-soleil. Attentive, veillant à bien étaler le rouge sur ses lèvres en les frottant l'une contre l'autre méthodiquement.

La musique heurtée de la cassette, le dernier air disco à la mode de Cerrone, monta en sourdine des hauts parleurs aménagés dans les portières. Jenny, se jugeant suffisamment réchauffée avait arrêté la soufflerie. Elle mit le contact, engagea le levier de son changement de vitesse automatique et démarra en douceur. Sa Mini Morris prit la direction de la porte Maillot. Presque solitaire. À 23 heures, il ne passe plus grand monde au Bois de Boulogne, sauf les quelques voitures en quête d'aventures, ou de prostituées. Avant d'arriver au périphérique, Jenny en aperçut trois ou quatre, debout sous leur arbre, manteaux entrouverts sur des tenues à la limite de l'indécence totale, les yeux trop fardés, le regard en chasse.

Elle haussa les épaules.

— Salut les copines, et bonne chance ! murmura-t-elle entre ses lèvres enduites de rouge violent.

Une explosion d'aboiements suraigus se déclencha derrière la porte à

placage de palissandre dès que Jenny fut sortie de l'ascenseur. Elle sourit en cherchant sa clé. Loulou l'avait reconnue. Sans hésitation, alors que l'étage comportait trois studios. Aussitôt sa porte ouverte, elle reçut dans les jambes la petite boule surexcitée du caniche nain. Un « toy ». A peine plus de trente centimètres de long et pas plus de quatre kilos, dans ses jours de pleine forme.

Elle se pencha et attrapa la poupée frisée gris argent pour la lover aussitôt contre sa gorge, entre les revers du manteau.

— Mon Loulou, murmura-t-elle en le couvrant de baisers rapides, je t'ai fait attendre. Pardonne-moi, mais tu sais, le travail, c'est le travail.

Loulou se mit à la lécher sous le menton en jappant de plaisir. Ses petites griffes rosées gratouillaient frénétiquement la chair lisse pour essayer de grimper plus haut.

— Allons, fit Jenny avec un rire de gorge, tu me fais mal.

Elle enserra toutes ses pattes d'une seule main et, de l'autre, l'enveloppa presque en entier. En même temps, elle repoussait la porte derrière elle d'un coup de botte. Elle s'avança sur l'épaisse moquette bouclée et se retrouva aussitôt dans le living. L'appartement était minuscule. Moins de soixante mètres carrés. Un living-chambre, avec un grand lit bas de fourrure noire faisant face à un canapé de cuir beige clair encadré de deux fauteuils à tube de Breuer, prenait les trois quarts de la superficie. Le reste, une penderie, une salle de bains carrelée de rose et une kitchenette. Les murs étaient tendus d'un étrange tissu beige, noir et blanc, imitant le pelage de l'antilope. Très culotté. Surtout que les tableaux, un très grand et deux petits, exécutés par le même peintre hyperréaliste, représentaient Jenny, nue et bottée, dans des poses sans aucune équivoque. La plus « convenable » la montrait à quatre pattes, de dos. Sur le plus grand des tableaux, elle gisait sur le sable d'une plage exotique. Ouverte. Et se caressant.

Le caniche nain ne fit aucune difficulté à se séparer de Jenny quand elle enleva son manteau pour le jeter sur le lit. Ce qu'il voulait, c'était se lover dans la doublure soyeuse et craquante. Bien enveloppé, juste le museau dehors. À ras du vison parfumé. À peine installé, il poussa un soupir ressemblant à s'y méprendre à un ronronnement et ses yeux jaunes, globuleux, se mirent à observer sa maîtresse, encadrés par ses grands cils recourbés. Et fardés. Une petite coquetterie due au bon plaisir de Jenny.

Celle-ci ouvrit d'abord la double porte à battant donnant sur sa kitchenette, elle se mit à fouiller son mini réfrigérateur et en sortit un paquet plastifié qu'elle introduisit, pour le réchauffer dans son four. Des coquilles Saint-Jacques, une gâterie qu'elle se faisait souvent, en souvenir de ses origines bretonnes. Le vrai prénom de Jenny : Yvonne. Ville de naissance : Morlaix. Après avoir mis en route l'aérateur, Jenny retourna dans son living.

Les grands yeux avides du caniche nain suivaient tous les déplacements de sa maîtresse avec attention. Jenny, toujours le buste nu au-dessus de son short ultra réduit, commença par mettre sa mallette sur une table basse, près de la grande fenêtre aux voilages tirés. Puis elle disposa un plateau repas sur son lit. Une assiette, trois biscottes, une demi-bouteille d'Evian, un yaourt maigre et une corbeille de fruits. Mais elle alla vérifier, du côté du réfrigérateur, que le quart de vin blanc – du Gros Plant – nécessaire à l'accompagnement de la coquille Saint-Jacques, était toujours bien au frais.

Maintenant, Jenny se mettait à l'aise. Les bottes, d'abord, qu'elle extirpa de ses chevilles en ahanant un peu, tant le cuir collait à la peau. Elle les rangea dans son placard, du côté des rayons du bas, dont elle sortit de hautes pantoufles de tissu éponge, libérant les orteils. Aux ongles peints du même rouge puissant que les lèvres. Ensuite, elle se débarrassa de son short en jean. La fermeture éclair crissa, le tissu délavé s'abattit sur ses reins, puis autour de ses cuisses. Levant une jambe après l'autre, Jenny ôta le short, qui disparut dans un tiroir de la penderie. Dessous, elle portait un string de dentelle jaune, totalement transparent, si étroit que les boucles de sa fourrure pubienne débordaient largement sous ses aines. Elle s'avança vers sa stéréo, fouilla dans les disques et choisit une musique arabe – Oum Kalthoum.

Tout de suite, une lente mélopée s'éleva dans la pièce, le caniche poussa un soupir de satisfaction et observa avec une attention multipliée : Jenny se dirigeait vers la cheminée de métal martelé disposée dans le mur faisant face aux fenêtres. À la place du foyer, une vasque de bronze à fond ajouré. Elle y déversa quelques morceaux de charbon de bois, pris dans un sac de carton, rangé dans son placard au milieu des chaussures, y mélangea un cube blanc de Carbocrack et se recula. Blasé, le caniche ne la regardait plus qu'avec une espèce de distraction, comme s'il savait exactement ce qu'il allait suivre.

Jenny entra dans la salle de bains et en ressortit avec un flacon d'eau de toilette, toujours « J'ai osé ». Elle aspergea le charbon de bois avec générosité et retourna ranger le flacon sur la tablette de son lavabo.

Entre ses bras, ses seins bougeaient, les pointes toujours aussi tendues et noires de fard. Les côtes se dessinaient un peu dans la lumière basse des lampes à abat-jour épais. Quasiment nue, elle était un curieux mélange de maigreur et de rotundités féminines. De dos, le string n'était plus qu'un lacet de tissu séparant des fesses blanches, musclées, qu'il écartait. La souplesse de la démarche déhanchait Jenny à chaque pas. Elle était cent fois plus affolante dans son monokini de dentelle jaune que les images d'elle exposées au mur, à la limite de la pornographie. Mais pour seul témoin, dans l'appartement surchauffé, il n'y avait que Loulou, le caniche « toy ».

La longue prostituée aux boucles battant sur ses épaules à chaque pas alla vérifier la cuisson de ses coquilles Saint-Jacques à la cuisine. Puis elle s'en

retourna dansante dans ses hautes pantoufles sur la moquette bouclée. Oum Kalthoum, dans les enceintes de la stéréo, se déchaînait de toute la puissance de ses cordes vocales. Jenny s'approcha de la cheminée, un briquet de Prisunic à la main. Elle posa le briquet par terre et enleva son string. Elle avait une toison étonnante comparativement à la minceur et à la fragilité quasi adolescente de son corps aux seins pointus. Une masse dense et sombre de boucles noir jais, saillant incroyablement en avant du pubis, comme si, pour plaire à une clientèle avide de contraste, elle avait trouvé le moyen de coller, au bas de son ventre creusé, un tablier de perruque riche comme une forêt tropicale. Seulement, c'était sa vraie toison. Jamais arrangée, ni taillée, ni réduite à l'épilation. Un de ses principaux arguments professionnels, et qui faisait toujours son effet, quand on la faisait se déshabiller. Jenny veillait toujours à l'offrir de profil, hanches projetées en avant, et si possible dans le faisceau d'une lampe astucieusement disposée pour projeter sur le mur, derrière, l'image de sa fourrure noire et drue.

Jenny se pencha vers la vasque et y disposa son string froissé en boule. Puis elle ramassa le briquet, le fit cliqueter et projeta le jet de flamme verte et rouge vers les charbons de bois. Elle se recula vers son caniche et, le soulevant, le lova entre ses seins tout en s'asseyant dans la moquette face à la cheminée.

Tout le temps que le string brûla, elle resta immobile, les doigts crispés sur la nuque de son chien. Les flammes illuminaient son visage encore pâli par la fatigue entre les cascades de boucles blondes. Le feu crépita longtemps, activé par le parfum. L'odeur de celui-ci et celle de la combustion, mélangées, envahissaient la pièce, collant au tissu mural, s'infiltrant partout. Le caniche ronronnait, les yeux mi-clos, comme tous les soirs lors de la cérémonie rituelle. Jenny, chaque jour, se purifiait dans ce « bûcher », de ce qu'elle avait dû subir pour vivre. Et payer sa dîme de professionnelle à son compte. Le temps des « macs » disparaît peu à peu. Mais il faut quand même toujours régler son dû aux organisations territoriales, subtiles, un peu abstraites, mais terriblement présentes en cas de manquement à la règle, surtout quand on exerce dans le « Triangle d'Or » (secteur privilégié de la prostitution, allant de l'Etoile à la Porte Dauphine, le Bois et la Porte Maillot. Un « grossium » corse, intouchable, car il a une surface inattaquable, revenus et pignon sur rue, survole le tout, assisté par des hommes de main. Deux truands, un autre Corse et un Yougoslave, qui relèvent les « compteurs » auprès des hôtelières, des « jules » et des indépendantes qui veulent travailler sans protecteur, et qui règlent une mensualité fixée maintenant à 250.000 AF, 300.000 AF suivant les cas. Il y a des intermédiaires qui se sucent en passant et dans l'ensemble tout va bien, correctement, entre gens ayant une « bonne mentalité ». Il y a parfois des bavures, rares et toujours durement sanctionnées).

Jenny se relevait, une fois la combustion terminée, quand la sonnette de la porte d'entrée tinta, musique cristalline du carillon discret.

— Déjà, murmura-t-elle en se tournant vers sa pendulette de chevet.
Elle se dirigea en soupirant vers l'entrée et ouvrit.

L'arrivant avait une soixantaine d'années, de gros sourcils broussailleux, un cou puissant au-dessous d'un visage couperosé. Ses petits yeux marron fouillèrent la pièce, curieusement indifférents à la nudité de Jenny. Elle, loin de se vexer, referma la porte et poussait le loquet de sécurité. Elle appuya son dos à la porte, jambes écartées, sa toison en avant. Sur le lit, le caniche nain s'était dressé dans le manteau de fourrure où il s'empêtrait. Il grondait. Avec ce courage désespéré des êtres qui savent que, d'une chiquenaude, on peut les faire passer de vie à trépas. Et l'arrivant avait de quoi faire peur. Masse énorme de muscles, un torse de plongeur sur des cuisses épaisses. La bedaine tendait le tissu du pull à col roulé de serge grenat dans le blazer ouvert. Mais c'était une bedaine de muscles, comme si, dedans, il y avait un parpaing avalé. Les mains étaient courtes et épaisses, avec à l'annulaire gauche, une chevalière armoirée. Vêtements mal coupés, mais de bon tissu, l'homme avait l'allure des riches sexagénaires qui ont fait de l'argent sans jamais avoir le temps de s'occuper de l'élégance. Et d'ailleurs, à quoi bon ? Il était laid et puissant, suintait fortement le vin et les alcools d'un bon dîner. Le front court et bombé, les pommettes saillant sous ses petits yeux de furet sur musclé, il souriait béatement. Jenny détourna la tête. L'homme avait repéré la mallette.

— À la bonne heure, fit-il en allant s'asseoir sur le lit. Je vois que tout est prêt.

Il attrapa le caniche par le cou et le souleva. Le « toy » se débattit frénétiquement. En vain, serré dans une seule main, il choisit de trembler, la meilleure solution dans son cas.

— Bonsoir, Général, murmura Jenny.

Le général se tourna vers elle, paraissant remarquer sa tenue pour la première fois.

— Ah oui, fit-il d'une voix rocailleuse. Bonsoir.

Ses lèvres fines aux commissures retombantes esquissèrent une tentative de sourire.

— Tu embellis, reconnut-il. Approche un peu.

Elle obéit. Et évolua sur la moquette comme on le lui demandait. À savoir : la toison bien projetée en avant, de profil.

Le général alluma un cigarillo. Puis il plongea sa main droite dans la poche intérieure de son veston. Une enveloppe blanche rayée de rouge et de bleu sur son pourtour en sortit. Une enveloppe avion.

— Tiens, fit-il en tendant le tout, le compte y est, mais vérifie.

Jenny haussa les épaules.

— Vérifie, insista-t-il.

Elle ouvrit l'enveloppe et sortit deux billets de 500 francs.

— Mille en tout, dit-elle d'une voix indifférente, je le savais.

Il avança le bras dans une détente étonnamment nerveuse et sa main épaisse se crocha dans sa cheville au passage. Le caniche se mit à gémir, à la limite du sanglot.

— Calme-toi, Loulou, fit Jenny, le général est un ami.

Le chien ravala son chagrin. Pour s'endormir aussitôt dans l'autre main qui s'était mise à jouer, entre index et pouce, avec la peau sous sa gorge. Le sexagénaire reprit son cigarillo dans le cendrier. Il s'enveloppa d'un nuage bleu mélangé de gris. L'odeur puissante couvrit celle du parfum qui brûlait toujours dans la vasque, dans la cheminée.

— Encore, là-bas, fit-il avec un rictus.

Jenny secoua sa cheville.

— Je peux bouger ? fit-elle.

Il haussa les épaules.

— Evidemment, fit-il, avec une brutalité soudaine dans le ton. À quatre pattes sur le lit.

Elle se cabra.

— À quatre pattes, comme vous dites, grinça-t-elle, c'est beaucoup plus cher.

Il eut un haut-le-corps.

— Combien ? demanda-t-il avec une inimitié où perçait de la rage.

Jenny gigota sur ses mules surélevées en faisant passer sa toison à ras du cigarillo.

— Mille, lâcha-t-elle.

Le vieux porc ricana.

— Hé, tu me prends pour un bleu ?

Elle rit :

— C'est mille ou tchao. J'en ai marre de vos grands airs.

Le général posa doucement le caniche à côté de lui dans la fourrure du lit mélangé à celle du manteau. Il releva le nez, soudain très pâle.

— Jenny..., commença-t-il d'une voix blanche, tu es dure avec moi.

Elle projeta en avant sa jambe droite, talon contre bedaine. Elle appuya, très fort. Le vieux se laissa aller en arrière, bras en croix.

— Vilaine, murmura-t-il en se tordant sur le lit.

Elle s'esclaffa.

— Mille de plus, répéta-t-elle.

Il se fouilla, sortant la somme, toujours en billets de 500 F.

— Tiens, offrit-il avec un éclair presque implorant dans les yeux. Elle attrapa l'argent.

— Allez, fit-elle, excédée, fini le numéro classique, on passe aux actes.

Il se dressa, allant s'asseoir dans un des deux fauteuils. Leur numéro était parfaitement réglé. Jenny ouvrit sa vanity-case, en extirpa l'éprouvette et se coucha en travers du lit, à côté de son caniche, qui ronflait maintenant. Attentive, elle vida le liquide blanchâtre et filant sur tout son corps. Spécialement sur le pourtour des seins et dans le pli des aines. Puis elle abandonna l'éprouvette sur la table de nuit et se rabattit en arrière.

— Garce, garce ! gémit le sexagénaire avec une subite voix de fausset.

Il crapahuta vers le lit, à genoux dans la moquette et s'abattit contre le corps de la fille, langue en avant.

Le visage au menton râpeux allait et venait sur le flanc de Jenny. Langue sortie, lappant avidement jusqu'à la dernière goutte le liquide qui coulait sur la chair blanche. Le général prenait son temps. Il léchait avec méthode, savourant, se relevant, replongeant. De plus en plus rouge. Jenny, immobile, comme morte, se laissait faire. Seule sa main droite vivait, caressait son caniche.

La séance dura près de vingt minutes. Depuis longtemps, le disque était arrivé à son terme sur la platine de la stéréo. Une odeur forte montait dans le living. Mélange de sueur sexagénaire et de parfum de prostituée. Quand le vieil homme se releva, toute couleur avait fui de son visage. Il vacilla un instant sur la moquette, les yeux dans le vague, cherchant à recoiffer de ses gros doigts musculeux la brosse dure de son crâne.

— Merci, bredouilla-t-il, tu es merveilleuse.

Entre ses paupières mi-closes, Jenny contempla le visage dur dont la mâchoire tremblait. Les yeux subitement cernés, les lèvres minces humides et tout ce que la langue n'avait pas réussi à avaler...

Elle détourna la tête, saisit son chien et, le posant sur son ventre, se replia autour de lui en chien de fusil. Elle haletait, prise par un dégoût subit. Le général devina.

— Bonsoir, fit-il de la même voix étouffée.

La porte claqua à peine quand il s'en alla.

Jenny eut le temps d'entendre, peu après, le bruit de l'ascenseur qui redescendait. Elle se releva, frissonnante, et reposa son caniche dans la couverture avec des gestes de mère.

— Un bain, souffla-t-elle, qu'est-ce que ça peut être merveilleux.

Les robinets actionnés par une main nerveuse, se mirent à cracher leurs jets jumeaux dans la mousse vite gonflée des sels de bains que Jenny avait jetés au fond de la baignoire.

La sonnerie de la porte d'entrée bloqua net Jenny sur le seuil de sa kitchenette. Elle tourna lentement la tête vers le bruit.

— Quoi encore ? murmura-t-elle.

Les cheveux soigneusement lissés, vêtue d'une robe de chambre de soie noire, pieds nus, elle avait une cigarette aux lèvres. Et les traits tirés d'une prostituée aux journées remplies qui ne rêve plus, passé minuit, qu'à manger un morceau avant de se coucher. D'ailleurs, Loulou, son « toy », ronflait déjà, avec la délicatesse de son de la poupée qu'il était. Jenny s'avança vers la porte et se pencha sur l'œilleton de contrôle.

Elle se releva aussitôt, avec un vague sourire aux lèvres et manœuvra le système d'ouverture.

— Vous ! fit-elle avec un ton de reproche en s'effaçant. Ce n'est pas une heure pour venir surprendre une femme.

Au quart de tour, elle avait repris, dans l'allure, toute sa féminité. Cambrée, le visage offert, les lèvres un peu entrouvertes, comme aiment tous les hommes, et pourtant, celui qui entrait, même avec ses airs d'habitué, était très différent des autres visiteurs qui, depuis des mois, franchissaient la porte de Jenny, la prostituée bretonne. Frêle, pâle, le cheveux rare grisonnant, le dernier « client » de la nuit de Jenny était vêtu d'un pantalon de flanelle grise avec au-dessus, un veston pied-de-poule sur un col roulé blanc. Rien à voir avec le sexagénaire lubrique et compliqué d'avant. Là, les yeux étaient gris et doux, le maintien discret, et une allure de fragilité étonnante.

Il parcourut le living des yeux.

— Oh, fit-il, je vous dérange, vous alliez dîner.

Il regardait le plateau-repas que le général, tout à l'heure, avait parfaitement ignoré. Jenny sourit en refermant les pans de son déshabillé.

— Eh oui, fit-elle avec une gaieté forcée, j'allais dîner.

Son visiteur hésita. Machinalement, il porta la main à la poche droite de son veston. Pour y renfoncer quelque chose qui ressemblait à un livre de poche. Mais noir, même sur la tranche.

— Dans ce cas, fit-il avec une urbanité qui jurait à hurler avec la pornographie des tableaux et l'atmosphère encore imprégnée de stupre, je crois que je vais vous laisser.

Jenny lui prit la main :

— Allons, fit-elle entre ses lèvres gonflées, il est tard, vous avez sûrement faim.

Elle haussa les épaules et battit les paupières.

— Vous ne refuserez pas de partager mon dîner...

L'arrivant se rejeta en arrière.

— Je vous en prie, murmura-t-il.

Elle eut un rire de gorge.

— Pas de simagrées, fit-elle, j'ai à dîner pour deux.

Elle se tourna dans un déhanchement vers la kitchenette.

— Mon Dieu ! fit-elle, j'ai oublié.

L'homme sourit.

— Hé oui, murmura-t-il, ça brûle.

Jenny se précipita vers la double porte. Un nuage de fumée filtrait déjà vers le living.

— Pas possible ! gémit-elle, furieuse. Dire que je ne m'en suis même pas aperçue, le four...

Son visiteur la tira en arrière par le bras.

— Jenny, dit-il doucement, faites-moi plaisir, je m'en occupe.

Il agita la main vers le petit bar du salon disposé près de la tête du lit.

— Préparez-moi un whisky-soda, c'est mon faible, vous le savez. Pendant ce temps, je répare les dégâts, j'ai toujours adoré la cuisine.

Il disparut derrière les portes battantes.

Moins d'une minute plus tard, les portes s'ouvrirent, projetées par la poussée violente d'un corps qui perdait l'équilibre. L'homme fit trois ou quatre pas en avant dans le living, visage cramoisi. Mains crochées dans le tissu blanc de son col roulé. Jenny se précipita et le reçut contre sa poitrine. Deux mains, très blanches, s'agrippèrent au tissu éponge, qu'elles ouvrirent, les seins apparurent, avec leurs pointes maintenant roses.

Jenny eut un bref geste de recul. Pudeur étonnante de la part de la prostituée qu'elle était. Mais l'homme qui haletait maintenant en se tenant la poitrine n'était pas un visiteur ordinaire.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla-t-elle terrorisée.

Il leva sur elle des yeux exorbités dans son visage d'un blanc déjà crayeux.

— Le... c'est le..., fit-il d'une voix à peine audible, sans pouvoir terminer.

Il hoqueta.

— C'est... la fin..., balbutia-t-il encore.

Il vacilla.

— Non ! hurla-t-elle.

Les phalanges diaphanes du visiteur glissèrent le long de sa poitrine tandis qu'il glissait à genoux vers le sol. Le déshabillé s'ouvrit, les mains parcoururent le ventre, puis la toison et les cuisses, l'homme s'abattit par terre, le nez contre les orteils de la prostituée. Jenny se pencha, effarée. Les derniers mots qu'elle entendit furent des mots étranges, venus d'une langue ancienne et oubliée dont seule son éducation de fille de Bretagne lui disait qu'ils avaient un sens tragique :

— Lama... Lama... Sabachtani ?

Le corps s'effondra à ses pieds, inerte. De la poche de la veste, le livre noir était tombé, répandant sur la moquette des liasses de billets de 500 F.

— Non ! hurla Jenny en se reculant.

Elle attrapa son caniche et le serra contre sa poitrine à l'étouffer. Venu du fond de sa jeunesse, le sens des mots balbutiés par le mourant l'avait envahie.

Lama Sabachtani... Pourquoi m'avez-vous abandonné ? les dernières paroles du Christ agonisant sur sa croix au Golgotha.

Le livre était un bréviaire de prêtre.

CHAPITRE II



Boris Corentin leva lentement la main dans le soleil. Au bout de sa main,

entre pouce et index, une cigarette allumée.

— Regarde, dit-il, ça n'est pas étonnant ?

La fille se cambra sur le rocher où elle s'était assise, juste au-dessus du flux et du reflux vert glauque des eaux. Elle tourna vers lui son visage triangulaire encadré de mèches noires et raides, taillées à la Jeanne d'Arc.

— Oui, fit-elle d'une voix chaude, il y a des jours comme ça, ici, où c'est l'été en plein hiver.

Il rit.

— L'été, ici, il y a du vent.

Il monta encore sa main dans le soleil.

— Regarde, insista-t-il. Pas un souffle.

Au bout de sa main, la cigarette allumée se consumait, lâchant vers le ciel d'un bleu profond un mince filet de fumée, droite, qui mettait longtemps à se perdre dans l'air iodé.

Ils étaient descendus, après le déjeuner dans une auberge de la baie des Trépassés, dans les rochers compliqués menant à l'extrême bord de la Pointe du Raz. Devant eux, le phare sur son caillou, avalé puis dégluti par la houle paisible. Puis le raz de Sein et enfin, au loin, l'île du même nom, fine bande de terre mangeant l'horizon. En cette fin de janvier, l'air, dans cette extrémité toujours tempétueuse de la Bretagne, était doux comme sur la Côte d'Azur. L'Océan, mou et huileux, paraissait avoir décidé de se figer dans le sommeil. La marée descendante était à son dernier flux. Une demi-heure de calme plat, ahurissant en ce lieu où les déchaînements des flots peuvent atteindre des proportions de cataclysme. Mais aujourd'hui, l'Océan faisait la paix. Au loin, dans le raz de Sein, une longue goélette à coque noire taillait sa route, lentement soulevée par les courants à ras d'un supertanker dont l'équipage pouvait somnoler tranquillement. Rien de grave n'arriverait. C'était la trêve des éléments. Sous Boris et Yannick, les eaux d'habitude immenses où les bars se battaient dans la violence des ressacs, n'étaient plus qu'un lac de film hollywoodien. Il baissa son bras et la fumée de sa cigarette suivit docilement le mouvement. En bas, il voulait montrer un banc de maquereaux dont les écailles luisaient dans la passe, paresseusement.

Boris aspira l'air atlantique à pleins poumons.

— Ma doué, murmura-t-il repris par le patois de son enfance, il y a des années que je n'ai pas été aussi heureux.

Au-dessus d'eux, les mouettes criaient, en chasse, fonçant de temps en temps sur le banc de poissons. Des moineaux couraient dans l'herbe rase, raflant des insectes. Très loin devant eux, bien après l'île de Sein, c'était l'Océan immense, puis l'Amérique. Derrière eux, la Bretagne, puis le Perche, le Mans, et Paris, sûrement noyé dans la crasse et la pluie sale. Ici, le Paradis Terrestre. Une tranche de merveille comme seul le Finistère sait en offrir,

quand un pétrolier fou ne vient pas inonder tout ce miracle de sa poisse tueuse...

Yannick s'étira.

— On prendrait presque un bain de soleil, fit-elle, gourmande.

Il rit :

— Qu'est-ce qui te retient ?

Elle darda vers lui ses yeux noirs de vraie bretonne. Aussi noirs que les siens.

— Chiche, fit-elle d'une voix de gorge, commence.

Il jeta sa cigarette dans un trou entre deux rochers et se déshabilla très vite. Elle l'imita aussitôt. Ils furent nus en une minute. Tranquilles. Que pouvaient-ils risquer ? En janvier, il n'y a pas de visiteurs à la Pointe du Raz. Heureusement pour ceux qui savent que c'est la meilleure période pour y être heureux.

Ils le furent totalement bien avant que la marée ait pris son reflux. Sous eux, l'herbe grasse et rase était douce et sèche. Yannick haletait sans retenue. Boris était entré en elle à sa façon. Douce et impérieuse à la fois. Ventre contre ventre, ils luttaient sous le soleil. Les mouettes criaient encore plus fort au-dessus d'eux. Le banc de poissons, en bas, avait dû doubler. Mais ils n'écoutaient pas.

— Oui, oui..., gémit-elle en le mordant à pleine gorge.

Il enserra un peu plus le torse tendre et musclé à la fois qu'il dominait. Leurs bouches battaient l'une contre l'autre dans le rythme exact de la mer, en bas, contre les masses usées des granits millénaires.

— Yannick..., murmura-t-il.

Elle saisit ses tempes à deux mains, soulevant la tête.

— Dis..., fit-elle.

Il ferma à demi les paupières.

— Tu es bonne, reprit-il. Bonne à manger.

Elle enfouit son visage sous son menton en ronronnant.

Quand ils reprirent conscience, une mouette les observait, curieuse, à deux mètres. Enorme, les yeux agités de battements de double paupière. Yannick agita la main vers elle :

— Voyeuse, fit-elle gaiement. Tu serais jalouse ?

Elle n'eut pas le temps d'attendre la réponse. Déjà, Boris était revenu en elle. Aussi dur et fiévreux que tout à l'heure. Elle s'abandonna de nouveau.

La vieille dame essuya ses mains au torchon épais de coton à carreaux bleus et blancs.

Boris se pencha sur la cuisinière.

— Maman, fit-il, ça sent bon, ton frichti, tu es sûre qu'il y a assez ? J'ai une faim de loup.

Madame Corentin mère hocha la tête.

— Pas sûr, fit-elle, mais ce n'est pas le seul plat au programme.

Boris et Yannick se hâtèrent vers la table mise. La vieille Bretonne alla jusqu'à la porte qu'ils avaient oublié de fermer. Déjà, le vent s'était levé, aigre, sentant la pluie.

— Boris, reprit-elle, changée, il ne faut pas m'en vouloir, on t'a appelé de Paris, tout à l'heure.

Il se bloqua, brutalement rembruni.

La vieille dame se détourna :

— Oui, fit-elle tristement, tu as deviné qui. Pardonne-moi...

Déjà, il avait pris le téléphone.

— Mais non, Maman, ne t'inquiète pas.

Il composa le numéro qu'il connaissait par cœur.

— Allo ? fit-il enfin, ici l'inspecteur Corentin. Passez-moi le Patron...

Les yeux rivés à la fenêtre, il contemplait, au loin, la baie d'Audierne. Le temps avait changé. L'horizon ne se voyait plus. Un grain noir et lourd s'avavançait sur la mer virant au gris-vert. Des barques de pêcheurs se dépêchaient de rentrer, luttant contre un courant contraire qui les soulevait à bout de vagues pour les faire disparaître aussitôt dans des creux profonds. Trois jours qu'il était là, à se refaire le moral, la santé, et le plaisir de vivre... Trois jours de trop, sans doute, pour Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine...

Il se cabra : le téléphone crachotait.

— Allô, monsieur le divisionnaire, dit-il, quel bon vent vous amène ?

Quand il commença à écouter la voix de la fatalité professionnelle, il sentit une hanche ronde s'appuyer contre la sienne. Yannick, le regard aussi désolé que, là-bas, celui de sa vieille maman qui s'activait nerveusement à son fourneau, pour oublier que Paris, encore une fois, allait lui arracher son fils.

À peine arrivé.

CHAPITRE III



Charlie Badolini reposa délicatement sa coupe sur la nappe. Un « Kir royal », au champagne, une gâterie qu'il s'autorisait rarement au déjeuner. Mais ce n'était pas un jour comme les autres. Tout à l'heure, il lui avait fallu affronter, dans son bureau directorial du 36, quai des Orfèvres, la rage muette de la dernière personne, dans son service, à qui il aurait aimé faire une vacherie : Boris Corentin, des Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine, le seul inspecteur qu'il estimait vraiment, et même qu'il enviait. Par un mélange complexe d'admiration et d'affection paternelle, Corentin était exactement le fils que le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, chef de la Brigade Mondaine, aurait voulu avoir, car, hélas, le vieux Niçois sec au visage camouflé en peau de vache pour dissimuler une sensibilité d'écorché vif, n'avait pas d'enfant et, à son âge, à cinq ans de la retraite, il était hors de question d'espérer en avoir jamais. Alors, il avait fait un « transfert » d'affection, comme disent les psychanalystes, sur l'athlète brun aux yeux noirs qui lui donnait sans cesse la preuve d'être promis aux plus hautes fonctions dans la police. Bien plus haut que la sienne. Et c'est à lui qu'il avait téléphoné, la veille, pour scier, à peine commencées, les premières vacances accordées à Corentin depuis près d'un an. Ça lui avait fait mal au cœur d'appeler. En lui, le père adoptif secret avait abominablement souffert du sadisme professionnel du chef incarné dans la même personne. Mais le devoir commande. Charlie Badolini n'avait sous la main aucun autre inspecteur avec assez d'astuce, d'imagination et de doigté pour résoudre l'énigme en forme de sac de tuiles qui venait de débarquer en fanfare sur sa tête. Deux nuits plus tôt, vers 9 h 30, monseigneur l'évêque Loursais, arraché à son diocèse quelques années plus tôt par Sa Sainteté le Pape en personne pour devenir son Missus Dominicus en France – une sorte de légat pontifical

sans le titre – était mort d'une crise cardiaque dans l'appartement d'une prostituée notoire, dûment fichée. Et de son bréviaire, quand il était tombé, près de 20 000 F. en liasses de billets de 500 F., s'étaient échappées.

Le genre de nouvelle précise que, lorsqu'elle éclate dans le téléphone d'un chef de Brigade Mondaine, fait à son tympan un vacarme de mille tonnerres. Avec de petits anges surnois transformés en diabolins de malheur qui promènent dans le bureau une banderole imaginaire portant ces mots : « Si tu rates l'enquête, Baba, le dirlo ne te ratera pas ». Baba, c'était, il le savait, son surnom dans les salles du quai des Orfèvres, et le dirlo, c'était bien sûr le directeur de la P.J. en personne.

La douce chaleur pétillante du champagne mâtiné de crème de cassis revigora Charlie Badolini. Il lampa une nouvelle gorgée.

— Fameux, non ? claqua-t-il la langue avec amabilité.

Boris Corentin daigna approuver. Aimé Brichot, lui, était trop absorbé dans l'étude de la carte pour entendre quoi que ce soit. Le patron les gâtait. Un des plus fameux restaurants de Paris, du côté des Champs-Élysées, dans les jardins. Ses petits yeux myopes s'écaraillaient derrière ses verres épais et sa calvitie se fripait. Un grave dilemme le torturait : il crevait d'envie de commencer par des huîtres. Une douzaine, des bêlons et des grosses, des numéros zéro. Seulement, il n'y avait pas de prix inscrits sur sa carte. Le véritable restaurant de première classe, de ceux où l'on ne donne la carte chiffrée qu'à la personne qui invite.

Charlie Badolini tapota la carte de son index jaune de nicotine.

— Tiens, fit-il gaiement, je commencerais bien par des huîtres.

Aimé Brichot se gratta la moustache.

— Moi aussi, Patron, lança-t-il avec avidité.

Les yeux globuleux de Badolini se figèrent :

— Lesquelles ? fit-il cruellement.

Aimé Brichot se sentit verdir.

— Eh bien, commença-t-il, je pense que, des portugaises, peut-être...

Corentin se mit à rire.

— Allons, Mémé, ne mens pas. Tu adores les bêlons, et les plus grosses. Sois simple.

Il tapota la main sèche et poilue aux ongles limés en pointe de son équipier.

— Le Patron a beaucoup à se faire pardonner. Alors, tu peux y aller.

Brichot coula un regard en biais à Badolini. L'autre souriait.

— Bêlons, fit-il très vite. Des numéros zéro. Et douze.

— Moi aussi, déclara Charlie Badolini avec placidité.

Il se tourna vers Corentin :

— Vous aussi, n'est-ce pas ?

Corentin crispa les mâchoires.

— Non merci, Patron, les huîtres, je viens d'en faire une indigestion, au pays. Un peu rapide, mais quand même.

Il parut hésiter.

— Caviar, finit-il par lancer, cruel.

— Et après ? murmura Charlie Badolini en encaissant dignement le bond que le caviar représentait dans l'addition.

Corentin se replongea dans sa carte.

— Il y a du pigeon aux petits oignons, c'est de circonstance, non ?

Le Patron plissa ses paupières, la bouche fendue d'un sourire tueur.

— Dans ce cas, fit-il, je prendrai un poulet froid en fricassée, ça m'ira très bien.

Aimé Brichot, qui n'avait rien compris aux allusions, à la fois à la situation et à leur profession, releva gaiement la moustache.

— Et moi, dit-il finement, ce sera une entrecôte à la niçoise.

Charlie Badolini alluma nerveusement une Celtique. Corentin fusilla tout aussi nerveusement son équipier du regard : les plaisanteries commençaient à s'accumuler un peu trop.

— Tu es sûr ? questionna-t-il.

Brichot rectifia son nœud de cravate.

— Je veux ! glapit-il. La sauce est à la pâte d'anchois, aux olives dénoyautées, et au vin blanc. Fameux.

Il vira vers Badolini :

— Vous devriez essayer, Patron. Ça vous rappellera le pays.

Charlie Badolini s'inonda les poumons de fumée.

— Une autre fois, Brichot, ça ne vous ennuie pas ?

L'œil était si noir que Brichot se sentit transpirer du nez.

— Comme vous voulez, balbutia-t-il, cherchant en lui-même pourquoi il avait vexé Charlie Badolini. La réponse lui vint, à l'énoncé de la commande : le pigeon pour Corentin, pigeonné par Badolini, le poulet pour Badolini, chef de poulets. Et lui, avec sa spécialité niçoise, ça faisait un peu trop de plaisanterie.

— Et puis, non, lança-t-il précipitamment, les oreilles rouges, je change, ce sera un foie de veau à l'anglaise.

Charlie Badolini releva la tête vers le maître d'hôtel :

— Monsieur prendra une entrecôte à la niçoise. Bien bleue.

Brichot commençait à rougir du nez.

— Mais, gémit-il, je les aime bien cuites.

Badolini balaya l'objection d'un revers de mains.

— Non, à la niçoise, l'entrecôte se mange bleue.

Brichot se voûta, vaincu. Le sommelier arrivait, tendant la carte des vins. Charlie Badolini la feuilleta, donnant ses ordres : un carafon de vodka pour Corentin, un Sancerre pour Brichot et lui.

— Et après, dit-il, que pensez-vous d'un Côtes de Beaune 73 ? Ça relèvera le pigeon, non ?

Charlie Badolini observa tour à tour ses deux inspecteurs. L'un, le chauve, avait gobé sa dernière huître, l'autre, l'athlète brun, finissait son flacon de vodka dans une dernière rasade, après avoir fait un sort au caviar béluga.

— Quoi de neuf depuis ce matin ? fit-il sans conviction.

Corentin se rejeta contre le dossier de sa chaise pour laisser le serveur débarrasser son assiette vide.

— Pas grand-chose, avoua-t-il. Bon, vous avez appris la nouvelle par le téléphone maison, via la Brigade Criminelle, processus classique.

Il soupira :

— Mon Dieu, pourquoi le dirlo n'a-t-il pas laissé la Criminelle sur le coup ?... Enfin, c'est la vie.

Corentin fronça les sourcils.

— J'ai vu le premier rapport rédigé par le brigadier-chef du car de police-secours alerté par les voisines de la prostituée. Celle-ci paraissait connaître l'évêque, ce n'était pas la première fois qu'elle le recevait. Mais elle assure que cela a toujours été en tout bien tout honneur.

Il attaqua son pigeon aux petits oignons.

— Ecoutez, Patron, reprit-il, je ne suis pas complètement idiot. Loursais était un évêque mondain, aimant les sorties et les rencontres. Ça, c'est admis de tous. Alors quoi ? Qu'est-ce qu'il faisait chez cette prostituée ? Le catéchisme ? Vous me direz : il avait son bréviaire avec lui. D'accord, seulement, dans le bréviaire, il y avait exactement 18 600 F., tout en billets de 500 sauf le dernier 100 F. En deux billets de cinquante.

Aimé Brichot agita sa fourchette aux pointes couronnées d'un morceau d'entrecôte. Bleue, comme on l'avait commandée.

— 18 600 F. la passe, ironisa-t-il, c'est cher, non ?

Corentin huma son verre de Côtes de Beaune.

— Tu ne me le fais pas dire, Mémé...

Charlie Badolini se battait avec l'aile de son poulet. Pas pour cause de

dureté, un incident inimaginable dans le restaurant où ils se trouvaient, mais parce que l'aile avait volé sous l'assiette de Corentin, projetée par un coup de couteau malencontreux.

— Question à 5 Francs, fit-il en récupérant son aile. Qui dit que l'argent appartenait à monseigneur Loursais ?

Corentin admit l'intervention d'un hochement de tête.

— Rien, Monsieur le divisionnaire. À part la déclaration de Jenny.

— Jenny ? tiqua Charlie Badolini.

— C'est le prénom de la prostituée.

Il rit.

— En fait, elle est Bretonne, elle s'appelle Yvonne.

Un ange en forme de mouette de la Pointe du Raz traversa la salle du restaurant. Invisible aux autres clients.

— Une chose curieuse, quand même, reprit Corentin, le rapport du brigadier-chef du quart (diminutif de commissariat de quartier.) dit que Jenny portait un déshabillé déchiré. Explication de la fille : monseigneur Loursais s'est accroché à elle en tombant.

— En tombant comment ? Dans quelle position ? Après quelle... Enfin vous me comprenez ? jeta le patron de la Brigade Mondaine.

— Au quart de tour, fit Corentin. La réponse est : Monseigneur Loursais, aux dires de Jenny, a été pris d'un malaise en sortant de la kitchenette où il était allé vérifier la cuisson d'une boîte de coquilles Saint-Jacques.

— Bretonnes ? coupa Brichot, hilare.

Corentin fusilla son équipier d'un regard de feu noir.

— Quand je verrai l'étiquette, je te dirai, ça te va ?

Brichot plongea dans son entrecôte à la niçoise. Corentin se tourna vers Charlie Badolini.

— Patron, j'ai oublié, je n'ai pas eu le temps de lire les journaux. Ils parlent de la mort de monseigneur Loursais ?

Charlie Badolini repose son verre.

— Bien sûr, mais pour l'instant, rien de dangereux n'a filtré. Crise cardiaque, c'est tout ce qui a été diffusé.

Il soupira :

— Vous pensez bien que la vérité, je veux dire sur le lieu, va éclater bientôt. Les journalistes ne sont ni aveugles, ni manchots.

Corentin regarda sa montre.

— J'ai le temps de terminer mon déjeuner ?

Charlie Badolini sourit tristement.

— Vous savez, fit-il, ça me fait plaisir de me faire un peu pardonner en

vous invitant ici. Après tout, une heure, ça se rattrape vite.

Il fit signe au sommelier de remplir de nouveau leurs verres.

— Répartissons les tâches. Vous Brichot, vous irez à l'Archevêché, et vous, Corentin, allez trouver cette fille.

Echauffé par le Sancerre et le Bourgogne qui se mélangeaient dans son estomac, Aimé Brichot tiqua à sa façon des grands jours. En martelant son assiette à coups de couteau et de fourchette.

— C'est toujours toi qui va voir les filles ! glapit-il vers Corentin.

Celui-ci se balançait sur sa chaise.

— O.K., vas-y, cette fois-ci.

Aimé Brichot préféra saucer son assiette d'une façon qu'il n'osait jamais utiliser d'habitude : directement les doigts avec le pain.

Arrivés au café, ils étaient tous parfaitement réconciliés. Bien d'accord pour trouver que la vie de flic est dure, que le droit aux vacances est une loterie, et qu'ils s'estimaient tous les trois. Avec, dans la confiance, le respect dû au chef de la part des subordonnés.

Charlie Badolini fut le seul à se pincer un peu le cœur en voyant l'énormité de la note. Heureusement, les bons roses (Allocations de frais secrètes. À la discrétion des chefs de Brigade), c'était lui qui décidait de leur attribution.

CHAPITRE IV



Jenny observait avec une curiosité non dissimulée cette perle rare : un policier aux allures d'acteur de cinéma. Dans le genre qu'elle préférerait en plus. Brun, et avec les yeux noirs, pas bleus. Elle sourit en voyant Boris Corentin se fouiller pour chercher sa plaque de police.

— Je vous en prie, inspecteur, dit-elle en ouvrant tout à fait sa porte. Vous avez été annoncé.

Corentin fronça les sourcils en entrant.

— Annoncé, et par qui ?

Jenny referma la porte d'entrée et s'y adossa à deux mains.

— Un de vos amis, inspecteur, poursuivit-elle du même ton. Le commissaire de la Porte Dauphine.

Corentin sursauta.

— Ah, oui, fit-il distraitemment, je vois...

Il se garda bien de pousser plus avant le commentaire. Après tout, les raisons de son amitié avec Tabaccat, le responsable du quart de la Porte Dauphine, ne regardaient que lui, même si elles avaient leur piquant.

Il se dirigea vers le canapé de cuir beige clair que Jenny lui montrait entre deux fauteuils à tube de Breuer. Le canapé soupira sous ses soixante quinze kilos de muscles. Un autre soupir s'éleva, vite transformé en jappement de terreur. Un caniche nain gris perle dormait dans un repli entre deux coussins, exactement là où Corentin s'était assis. Il se releva d'un coup de reins.

— Pardon, fit-il, je ne voulais pas lui faire de mal.

La prostituée s'était précipitée vers son chien, qu'elle étouffait de baisers, à genoux sur la moquette épaisse. Charmant spectacle. Et très digne. Vêtue d'une jupe grise à plis et d'un chemisier blanc haut boutonné, Jenny portait des bas sages, couleur chair, et des mocassins noirs à boucles, à talons très moyens. Ses cheveux étaient tirés en chignon, très façon Grâce de Monaco. Corentin rêva à son ami Tabaccat. Prévenue par lui, la prostituée avait eu le temps de se préparer une allure convenable avant son arrivée. De toute façon, ils étaient dans un lieu où un évêque était mort. La jupe et le corsage de fille de bonne famille s'imposaient, jusqu'à la couleur, gris et blanc, tout à fait de bon ton pour la circonstance. Jenny n'allait quand même pas s'habiller de noir...

— Je vous écoute, inspecteur, susurra Jenny en s'asseyant dans un des fauteuils Breuer, jambes soigneusement croisées.

Corentin se rappela, très vite, certains paragraphes de la fiche de police, de Jenny qui ne laissaient aucun doute sur l'extrême liberté qu'elle prenait avec la morale dans le cours de ses « activités professionnelles ». Pour ne citer qu'un exemple, Jenny était une de ces « filles à partouzes » qui ne « refusent

rien, et plus encore », selon la formule consacrée.

— Oh, pardon, fit-elle, le doigt sur la bouche, j'ai oublié de vous proposer quelque chose à boire.

Il faillit refuser, puis accepta, juste pour la voir évoluer devant lui. Même en jupe à plis et corsage de collégienne, elle distribuait le sex-appeal autour d'elle avec la force de pénétration et la violence d'une bombe à billes. Il avait choisi un scotch-eau plate et elle l'avait imité. Jolis verres épais et ambrés, jolies assiettes remplies de zakouskis sortis de leurs boîtes dans la kitchenette.

Il leva son verre.

— Merci, fit-il.

Puis il désigna la porte restée entrouverte de la kitchenette.

— C'est là que ?... fit-il.

Elle pencha douloureusement la tête.

— Oui, murmura-t-elle.

Elle soupira, faisant saillir les pointes de sa poitrine, sûrement libre sous le coton du corsage.

— Tout cela, à cause des coquilles Saint-Jacques...

Il arrondit les yeux :

— Expliquez-vous.

Elle s'exécuta. Racontant le dîner qu'elle s'était préparé.

— Pour vous seule ? interrogea-t-il.

— Bien sûr.

— Donc, vous n'attendiez pas monseigneur Loursais...

Elle se cabra.

— Mais non, je l'ai déjà dit à vos collègues. J'allais dîner seule, puis me coucher, quand il a sonné.

Boris Corentin tendit la main vers le paquet de cigarettes qu'elle lui offrait.

— Simple question, que vous comprendrez très bien : comment un ecclésiastique, et évêque de surcroît, connaissait-il votre adresse, à vous ? Et pouvait se permettre de venir sonner à l'improviste à minuit ?

Jenny but une longue gorgée de son whisky, et Boris eut tout le temps d'apprécier la rondeur musclée et tendre à la fois de ses lèvres sur le rebord du verre.

— Vous ne me croirez pas, reprit-elle, comme les autres ne m'ont pas crue, avant vous. Monseigneur Loursais était un ami.

Elle se mit à gratter son bas avec les ongles de sa main gauche. Le bas crissait, et elle continuait, passant à l'autre jambe.

— Il voulait m'évangéliser, reprit-elle.

Corentin faillit s'étouffer dans son verre.

— Vous évangéliser ? Non, pas à moi.

Elle darda vers lui ses yeux subitement durcis.

— Je ne suis pas n'importe quelle prostituée, inspecteur, fit-elle d'une voix sourde. Je peux comprendre les conversations d'un prêtre.

Elle rit, presque méchamment.

— J'ai mon bac philo avec mention bien. Et si j'ai arrêté ma licence, après, dans la même matière, c'est parce que j'ai compris.

— Et quoi ? fit Corentin, de plus en plus ahuri.

— Un soir, reprit-elle d'une voix mécanique, un type m'a reconduite chez moi après une surprise-party, je voulais faire l'amour. Il m'a violée. Abominablement. En partant, il m'a jeté de l'argent, trois cents francs.

Elle termina son whisky, les yeux toujours rivés sur ceux de Corentin.

— La nuit suivante, je suis allée à Pigalle, dans un bar où j'avais pris un verre une fois avec des amis, ça n'a pas traîné...

Elle rit :

— Oh, je ne suis pas « maquée », comme on dit, je paye ma dîme aux racketteurs du Triangle d'Or. Mais je n'ai pas de julot qui vient ramasser sa « comptée », le soir. Je suis libre, je règle mes impôts au fisc. Mes revenus sont assimilés à ceux des professions libérales et déclarés comme bénéfiques non commerciaux. La dîme, c'est un impôt de plus, voilà tout.

Elle croisa ses jambes, oubliant de rabattre sa jupe.

— Vous comprenez, je ne me prostitue pas par passion, ou par goût spécial. Simplement, quand j'ai vu ce salaud me payer, j'ai compris. Plus question d'aller dans un bureau, de plancher sur des cours de philo. La vie libre.

Elle rit encore :

— Je n'ai pas abandonné la lecture, je me recycle.

Sa main désignait les rayons d'une petite bibliothèque.

Corentin se leva et alla observer :

— René Girard, « Des choses cachées depuis la fondation du monde », « Les Dieux dans la cuisine », « Vingt ans de philosophie en France », « Le Testament de la fille morte »... c'est vrai, vous ne perdez pas le contact.

Il n'osa pas dire ce qui lui venait le plus à l'esprit : le livre « les Dieux de la cuisine », dans la bibliothèque d'une prostituée intellectuelle chez qui un homme de Dieu était mort, en sortant de la cuisine... Plutôt étrange...

— Comment avez-vous connu monseigneur Loursais ? questionna-t-il en se rasseyant.

Le caniche nain, réconcilié avec lui, venait de sauter sur le canapé et

mordillait sa main.

— Il s'appelle Loulou, commenta Jenny, ravie.

Corentin porta Loulou contre son veston, l'œil interrogatif.

— Ah, oui, fit Jenny, monseigneur Loursais...

Elle sourit :

— C'était il y a six mois. Une amie strip-teaseuses du Crazy Horse Saloon, Juvena La Touche, c'était son nom de scène (son vrai nom, je l'ignore. D'ailleurs, elle s'est mariée, je crois, elle a fait une touche...) L'évêque venait la voir, pour l'évangéliser, pour l'arracher à sa vie, lui faire redécouvrir Dieu. J'étais dans la loge de Juvena, elle m'a présentée. On a parlé philo, on s'est revus.

Corentin se remémora certains rapports faisant état des fréquentations de plus en plus nombreuses depuis quelques temps, de la part de l'évêque, côté strip-teaseuses, danseuses de boîtes et prostituées.

— Toujours pour parler philo ? insista-t-il.

Jenny s'immobilisa dans son fauteuil.

— Toujours, inspecteur, grinça-t-elle.

Il préféra ne pas insister. Mais tout de même, il lui restait encore quelques autres questions à poser. Il se fit décrire longuement l'« incident », en s'excusant de demander tant de précisions. Mais il ne comprenait pas. Pourquoi un accident cardiaque, comme ça, en sortant d'une kitchenette, sans autre raison que le franchissement d'une porte battante.

Jenny se resservit un autre whisky. Pas à lui. Il avait refusé.

— Inspecteur, reprit-elle d'un ton las, si vous voulez me faire dire quelque chose qui n'a rien à voir avec la vérité, vous perdez votre temps.

Elle but son whisky à petites gorgées.

— L'évêque ne m'a jamais touchée.

Il soupira.

— Très bien, après tout, pourquoi ne pas vous croire ?

— Quelqu'un qui porte un pace maker, a le cœur fragile, non ?

Corentin se pencha, attentif.

— Un pacemaker ? J'ignorais.

Elle pouffa.

— Et quoi ? Vous n'avez même pas lu le rapport du médecin.

Il se voûta.

— Je ne l'ai pas encore eu...

Jenny s'examina les ongles.

— On ne vous aide pas beaucoup, chez les collègues, ironisa-t-elle.

Il ne dit rien. Dans un sens, elle avait raison. Le rapport médical était à la Brigade Criminelle. Autant dire, chez l'ennemi. L'éternelle guerre des polices.

— Encore un point, dit-il avec effort. Tout cet argent dans le bréviaire... Pourquoi, à votre avis, monseigneur Loursais le portait-il sur lui ? Et d'où provenait-il ?

Jenny se leva, pour aller régler le thermostat du chauffage, trop fort à son gré. En la suivant des yeux, Boris Corentin aperçut sur la tablette du radiateur, un objet curieux. Deux planchettes de bois superposées, celle du haut trouée, avec des éprouvettes médicales dedans.

— C'est quoi ? fit-il étonné.

Elle s'arrêta.

— Oh, rien, j'y mets des fleurs, parfois. Une lubie.

Elle se rassit, parfaitement maîtresse d'elle-même.

— L'argent ? fit-elle. C'est simple, et il faut me croire. Monseigneur Loursais quêtait pour les filles à remettre dans le droit chemin, comme il disait.

Elle posa ses deux mains bien à plat sur sa jupe.

— L'autre soir, il venait quêter, comme tous les quinze jours, à peu près. Chaque fois, je lui donnais 500 F. Puis on philosophait un peu. Voilà tout, je vous le jure.

Corentin gratouilla longuement le crâne du caniche juste au-dessus des yeux. Il observa encore cette fille belle à se faire violer – ce qui lui était arrivée une fois – qui vivait de ses charmes en lisant les philosophes avant de s'endormir, et qui recevait des prélats chez elle passé minuit. Avec à tout cela des explications logiques, nettes, structurées.

Trop parfaites...

— Très bien, fit-il en se levant, je vous remercie.

Il sourit de toutes ses dents.

— Bien entendu, je pourrai me permettre de rester en contact.

Elle le toisa d'un œil différent.

— Mais bien sûr...

Elle rit :

— Même hors service, si vous voulez, inspecteur. Vous êtes très bel homme.

Il se cabra :

— Je vous en prie, je suis officier de police judiciaire.

Elle haussa imperceptiblement les épaules.

— Je ne voulais pas vous offenser, croyez-le bien. Je suis une fille directe.

Je voulais simplement dire que vous me plaisiez et qu'à l'occasion, entre homme et femme...

Il lutta. C'était vrai qu'elle était follement désirable, surtout habillée en jeune bourgeoise du XVI^e arrondissement...

— Jenny, fit-il doucement, ne vous moquez pas de moi, vous savez très bien que...

Il s'arrêta, remué.

— Bon Dieu, fit-il durement, je suis en service, vous ne l'ignorez pas.

Elle attrapa le caniche nain qu'il lui tendait.

— Quand vous ne le serez plus... En amis...

Il sourit :

— Alors aidez-moi à n'être plus en service avec vous, très vite.

— Promis, fit-elle en le raccompagnant.

Rabert l'apoplectique et Tardet le bilieux, tapaient le carton sur un des bureaux de la section des Affaires Recommandées. Désœuvrés. Corentin et Brichot, l'autre équipe du service, raflaient toutes les affaires. Mais pas question de s'en plaindre, pour Rabert, la digestion passait avant tout, et il avait une rude choucroute à ruminer. Tardet, lui, en jeune inspecteur avide d'avancement, piaffait, jaloux de Brichot. Si seulement il avait pu faire équipe avec Corentin.

Le téléphone grésilla sur le bureau, Tardet tendit vivement la main.

— Allô ? Ah... bonjour chef.

À l'autre bout du fil, Corentin, son Dieu.

— Ecoute-moi bien, fit la voix chaude et rapide de l'aîné, tu as du boulot en ce moment ? Non ? Parfait. Alors, tu vas m'aider. Baba est d'accord d'avance. Tu vas filer une fille, Jenny, tu vois ce que je veux dire, 17, rue Dobropol, dans le XVII^e arrondissement, tout à côté du Palais des Congrès de la Porte Maillot. Viens me retrouver, je suis en face, au bistrot, La Tour d'Auvergne, un tabac-PMU. Prends une voiture. La fille ne devrait pas traîner pour sortir.

Quand Tardet raccrocha, Rabert agita ses cartes.

— Alors, petit, tu te décides oui ou non ?

Tardet se leva :

— Oui, mais pas pour ça, j'ai du boulot.

Il s'en alla, heureux.

Aimé Brichot luttait pour ne pas se laisser impressionner. Depuis qu'il était entré à l'Archevêché, 30, rue Barbet-de-Jouy, dans le VII^e arrondissement, tout se liguait pour lui faire perdre confiance en lui. Visiblement, là pas plus qu'ailleurs, on n'aimait la police. Seulement c'était exprimé de la façon la plus désagréable qui soit.

Onctueuse.

Enfin, on l'avait introduit chez l'évêque, via un jeune prêtre à lunettes d'acier, maigre comme un balai brosse, dont il avait la coupe.

Aimé Brichot déboucha comme un taureau dans l'arène dans le grand bureau ascétique aux murs blancs dont la seule concession à la modernité était un appareil téléphonique à touches, ultra-perfectionné.

Monseigneur B... gros et poupin, était vêtu d'une veste gris clair sur un pantalon de flanelle grise. Un col roulé blanc et pour seul insigne de son état, une petite croix au revers du veston.

Il adressa un signe amical à Aimé Brichot.

— Je vous écoute, fit-il en lui désignant un fauteuil Voltaire, face à son bureau du même style.

Le policier s'assit, notant en vitesse que derrière le prélat, le tableau au mur, une assomption de la Vierge Marie dans le style espagnol, était peut-être un peu profane : les angelots emportant vers les cieux la mère de Notre Seigneur avaient des fesses rebondies de « playmates » de journaux cochons.

Bravement, il exposa son cas. À savoir que la police française avait besoin d'aide pour résoudre l'énigme de la mort de monseigneur Loursais.

L'évêque le laissa parler. Muet, toujours souriant, l'air de le jauger au trébuchet de tests psycho-religieux dont la signification profonde échappait totalement à Aimé Brichot, qui finit très vite par comprendre qu'en face de lui, l'Eglise n'avait qu'une envie : le voir décarrer de la place au plus vite.

Monseigneur B... se lança enfin dans une longue homélie polie et compliquée d'où il ressortit très vite un certain nombre de points précis. Grand Un : aux yeux de l'Eglise, la mort de monseigneur l'évêque Loursais ne présentait aucun problème obscur. Disparition tragique d'un serviteur de Dieu promis aux plus hautes destinées, ici-bas, pour le bien de notre Sainte Mère l'Eglise, mais disparition qui relevait du hasard tragique de la vie terrestre, et des problèmes relatifs au fonctionnement des pacemakers. Grand Deux : Monseigneur Loursais était mort chez une jeune femme ? Et alors ? S'il fallait écouter tous les ragots, les personnes les plus respectables seraient traitées en pestiférées. Enfin, Grand Trois, et là, c'était définitif, en forme de « Je n'ai rien d'autre à vous dire, au revoir Monsieur et Paix sur votre âme et votre progéniture jusqu'à la fin des siècles ». De toute façon, monseigneur Loursais avait rejoint le bataillon radieux des âmes du Paradis, à la droite du Seigneur, et tout le reste ne valait pas tripette.

Pour la forme, il y eut encore quelques échanges de banalités, puis

l'évêque se leva, signifiant congé à l'enquiquineur.

Aimé Brichot se retrouva dans la rue Barbet-de-Jouy blême de rage, et bredouille. Tout était parfaitement clair : il ne fallait pas compter sur l'Eglise pour mener leur enquête à bien. À l'Archevêché, on n'avait qu'une seule envie : oublier. Pas de vagues, surtout pas de vagues. Il courut sous la pluie jusqu'au métro le plus proche. Agité de sentiments divers, où la rage dominait.

Aimé Brichot entra dans l'appartement.

Boris Corentin souffla :

— Enfin, te voilà.

Aimé Brichot se cabra.

— Je t'en prie, et merci pour la corvée ecclésiastique.

Aussitôt surpris par le décor. Monseigneur Loursais, Missus Dominicus en France de Sa Sainteté le Pape, vivait dans un luxe très profane, où du moins, il avait vécu. Et pas seulement parce qu'il se tenait maintenant là-haut à la droite de Dieu dans le bataillon des bienheureux. Parce que son appartement, tout près de l'Eglise Saint-Nicolas-des-Champs, avait été cambriolé.

Après sa mort, les scellés étaient brisés.

Tout était sens dessus dessous, les tableaux rares, les meubles anciens, les bibelots, le ou les cambrioleurs, étaient venus chercher quelque chose, quoi ? Impossible à savoir.

Mais la visite restait quand même très instructive. Des tiroirs des commodes, des rayonnages de la bibliothèque, il ne s'échappait pas seulement des chasubles et des aubes saintes. Mais aussi une profusion ahurissante de livres interdits. Revues érotiques de toutes nationalités, romans cochons, ouvrages traitant de la prostitution, plus des dossiers soigneusement classés : « Fétichisme », « Sodomie », « Sadomasochisme », tous abondamment illustrés de documents à faire sangloter de bonheur un collectionneur maniaque.

Aimé Brichot se laissa aller dans un fauteuil cannelé.

— Boris, gémit-il, je n'aime pas cette enquête-là.

Corentin sourit :

— Tiens, au moins, il y a la Bible.

Il avait trébuché sur le livre des Écritures, un bel in octavo relié de cuir rouge, qui nageait dans une collection dévastée de « Penthouse », la revue interdite pour trop de pornographie... Il se pencha et feuilleta distraitemment les pages.

— Tiens, regarde, c'est curieux, fit-il en s'arrêtant.

Aimé Brichot avança ses lunettes Amor.

— Tu as raison. Bizarre.

Sur certaines pages, des mots étaient soulignés au crayon noir. Parfois seulement des lettres.

— Bof, fit-il, il notait en lisant, c'est classique.

Corentin abandonna la Bible sur une table marquetée.

— Sans doute, fit-il.

Il se gratta le front.

— Mémé, on va prendre un café au bistrot, à côté, tu veux ? Tu me raconteras ta visite à l'évêché, pour la forme. Je devine déjà que tu n'as rien à me raconter.

Aimé Brichot caressa d'une main respectueuse un bronze représentant une nymphe pas du tout évaporée, côté attitude.

— O.K., patron, fit-il.

Dans l'escalier, Corentin lui prit le bras.

— Mémé, fit-il, je sais que tu as horreur des enterrements, mais celui de Loursais est pour demain matin onze heures, au Père-Lachaise, je crois qu'on devrait y aller. Tu le sais comme moi, les enterrements sont toujours instructifs. Alors, pourquoi pas celui d'un évêque mort d'une crise cardiaque chez une prostituée, avec près de 2 millions de centimes dans son bréviaire, et dont l'appartement rempli de cochonneries, a été mis scientifiquement à sac ?

Aimé Brichot tira à lui la porte d'entrée de l'immeuble pour l'ouvrir.

— Boris, fit-il, c'est fou ce que tu peux gamberger d'une façon très classe.

CHAPITRE V



La petite église de quartier était comble. Facile, vu les dimensions, et le fait, aussi, que place nette avait été faite, vu la nouvelle philosophie épiscopale. Plus une seule statue, plus de mobilier du culte, plus de Christ en gloire face au chœur. Le prêtre officiait sur un nouvel autel à la mode, un « autel-cube ». En clair, une toile cirée bleu-ciel posée sur des tréteaux en bois. Bien entendu, ni orgues, ni chœurs, ni encens. Une messe d'enterrement à donner une crise d'érésipèle carabinée à monseigneur Ducot-Berger. Mais son supérieur hiérarchique, feu monseigneur Loursais, l'avait prévu ainsi, et de longue date, par testament : il voulait un enterrement de pauvre. Et dans sa paroisse, pas à Notre-Dame.

En fait, le pauvre, c'était lui, tout seul dans son cercueil de bois blanc. Une autre de ses dernières volontés. L'assistance, serrée, bondée dans les travées, était un ramassis de ce qui se fait de mieux à Paris dans le genre vison et cachemire. Ahurissant. Boris Corentin et Aimé Brichot en écarquillaient les yeux de stupéfaction. Ce n'était pas que les représentants du corps ecclésiastique brillent par leur nombre, et leur tenue. De ce côté là, la portion congrue. L'Eglise de France n'avait pas délégué ses huiles pour rendre un dernier hommage à celui que Sa Sainteté le Pape en personne avait choisi pour Missus Dominicus et élevé au rang d'évêque. Pas un évêque, même de diocèse, pas un premier vicaire, tout juste quelques « seconde classe » de service. De simples vicaires de paroisse. Assez gênés dans le maintien.

Non, l'étonnant, c'était du côté « profane ». Treize ans de Brigade Mondaine avaient affûté les yeux de Corentin et de Brichot. Inutile de leur faire un dessin. L'assistance, dans sa quasi totalité, était faite de prostituées et de proxénètes. Toutes et tous sur leur trente et un. Dans la discrétion. Autrement dit, pas de cravate flamboyantes, ni de décolletés vertigineux. Des efforts d'allure bourgeoise, loupés comme des soufflés mal goupillés. La plus discrète des péripatéticiennes était en bas résille et maquillage verdâtre – sans

doute pour faire ecclésiastique – et le moins voyant des julots portait sur un costume à rayures plus larges que le fond du tissu qu’elles agrémentaient, un pardessus de poil de chameau à col de fourrure de hamster, très façon Al Capone.

— Vise l’assistance, murmura Brichot, remué, ça veut en dire beaucoup, non, sur le disparu ?

Corentin hocha la tête.

— Tu parles ! On a eu raison de venir. Très instructif. Mais tu as repéré autre chose, les quatre petits malins, là-bas, à gauche et à droite du transept. Des journalistes... Ils sont déjà sur le coup. Comment ?

Brichot n’eut pas le loisir d’émettre son opinion : le vicaire de la paroisse y allait de son oraison funèbre.

Un petit vicaire d’arrondissement, tout jeunot et emprunté. À qui l’Eglise de France, dans sa générosité, avait confié la charge de prononcer l’oraison d’un homme que la chrétienté entière donnait, dans le futur, comme un des « papabiles » (Dignes de devenir Pape) les plus probables. Alors que, normalement, c’est un évêque, au moins, qui aurait dû venir parler. Seulement voilà, monseigneur Loursais était mort chez une pute.

Ce qui changeait tout.

Et justifiait la décharge de responsabilité sur les sous-ordres. Comme partout...

Le jeune vicaire y alla bravement. Rappelant avec lyrisme les débuts modestes du grand homme dans une paroisse minable de grande banlieue. Puis le gravisement des échelons à la force du poignet. Il avait dû potasser ses cours de vérités premières religieuses et de ses phrases sacerdotales toutes faites. Très dignes, prostituées et proxénètes apprirent que monseigneur Loursais, grand lecteur de Sainte Thérèse de Lisieux avait aussi fortement savouré l’œuvre de François de Sales et que, par-dessus le marché, il s’adonnait à la « conversation fréquente » avec Dieu. Quelques qualificatifs importants suivirent. Le prélat mort dans le studio d’une prostituée pour seul crime d’avoir voulu vérifier la cuisson d’une paire de coquilles Saint-Jacques, disposait d’une « âme discrète et fière », admirait Jean de La Croix et le relisait plus souvent qu’à son tour, « n’entendait pas parler de Christ, mais sentait qu’il était en lui », pour citer l’immortelle phrase de Thérèse de Lisieux. Autre caractéristique du disparu : « une humilité grandissante l’envahissait tout entier ».

Corentin cherchait si Jenny était là. En vain. Par contre, toutes ses consœurs buvaient la phraséologie pompeuse du jeune vicaire envoyé au casse-pipe. Déjà prêtes à le materner. Après quelques zakouskis purement sexuels, bien sûr, mais elles le devinaient tellement enquiné, le pauvre chou, avec son devoir sacerdotal en manière de corde raide. Quant aux proxénètes, ils notaient des expressions neuves. Parfois en latin. « Ad

majorem gloriam » par exemple, ça pouvait resservir. Ou bien « Te voilà Joseph (Prénom de monseigneur Loursais.), nu devant Dieu, et debout, mon fils ! »

Tout cela, leur paraissait à la fois chinois et mystérieux. En tout cas, utile à retenir. Ça serait bon de blasphémer : « Ad majorem gloriam » en levant, son Ricard dans un bar de clandé et d'ajouter après, vers la prostituée qu'on « maquait » : « Te voilà Josiane, nue devant moi, et debout, ma fille ! »

Idiot, mais irrésistible à quatre heures du matin, dans un bar de nuit, entre copains, et face à une fille terrorisée qu'on vient de faire marcher à quatre pattes en la tenant en laisse.

Ils rêvaient tous, vivement impressionnés par la majesté des lieux. Au fond, ils seraient restés longtemps encore. Mais le vicaire accélérait les choses. Elévation, communion, Pater Noster et la suite, tout fut expédié. Lui aussi en avait assez de la comédie grinçante.

Corentin s'était échappé depuis longtemps. Sur le seuil de l'église, il avait harponné le bedeau, très ancienne mode, et visiblement désolé de tremper dans ces cérémonies d'un âge barbare. En l'interrogeant, il avait appris quelques détails. Entre autres que le disparu avait laissé tous ses biens terrestres à la Maison de retraite des artistes de Ris-Orangis. 200 000 F. au bas mot, venus d'où ? Mystère et boule de gomme.

Aimé Brichot l'attrapa par la manche.

— Ho ! fit-il, on va au cimetière, tu rêves ou quoi ?

Chacun et chacune bénissait le cercueil à son tour. Avec le goupillon qu'il fallait, avant, tremper dans l'eau bénite : l'employé habituellement chargé de la tâche s'était défilé, pensant sans doute qu'il était inutile de faire du zèle pour cet étrange « beau monde ». Juste devant Corentin, une adorable et très jeune prostituée, vêtue d'un manteau d'astrakan, ne savait pas ce que c'était qu'un goupillon. Et à quoi ça servait. Il lui expliqua aimablement. Elle parut comprendre, attrapa l'objet avec un vague sourire qui trahissait des pensées évidemment blasphématoires, vu la forme de l'instrument et, du coup, le lâcha. Dans la tombe ouverte, sur le cercueil.

Silence général. Assez gêné.

La fille se pencha, essayant de rattraper le goupillon qui suintait toute sa charge d'eau bénite sur le cercueil de sapin de monseigneur Loursais. Elle vacilla sur ses talons aiguille, se rattrapa au bras de Corentin, délicieusement émue.

— Et puis merde, murmura-t-elle tout à coup, ça n'est pas un travail de femme d'aller le rechercher !

Elle avait parlé à voix basse. Mais, dans le silence général, ses paroles

firent écho... Le premier à partir d'un rire nerveux fut Aimé Brichot. Aussitôt blême. Mais c'était trop tard. Tout l'enterrement pouffait de rire de plus en plus carrément.

— Allons, je vous en prie ! glapit le jeune vicaire. Un peu de tenue.

La fille au goupillon agita les épaules.

— Fais pas d'histoires, curé, jeta-t-elle d'une voix crierde. Il aurait trouvé ça drôle, le Monseigneur, crois-moi.

La cérémonie dégénéra aussitôt en rigolade franche et massive.

« Au fond, se dit Corentin, elle n'a peut-être pas tort. Loursais, ça ne devait pas être la grenouille de bénitier réfrigérée. »

Il contempla l'assemblée des proxos et des putes qui s'agitaient.

« Au moins, ils sont venus, eux. Pas comme les huiles de l'Archevêché ».

D'une certaine façon, c'était un bel enterrement.

Dehors, ils passèrent devant un kiosque à journaux. Corentin eut l'œil attiré par la première édition de « France-Soir », celle qui s'appelle huitième-dernière, comme si il y en avait sept avant... Le titre l'accrocha. Enorme, sur cinq colonnes : « Mystère autour de la mort de Monseigneur Loursais ».

Il jura.

— Tu as de la monnaie ? fit-il à Brichot.

Il acheta son exemplaire et très vite, il trouva ce qu'il redoutait de trouver : le journaliste signant l'article avait obtenu une interview exclusive de Jenny. Et le texte ne laissait aucun doute sur un point précis : elle s'était moquée de lui, Boris Corentin, l'autre soir. Au journaliste, elle étalait, en termes à peine voilés, des allusions à des rapports galants avec le prélat.

— Vite, grinja-t-il en repliant nerveusement le journal, on fonce à la Maison. On a une petite chance d'arriver avec le journal avant que Baba l'ait lu. En tout cas, ça va être sa fête, à la Jenny. Plus question de la lâcher.

CHAPITRE VI



Tardet s'ennuyait. Cinq heures de planque déjà devant le 17 de la rue Dobropol, et pour rien. Pas de Jenny. Ni dans la rue, ni au téléphone. Bien sûr, il aurait pu monter et sonner, mais ce n'était pas le but de l'opération. Ce qu'il fallait, les ordres de Charlie Badolini étaient stricts, via Boris Corentin, c'était la suivre, dès sa sortie, et savoir où elle allait.

Il consulta sa montre. Encore dix minutes et ce serait midi. L'heure de la relève par Rabert, sa « flèche » (Premier de deux dans une équipe. Corentin est la « flèche » de Brichot) à lui. Tardet s'absorba dans la contemplation des petits événements de la rue. À midi moins neuf, une Renault 18 déchira son pare-choc contre celui d'une Mercedes, qu'elle laissa intact, en tentant de se ranger dans un espace évidemment fait pour une Mini, pas plus. Deux minutes plus tard, un chien arrosa consciencieusement le pneu avant gauche de la Mercedes. Peu après, un commis boucher sortit vider un seau d'eau usée dans le caniveau et l'oublia sur le trottoir : sa petite amie venait de surgir d'un bus et se jetait dans ses bras. Un homme décoré, assez âgé, façon ancien combattant, récupéra le seau dans le tibia pour cause de lecture trop attentive de l'éditorial de « l'Aurore ». Il s'en alla, les jambes de pantalon inondées de choses grasses après quelques éruptions grammaticalement correctes.

Joyeusement, Tardet alluma une Gauloise. Aussitôt intéressé par un autre épisode. Devant la porte en face de sa R16, celle du numéro 17, une grosse voiture américaine s'était arrêtée en double file. Une Lincoln Continental, estima-t-il aussitôt avec fierté. Il s'absorba dans sa contemplation, attendant l'arrivée de la contractuelle immanquable. Ce fut un couple qui survint. Un homme de type méditerranéen et une jeune femme de type asiatique, sortant du 17. Et portant, ou plutôt traînant, une malle d'osier.

Vivement intéressé, Tardet les observa lutter pour faire entrer la malle dans le coffre arrière. Le coffre était immense, puisque américain, mais la malle l'était aussi. Lourde, surtout. L'homme avait dû demander au commis

boucher de l'aider pour l'introduire dans le coffre. Tardet s'en voulut. Il avait manqué de réflexe. Il aurait bien aidé...

L'arrivée jappante d'un caniche nain, déboulant de l'entrée de l'immeuble, l'arracha à ses regrets. La petite bête, surexcitée, s'était jetée dans les jambes de l'homme et mordait rageusement. L'homme se débattait, gigotant avec agacement. Il finit par se pencher, attrapa le chien sous le torse et le jeta dans la voiture avant d'y monter avec la jeune Asiatique.

« Tiens, se dit Tardet, au fait, le chauffeur n'est pas sorti pour l'aider à manœuvrer la malle. Curieux... »

Il se figea, le cœur tout à coup au bord de l'éclatement.

« Non, gémit-il, le chien ! Un caniche nain... Celui de la fille, c'est sûr. Et la malle... »

Il mit le contact et fonça derrière l'américaine. Notant le numéro dans sa mémoire : BXJ 83-27.

Porte Maillot, la Lincoln Continental vira autour du rond point, puis s'engagea vers Neuilly, mais pour tourner aussitôt à gauche. Elle fonça vers l'accès du périphérique sud. Tardet passa le feu de justesse derrière elle. Une fois sur le périphérique, il n'eut pas trop de mal à suivre. Il y avait suffisamment de circulation pour que la Lincoln aille lentement. Pas assez pour qu'il ait à se méfier de trop lui coller au pare-chocs arrière, là où était la malle. De loin, il voyait l'homme se battre encore contre le caniche. Puis il y eut une claque violente, et le chien disparut du champ de vision de Tardet.

Tout alla bien jusqu'à la Porte de Gentilly. Et là, le malheur. À peine sortie du périphérique, la Lincoln passa le feu juste comme il virait au rouge. Tardet accéléra. Trop tard, la circulation du croisement le bloqua au milieu de la chaussée, l'obligeant à reculer. Désespéré, il regarda disparaître la Lincoln. Réveillé par un choc autoritaire à son carreau. Il leva le nez sur sa gauche.

Un flic de la circulation.

— Comme ça, on brûle les feux ? gronda le gardien, rogue. Rangez-vous là-bas. Vos papiers.

Tardet agita nerveusement les mains.

— Gardien, gémit-il, je suis de la Maison, et en filoché. Alors, aidez-moi plutôt.

Boris Corentin pianotait le tableau de bord de la R16 en écoutant les explications embarrassées de Tardet. Celui-ci l'avait appelé. Par le radiotéléphone. Et maintenant, il y avait plus d'une heure que la Lincoln Continental avait disparu.

— Ça vas, petit, fit-il, on a tous fait des erreurs dans notre vie.

Il observait distraitemment le boulevard devant lui. Ils étaient rangés devant le Stade Charlety.

— Elle était de quelle couleur, ta Lincoln Continental ? fit-il soudain d'une voix hachée.

Tardet l'observa de biais, surpris.

— Bordeaux, dit-il. Pourquoi ?

Corentin tendit le menton.

— C'est une Lincoln Continental, là-bas, juste après l'entrée du stade ?

— Oui, avoua Tardet.

Il se bloqua :

— Elle est bordeaux ! jappa-t-il.

Corentin ressortit de l'américaine. On l'avait abandonnée sans la fermer à clé. Et dedans, rien, pas un indice apparent, pas un papier permettant de savoir qui la conduisait. Sûrement pas, en tout cas le propriétaire de la voiture, au vu de la carte grise, trouvée dans la boîte. Un certain Jean Bertault, marchand de biens.

Corentin retourna à la R16, appelant la P.J.

— Ici Corentin, fit-il, passez-moi le service des cartes grises.

Quand il eut à l'appareil qui il voulait, il donna le nom, l'adresse et le numéro d'immatriculation.

— C'est bien ce que je pensais, soupira-t-il en raccrochant, voiture volée. Et ce matin, comme de juste.

— Alors ? geignit Tardet, qui ne s'en remettait pas d'avoir raté sa filature.

— Alors, la Lincoln n'était qu'une voiture relais.

Son front se rida.

— Combien tu paries qu'il n'y a plus de Jenny chez Jenny ? Viens, on va vérifier.

La porte de l'appartement n'était même pas refermée. D'où la sortie du chien... Dedans, tout était net et propre, le lit fait, la kitchenette impeccable, mais il n'y avait plus personne.

— Bon Dieu, ne put s'empêcher de rager Corentin, tu ne pouvais pas trouver ça bizarre, une malle d'osier lourdement sortie de l'immeuble précis qu'on t'a chargé de surveiller !

Tardet détourna la tête.

— Je vous en prie, chef, balbutia-t-il, je ne sais pas quoi faire pour que vous me pardonniez.

Corentin sourit.

— Allons, je sais moi, petit, fit-il en lui décochant une claque sur la nuque. Tu vas la retrouver, la Jenny. Et vite fait.

Charlie Badolini poussa devant lui, sur le cuir de son bureau Empire du Mobilier national, une chemise grise froissée.

— Le rapport du médecin légiste, toussa-t-il dans un nuage de fumée.

Boris Corentin avança la main et s'absorba dans la lecture.

— Ah, fit-il, on sait la cause exacte de la mort. Défaillance du stimulateur cardiaque.

Il releva la tête :

— Curieux, non ? je croyais que c'était parfaitement au point, maintenant.

Le patron de la Brigade Mondaine contempla ses ongles avec intérêt.

— Poursuivez, dit-il placidement.

Corentin se replongea dans le rapport. Aussitôt passionné : Examiné par des spécialistes, le stimulateur cardiaque de monseigneur Loursais s'était révélé comme étant en parfait état de marche. Et pourtant, il avait claqué.

Avec son possesseur.

— Ça alors..., murmura Corentin, c'est à ne plus rien y comprendre.

Charlie Badolini se leva et fit trois ou quatre aller retour dans son bureau, signe de profonde concentration.

— Corentin, conclût-il en se rasseyant, dites-moi un peu : où est à votre avis, le lien entre trois faits bien précis. Primo, un stimulateur cardiaque vérifié quinze jours plus tôt qui s'enraye. Deuxio, un appartement d'évêque cambriolé le lendemain de sa mort. Tertio, l'enlèvement, par voie de malle d'osier, de la prostituée chez qui le stimulateur cardiaque a fait la grève sans dépôt de préavis ?

Boris Corentin croisa les jambes et alluma une Gallia :

— Patron, j'aurais tellement préféré que vous me donniez les réponses aux trois questions au lieu de me les poser...

Ils grillèrent de conserve un peu plus de leurs cigarettes respectives. Corentin fut le premier à revenir sur terre.

— Il y a un quatre, Patron, murmura-t-il.

— En plus ! gémit Charlie Badolini.

Corentin fit claquer ses jointures :

— Quatre, reprit-il. Pourquoi Jenny, avant sa disparition, a-t-elle raconté à

ce journaliste de « France-Soir » ce qu'elle m'a soigneusement caché, à moi ?

Charlie Badolini sourit :

— Ça mon vieux, c'est vous, le vexé. C'est à vous de le trouver.

Il écrasa sa cigarette dans son cendrier.

— Comme le reste, je vous signale...

Le Sordide, le bar de « France-Soir » 100, rue Réaumur, était égal à lui-même, méritant toujours son surnom au fil des années. Mais là aussi, le cœur n'y était plus. Corentin, remué, se rappelait la grande époque des journaux, celle d'avant la télévision, qui leur tordait à tous peu à peu le cou. Le hall et la cour intérieure remplie de side-cars et de camionnettes des N.M.P.P. (Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne. Le service de distribution des journaux. Quasi-monopole.) dans un brouhaha gigantesque. Avec les voitures de presse, la Bentley de Pierre Lazareff, celle de Max Corre, celle de Bill Higgins. Fini tout ça. Le hall et la cour étaient mornes, les livreurs faisaient leur travail mécaniquement, les voitures des patrons étaient des R16, comme la sienne...

En entrant dans Le Sordide, son impression se confirma. Pareil. Où était l'animation frénétique d'autrefois, quand il venait ici comme stagiaire, impressionné par la Presse, avec un grand P ? Plus de tournées générales des grands reporters fêtant au champagne une expédition hasardeuse quelque part dans le monde. Même Le Sordide se bureaucratisait. Il dut payer son demi d'avance, ce qui était tout dire.

Gilbert Lampard apparut deux minutes après lui et commanda un jus de fruit. Une fois les présentations faites, Corentin l'étudia. Lampard était bien à l'image des journalistes d'aujourd'hui. Neutre, timide. Où étaient les monstres sacrés de la presse écrite ? Disparus. Enterrés. Lampard, pantalon flasque, veste flasque, chemise flasque, avait aussi le visage flasque. Corentin vit son avenir dans un éclair. Dans deux ans, il deviendrait chef de service, avec une petite augmentation à la clé, qui le remplirait de joie. Puis il resterait chef de service, jusqu'à la retraite. Et heureux encore. Au rythme où les journaux disparaissaient, il était de plus en plus dur, dans la presse, de conserver sa place. Alors, de là à réclamer des émoluments royaux...

Lampard confirma qu'il avait bien vu Jenny chez elle. Assez fier d'ailleurs. Il avait eu du mal à trouver l'adresse, et là, Corentin lui tira intérieurement son chapeau. Le gosse – car c'en était un, 25 ans au plus – s'était bien rencardé via les « préfectoriens », les confrères accrédités à la P.J., toujours fouineurs.

— Elle était seule ? demanda Corentin.

Lampard cilla.

— Pourquoi vous me demandez ça ?

Corentin s'agaça. Il n'aimait pas les méfiants au petit pied.

— Ecoutez, fit-il avec lassitude, ça briserait vraiment votre carrière de me dire si elle était seule ou non ?

Lampard eut une petite éruption de gouttes de sueur de chaque côté du nez.

— Non, balbutia-t-il, mais...

Il s'arrêta, le flic brun aux yeux durs et aux épaules d'athlète, face à lui, l'impressionnait au point de le paralyser.

— Vous avez raison, fit-il, je suis idiot.

Il avala un peu de son faux jus d'orange.

— Il y avait chez elle deux personnes. Un homme, brun, le teint mat, et une jeune femme, genre asiatique.

Il réfléchit.

— Asiatique, oui, pas Eurasienne.

Il sourit :

— J'ai un peu vécu là-bas, mon père était militaire. J'ai appris à reconnaître les types. Elle était chinoise, pas vietnamienne, ou cambodgienne.

Corentin daigna sourire :

— Votre article, vous y avez mis tout ce qu'elle vous a dit, cette Jenny ?

Lampard se recula sur sa chaise de plastique.

— Oh non, ça ne serait pas passé.

— Et pourquoi ?

Le journaliste eut soudain une vilaine moue égrillarde.

— Elle a traîné l'évêque dans la m... Selon elle, c'était un vieux salaud, cochon et tout. Un véritable obsédé. Tenez...

Corentin agita la main.

— Passons sur les détails, les cochons se ressemblent tous. Encore une question : vous suivez l'affaire, bien sûr, mais jusqu'où ?

Lampard le regarda avec attention.

— C'est délicat, fit-il.

Il rit bêtement.

— Bon, l'Archevêché nous a fait un foin du tonnerre. Alors, on met la pédale douce.

Corentin soupira :

— J'aime mieux ça, moi aussi.

Lampard rit :

— Notez, on leur fait une dernière vacherie.

Il se tourna vers la table voisine, où trois typographes lisaient la dernière édition toute fraîche en mastiquant leur sandwich.

— Vous permettez ? juste une seconde, fit-il en tendant la main.

Il attrapa le journal et l'ouvrit. En page trois, Corentin vit une photo. L'enterrement de monseigneur Loursais. Proxénètes et prostituées saisies juste au moment de leur grande rigolade. Titre : « Les curieux adieux à Monseigneur Loursais ». Avec un texte légende assez court, mais trempé dans l'acide pour qui savait lire entre les lignes.

— Eh bien, fit Corentin en rendant le journal, la première messe va être gaie, demain matin à l'Archevêché.

Lampard gloussa.

— Je compte sur vous, reprit Corentin. Tout ce que vous découvrirez et ne pouvez pas publier, dites-le-moi.

Il planta ses yeux noirs dans les yeux jaunes du reporter.

— C'est toujours utile d'aider la police, quand on est journaliste, fit-il doucement.

Tardet se précipita vers Corentin dès l'entrée de celui-ci dans le bureau des Affaires Recommandées.

— Chef, glapit-il avec empressement, regardez ce qu'on a trouvé à la fouille de la Lincoln Continentale.

Il tendait une aiguille, de la taille d'une aiguille à coudre, mais sans trou pour le fil. Et en or.

— C'est une aiguille d'acupuncteur, nota Corentin, curieux...

— J'ai vérifié auprès du marchand de biens, le propriétaire de la voiture, reprit très vite Tardet. Il n'a jamais consulté un acupuncteur, pas plus que sa femme.

Il sourit :

— La Chinoise..., murmura-t-il.

— La Chinoise, rit Corentin, qu'est-ce que tu peux être intelligent, petit.

Tardet rougit un peu.

— On a trouvé aussi, bien sûr, des poils gris, appartenant au caniche, mais ça c'était prévisible. L'aiguille, non.

Corentin alluma une Gallia.

— Tu sais ce qu'on va faire, petit ?

Tardet ouvrit les oreilles.

— Puisqu'on a l'aiguille, on va chercher la botte de foin.

Dans son dos, un rire aigu éclata. Franchement. Brichot, qui venait

d'entrer.

— Décidément fit Brichot, je te trouve de plus en plus drôle.

Corentin le toisa des pieds à la tête.

— Et toi, articula-t-il, tu crois que tu n'es pas drôle ?

Brichot se mit en position bouche bée.

— Pige pas, avoua-t-il.

Corentin s'avança.

— Facile, pourtant, regarde les traces de ta chaussure gauche derrière toi !

Brichot vira :

— Shit ! jura-t-il, j'en ai marre de ces trottoirs WC pour chiens ! C'est toujours sur moi que ça tombe.

CHAPITRE VII



La maison n'était pas très belle, si l'on voulait absolument s'en tenir aux canons de l'esthétique architecturale. Un mélange de faux manoir normand reconstitué dans les années 30 façon Chantilly et implanté à la limite nord de la Beauce, près de Limours (Essonne). Mais le parc était une splendeur, crée par un riche banquier ami de Buno-Varilla (Directeur du *Matin*, célèbre patron de Presse d'avant-guerre. Les ministres faisaient la queue chez lui. Ennuis

graves à la Libération. Sa maison de campagne était à Limours, qu'un train rejoignait alors à Paris. Buno-Varilla donnait les noms des stations pour pseudonymes à ses journalistes quand ils ne signaient pas un article de leur propre nom.), il avait deux particularités. Un : il était cerné de murs de deux mètres cinquante de haut. Deux : il n'y avait à peu près que des conifères. De tous genres, du thuya au cèdre bleu de l'Atlas, en passant par le cèdre de l'Himalaya, le pin Douglas, celui d'Autriche et celui d'Alep. Sans doute, on avait essaimé par-ci par-là quelques érables, sycomores et catalpas, mais chichement. Le résultat : cinquante ans après la création du parc, celui-ci était une forêt de conifères serrés qui ne permettait la curiosité à aucun regard tout au long de l'hiver.

Dans une grande chambre mansardée située sous le toit de l'aile gauche, Jenny se moquait bien de la beauté du parc, mais elle commençait à comprendre tout le sel, amer, de la plaisanterie qu'on lui avait lancée en l'introduisant dans la pièce :

— Ici, c'était la propriété d'un collabo, pendant la guerre, le financier de Bonny et Lafon. Des tordus, comme nous.

Jenny était trop jeune pour savoir qui étaient au juste Bonny et Lafon, mais suffisamment cultivée pour se rappeler vaguement que, rue Lauriston, pendant l'Occupation, ces deux noms étaient synonymes de tortures à l'électricité et à la baignoire pour le compte d'Hitler.

Tristement, elle se dit que les traditions ne se perdaient pas. Dès son arrivée ici, après un voyage mouvementé au fond d'une malle d'osier transportée dans deux voitures successives (la première nettement mieux suspendue que la deuxième) elle avait été déshabillée. Entièrement. Puis on l'avait jetée sur le lit de cuivre de la chambre. Attachant ses poignets aux montants de la tête du lit, et ses chevilles du côté des pieds du lit. Elle en avait eu vite assez d'être écartelée. D'abord, parce que ce n'était pas une façon de recevoir une invitée, même de force. Ensuite, parce que le chauffage n'était pas le meilleur argument de la maison. À présent, il y avait au moins six heures qu'elle était là, dévorée par une envie de se recroqueviller sur elle-même qui tournait à la panique, et celle, plus terre à terre, de se glisser sous une couverture chauffante.

La porte s'ouvrit, l'interrupteur claqua, l'ampoule du plafonnier fit mal aux yeux de Jenny : il faisait nuit depuis très longtemps.

Elle observa les arrivants. Indifférente à sa nudité. Ce genre de détail n'impressionne guère une prostituée... Le premier à s'appuyer aux montants du lit fut un homme, petit, chauve, le teint très pâle, maladif. Derrière lui, la Chinoise, Liyu, qu'elle ne connaissait que trop. L'autre, elle avait compris tout de suite de qui il s'agissait, ce ne pouvait être que celui qu'on appelait le « Boss » dans l'organisation.

Le Boss se pencha. Appréciant le spectacle d'un air satisfait.

— Les seins ne sont pas gros, jeta-t-il d'une voix sourde, mais j'aime assez les bouts. Bien épais. Ça doit être sensible.

Jenny détourna la tête. Le Boss tournait autour du lit et se penchait sur elle de plus près. Elle se mordit les lèvres. Une main sèche et dure s'était plaquée sur son ventre, et la fouillait.

— Jolie nature, poursuivit le chauve.

Il insista, faisant se tordre Jenny.

— J'aime les grandes lèvres, quand elles justifient leur nom.

Elle cria. On l'ouvrait à deux mains, tirant et écartant.

— Là, tout doux, fit le chauve en se raclant la gorge.

Il ricana devant l'air haletant de Jenny :

— Petite pute, reprit-il, tu ne vas pas me dire que tes clients n'aiment pas te tripatouiller !

Jenny se cabra, tirant sur ses liens à s'arracher chevilles et poignets. Elle éprouvait dans sa plénitude fulgurante le sens exact du verbe employé par le chauve. Il s'occupa d'elle longuement, comme s'il avait décidé de faire sortir d'elle-même toute son intimité.

— Non, je vous en prie ! geignit-elle, les larmes jaillissant de ses yeux.

Il insista. À deux mains cette fois.

— Salope, fit-il, je te remettrai au tapin. Au vrai. Des clients qui ne sont pas des chochottes.

Il se recula enfin et tourna son cou maigre vers la Chinoise.

— Liyu, fit-il doucement, tu ne trouves pas que c'est ravissant, une fille ouverte, au sens littéral du mot ?

Les lèvres minces de la Chinoise se tendirent dans un rictus.

— Vous avez des mains très adroites, fit-elle. On ne peut pas faire mieux.

Elle se pencha et Jenny dut subir une deuxième série de « caresses ». Encore plus ignobles d'être administrées par une femme. Autrement dit quelqu'un de bien placé pour savoir toute la cruauté du supplice infligé. Son ventre n'était plus qu'une masse de chair en feu, massacrée, triturée. Elle avait l'impression que son sang battait là comme un cœur.

— Les seins, dit le chauve, tu sauras mieux que moi.

Liyu fit deux pas vers le haut du lit et avança les mains.

— Tu peux crier, déclara placidement le chauve, j'aime. Et le parc fait trente cinq hectares.

Quand ils la laissèrent, elle avait les pointes des seins bleues, énormes. Liyu avait tiré dessus, entre index et pouce, à les arracher, allant et venant, jusqu'à faire se cambrer Jenny à la limite de la cassure des reins.

Maintenant, elle sanglotait sans retenue. Les larmes lui coulaient dans la

bouche, l'étouffant. Des mouches scintillantes traversaient ses prunelles en nuages éblouissants. Des crampes atroces creusaient son estomac, lui faisant monter des nausées dans la gorge.

— Ce n'est que le commencement, dit le chauve en allumant un cigarillo. Dis-nous où est le document ?

Elle tendit son visage blanc vers eux :

— Je ne comprends pas..., balbutia-t-elle.

Il ricana :

— Mais si. Loursais a reconstitué le Triangle d'Or, tu sais bien, le maxi réseau des putes. Tu étais sa pute, tu es au courant. Où est le document ?

Elle se laissa aller en arrière :

— Ah, non, fit-elle en recommençant à pleurer, je vous l'ai déjà dit, c'est de l'invention.

Elle fut saisie d'un long tremblement qui la laissa couverte de sueur : le chauve s'était remis à lui martyriser le ventre.

— Je ne mens pas, reprit-elle, je jure que je ne mens pas.

Elle se secoua dans ses liens.

— J'ai fait ce que vous vouliez, j'ai reçu ce journaliste. Je lui ai menti, quoi de plus ?...

— Le document, insista le chauve.

Elle releva doucement la tête :

— Encore une fois, je vous jure que je ne comprends pas de quoi vous parlez.

Il se recula, l'abandonnant.

— Liyu, fit-il, à toi d'agir.

Terrorisée, Jenny vit la Chinoise s'approcher, une trousse à la main. La trousse s'ouvrit. Dedans, trois rangées d'aiguilles d'or, minuscules, dérisoires.

Le chauve caressa le front trempé de Jenny :

— Tu vas commencer par être très heureuse, grogna-t-il, tu verras, vraiment très heureuse, jusqu'à supplier qu'on arrête de te rendre heureuse.

Liyu posa délicatement sa trousse sur la table de nuit, puis elle cala soigneusement deux coussins sous la nuque de Jenny, pour lui surélever la tête.

— Je voudrais que tu voies bien. Il faut que tu comprennes ce que je vais te faire.

Jenny ferma les yeux. Ce qu'on allait lui faire, elle ne savait pas au juste en quoi ça consistait. Sauf pour l'essentiel : elle allait souffrir. Une

perspective suffisante pour qu'au moins on la laisse libre de se préparer à la souffrance, sans qu'il soit nécessaire, en plus, de prendre des notes sur la technique utilisée.

D'autorité, la Chinoise lui tourna la tête à droite.

— Regarde, dit-elle d'une voix chantante, mais sans la moindre trace d'accent.

Jenny obéit, pour avoir encore un instant de paix. Relevée devant elle à deux mains, la trousse médicale lui offrait son contenu. Sur fond de velours rouge, une série d'aiguilles d'or. Onze exactement en tout, les unes ressemblant à de minuscules épées, avec un manche, les autres en forme, curieusement, de modèles réduits de tisons de cheminée. En bas, un étrange modèle, genre marteau de poupée.

La longue main fuselée de la Chinoise se développa dans un geste de danseuse classique.

— Les aiguilles verticales, dit-elle, ce sont des Yuan Tchen et des Hao Tchen. Pas pour toi. Comme en bas, le petit marteau. C'est l'appareil à sept pointes Mei Houa. Par contre, regarde bien les aiguilles horizontales.

Jenny cilla un peu : les épées miniatures...

— Tu vois, reprit Liyu. Il y en a trois modèles, dont j'ai chaque fois une douzaine d'exemplaires. La Tchang Tchen, la plus longue, puis la Kouo Liang, et enfin, la plus petite, la Ha Tchen.

Ses yeux effilés accrurent leur amande quand elle sourit.

— Les horizontales, c'est pour toi.

Le chauve s'avança.

— Encore une fois, dit-il, dis-moi ce que je te demande, sinon, tu vas souffrir, je te le promets.

Jenny le fixa avec désespoir.

— Vous dire quoi ? Si je savais...

Il haussa les épaules, agacé.

— Tu l'auras voulu. Liyu...

La Chinoise fouilla une mallette que Jenny n'avait pas remarquée. Elle en sortit trois pochettes de plastique, qu'elle ouvrit. Dedans, une série de douze aiguilles de chaque modèle de celles qui étaient horizontalement disposées dans la « trousse de démonstration ».

Le « travail » commença. La langue un peu sortie, Liyu posait ses aiguilles, suivant une logique dont Jenny ignorait tout. Une grande, puis une petite, puis une moyenne, ou inversement. Tout ce que la jeune femme remarquait, c'était que l'application des aiguilles n'était pas douloureuse. À peine, à chaque fois, un petit pincement. Pourtant, très vite des endroits apparemment ultra-sensibles avaient été lardés d'aiguilles. Les grandes lèvres

de son sexe, puis les petites, les pointes des seins et leurs aréoles, les aisselles, les commissures des lèvres.

Ce fut long, un bon quart d'heure. Quand enfin Liyu se releva, Jenny, toujours crucifiée sur son lit de cuivre, était un reposoir à aiguilles d'or de trois tailles différentes. Une trentaine en tout. À chaque application, Liyu avait longuement calculé l'emplacement précis, se référant de temps à autre, pour plus de sûreté, à un livre écrit en caractères chinois.

Liyu se releva, recoiffant ses mèches noires et lisses d'une main mécanique. Le chauve se pencha sur Jenny.

— Tu ne sens encore rien, dit-il avec une lueur mauvaise dans les yeux, mais fais-moi confiance, ça ne va pas tarder.

Il rit.

— Pour l'instant, je n'insiste pas, tu ne peux pas encore comprendre, mais tout à l'heure, tu vas commencer à te demander s'il ne vaut pas mieux dire la vérité.

Jenny battit de la tête de droite et de gauche.

— Quelle vérité ? Si je pouvais savoir... répéta-t-elle.

Le chauve se recula, laissant la place à Liyu, qui voulait vérifier que les aiguilles tenaient bien en place.

— Tu sais comment les Chinois ont découvert les secrets de l'anatomie, et les terminaisons nerveuses ? interrogea-t-elle.

Jenny ferma les yeux :

— Evidemment, tu ne sais pas, je vais te le dire quand même. À cause des suppliciés. Il n'est jamais venu à l'idée d'un Chinois, contrairement à vous autres Européens, de disséquer un cadavre, question de respect dû aux morts. Alors, les médecins se sont tournés vers les bourreaux. Ceux-ci, à force de travail, avaient réussi à se transmettre les secrets d'un art véritable, connaissant par là même toutes les réactions du corps aux agressions, aux contacts. Aux coups. Au scalpel. Tu sais, quand on a pour métier de disséquer un être vivant en essayant de le maintenir le plus longtemps possible en vie, pour l'exemplarité du supplice, bien sûr, on finit par être calé.

« Alors, les médecins préposés en principe à l'assistance des suppliciés ont fini par se mettre à l'école des bourreaux, et ils ont peu à peu appris à connaître comment un corps est fait. D'abord, ils remarquèrent que certains organes, quand le couteau du bourreau les arrachait, provoquaient par leur absence, la mort du supplicié. On les appela donc Tsang, « organes nécessaires à la vie ». Puis il y avait ceux à l'ablation desquels les suppliciés résistaient. On les appela Fou « organes non immédiatement vitaux ». Et ainsi de suite. L'étude prit des siècles. Au prix de milliers de suppliciés. Mais enfin, la médecine chinoise fut au point, et dans son incarnation la plus subtile. L'acupuncture. Des supplices à la pointe acérée des bourreaux en des lieux

bien précis, les médecins avaient tiré, et codifié, l'enseignement « a contrario ». Celui fait pour soulager, non plus pour faire mal.

Elle caressa le front moite de Jenny.

— Curieux, non, la naissance de la médecine chinoise dans les supplices ?

Elle s'assura d'un doigt expert qu'une grande aiguille, plantée dans le clitoris de Jenny, tenait bien en place.

— Moi, murmura-t-elle enfin, je reviens aux sources de l'enseignement.

« Le supplice. »

Jenny commençait à réaliser. Avec l'effroyable impression d'être entrée chez pire que les fous, les salauds.

— Je suis vraiment chinoise, tu sais, dit encore Liyu comme si Jenny pouvait en douter, je veux dire : j'ai vécu en Chine populaire, avant de m'enfuir pour Hong Kong, il y a deux ans.

Elle s'assit au bord du lit, prenant le pouls de Jenny.

— Ça commence, dit-elle, ta circulation s'accélère.

Elle soupira, satisfaite.

— Ça t'intéresse peut-être de savoir comment le secret de ce que je te fais s'est perpétué sous le régime communiste ? Simple. Les rapports sexuels sont réglementés, tu ne l'ignores pas.

Alors, les Chinois ont trouvé le truc pour être heureux sans se compromettre. L'acupuncture. Ce que je te fais. Exactement. Seulement, là-bas, on arrête quand on veut. Toi, on n'arrêtera que si tu parles. Après, le plaisir deviendra terrible.

Elle plissa ses lourdes paupières graisseuses.

— On peut en mourir...

Jenny ne l'écoutait plus. Brutalement, une onde de jouissance d'une intensité énorme l'avait parcourue comme un courant électrique. Elle se cabra dans ses liens, incapable de retenir ses cris. Sa bouche, ses seins et son sexe n'étaient plus que des zones érogènes survoltées fonctionnant à plein rendement. Dévorée de honte, mais incapable de lutter, elle s'abandonnait de plus en plus, cabrée, secouée, tordue. Heureuse comme elle ne l'avait jamais été.

Le tout dura près de cinq minutes. Puis les ondes de jouissance s'atténuèrent et finirent par disparaître tout à fait. Elle retomba, collée contre la couverture du lit, inondée de sa propre sueur.

— Parfait, apprécia Liyu en étudiant les muqueuses gonflées de sang à se rompre. Tu es très réceptive.

Elle se tourna vers le chauve, celui-ci avait les yeux exorbités. Liyu sourit.

— Intéressant, non ?

Elle revint vers Jenny.

— Maintenant, tu en as pour un quart d'heure de tranquillité, le temps de recharger tes accus nerveux. Dans un quart d'heure, ça va recommencer, puis tous les quarts d'heure.

Elle referma soigneusement ses affaires.

— Au troisième orgasme, au quatrième au plus, tu vas commencer à souffrir.

Elle attrapa une sonnette qui pendait au bout de son fil aux barreaux de cuivre juste à portée de la main droite de Jenny.

— Quand tu auras envie de parler, appelle, dit-elle. Mais attention, pas de plaisanterie.

Jenny cherchait son souffle. Morte. Avec l'impression d'avoir fait l'amour une nuit entière, et déjà, elle sentait revenir en elle la douce et terrible chaleur qui tout à l'heure avait explosé dans ses organes.

— Ah, j'oubliais, s'exclama Liyu.

Elle rouvrit sa mallette et en sortit une très longue aiguille qu'elle enfonça dans le cou de Jenny, un peu au-dessus de l'omoplate. Jenny cria.

— Ça, je te comprends, fit Liyu, celle-là fait mal.

Elle rangea ses affaires.

— Que je t'explique, c'est important. Cette aiguille atteint le bord de ta carotide. Si tu bouges trop, c'est la mort instantanée.

Elle se recula :

— Et si tu veux savoir pourquoi je te la mets, je peux t'expliquer. Tout à l'heure, quand tu ne pourras plus te contrôler et que tu sauteras à chaque orgasme comme une chèvre à sa chaîne, tu te rappelleras l'aiguille dans la carotide, et ça t'aidera peut-être à te décider plus vite à nous appeler pour parler. Tu comprends, je n'ai pas envie de passer ma nuit à attendre ton bon vouloir.

Dès qu'ils furent sortis, Jenny sentit que ça recommençait. Le feu sexuel attisé par les aiguilles infernales se remettait à la dévorer. Elle hurla encore, de plaisir immense, et de terreur. L'aiguille dans la carotide... Surtout, bouger le moins possible...

Quand elle se rabattit, vidée pour la deuxième fois, elle avait l'impression que son sexe et ses seins avaient été enduits de vitriol. Elle éclata en sanglots : dans un quart d'heure, tout allait recommencer.

Le vieux médecin releva le nez vers Boris Corentin.

— Je ne peux vous dire qu'une seule chose, dit-il, examinant encore une fois l'aiguille qu'il tenait entre pouce et index.

Corentin se pencha. Le médecin était son ultime espoir de trouver une

piste. Trouvé après quarante-huit heures d'une enquête frénétique chez les acupuncteurs parisiens, celui-là était un retraité de la Coloniale, visiblement drogué à mort à l'opium, souvenir d'Indochine...

— Très rare comme modèle, en Europe, reprit le colonial. Fabrication chinoise, et récente. Le travail est moins parfait qu'avant les communistes.

Aimé Brichot se passa la main sur la calvitie.

— Docteur, dit-il presque douloureusement, il faut nous aider, c'est notre seule piste. Où trouve-t-on ce genre d'aiguilles à Paris ?

Le vieux médecin soupira :

— Si vous croyez que c'est facile de vous répondre, murmura-t-il.

CHAPITRE VIII



L'homme hésita un peu sur le palier. Il parut réfléchir, puis il alla directement à la bonne porte, celle de Jenny. En bas, peu après le numéro 17 de la rue Dobropol, sa voiture, une camionnette Renault R4 beige clair, était bien rangée, sans infraction. Il sortit une petite clé à pompe puis se ganta, avec des gants de caoutchouc souple, et il introduisit la clé dans la serrure. L'homme, un jeune costaud au type méditerranéen très prononcé, possédait la bonne clé : la porte de Jenny s'ouvrit sans difficulté.

Posément, l'homme remit la clé dans sa poche et retourna récupérer, sur le

palier, la lourde caisse qu'il avait apportée. Il était en bleu de travail. L'air du livreur classique, anonyme, calme, professionnel.

Une fois entré, il referma la porte dans son dos d'un coup de pied envoyé en douceur. La porte ne claqua même pas. Le pêne, bien huilé, entra docilement dans sa gâche.

L'homme reposa son chargement puis il se repéra, cherchant la kitchenette. Il la trouva vite. Et commença par s'intéresser au réfrigérateur. Pour se servir un whisky bien nourri de cubes de glaces. La bouteille de Johnny Walker était facile à trouver : le bar était un plateau d'argent en évidence sur une table basse du living-room. Quant à un verre, où cela peut-il se trouver ailleurs que dans un placard de cuisine, même mini ? Il sirota son whisky, installé paisiblement dans le canapé, lorgnant avec intérêt les tableaux hyperréalistes offrant la totalité charnelle de la propriétaire des lieux.

Soudain, l'homme s'agita dans son canapé, l'œil toujours rivé aux tableaux.

« La garce », murmura-t-il en portant la main à son ventre. Il mena son affaire vite fait, bien fait, toujours ganté de caoutchouc. Cinq minutes plus tard, il était debout, soulagé, reboutonné. Il termina son whisky.

« Allez, au boulot », fit-il pour lui-même en se dirigeant vers la kitchenette.

Il travailla longtemps, mais sans se presser. Le plus dur ne fut pas de démonter le four en place et de le débrancher, ce fut de remettre l'autre, le nouveau, dans le logement. De le brancher, surtout. Il s'affairait, jurant de temps à autre pour ajuster les circuits électriques.

— Merde, jura-t-il, c'était pourtant le bon.

Il toussa.

« J'ai oublié, fit-il, excédé, la cale de l'autre. Bien sûr ».

Il ressortit le four numéro deux, plongea la main dans le logement aménagé dans la cloison, en ressortit un coin de bois blanc. Le four reprit sa place comme dans du beurre.

« Au poil », murmura l'homme.

Il rebrancha les fils électriques aux dominos correspondants, puis il se recula et tourna le bouton de commande. La lampe témoin passa au rouge. Il ouvrit la petite porte en verre de sécurité et plongea la main dans le four. Ça allait, les résistances intérieures commençaient à fonctionner. Il ressortit la main, remit le module de commande à zéro et se réintéressa au four qu'il avait ôté, le mettant à la place de l'autre, dans la caisse. Avant de sortir de la kitchenette, il vérifia encore que tout collait, passant la main sur la cloison, tout le long de la bordure du four. Rien ne clochait, le four avait l'air d'être là depuis toujours. Il regagna le living, sa caisse dans les bras.

« Dommage que tu ne sois pas là, ricana-t-il en observant de nouveau les

tableaux d'un air lubrique, je t'aurais volontiers fait une partie de jambes en l'air ».

Il sortit, posa la caisse sur le palier, referma la porte à clé, appela l'ascenseur, s'y introduisit avec la caisse et pressa le bouton « Rez-de-chaussée ».

Quand il sortit, en bas, il était déganté. Il chargea tranquillement sa camionnette, s'installa au volant et démarra sagement, après avoir mis son clignotant. La camionnette se noya vite dans le flot de la circulation.

Boris Corentin sursauta en s'enfonçant dans le fauteuil de cuir rouge tendu sur des armatures de bois vissé. Ça avait couiné si fort qu'il avait cru tout casser et partir à la renverse.

— Ne vous inquiétez pas, s'empres- sa son hôte, c'est du travail marocain. Ça joue, mais c'est solide.

Corentin se laissa aller en arrière, restant prudent. Il parcourut la pièce avec lenteur. Tapis de Fèz et de Khorassan mélangés, plateaux de cuivre pour le thé, petits Bouddhas de lave verte, tankas tibétains et Tsaïs chinois, avec un mélange hétéroclite de meubles de famille sûrement d'époque, mais dépareillés, et d'horreurs coloniales, façon masques nègres de pacotille et noix de coco sculptées. Tout ça sentait vraiment le vieux bourlingueur veuf. Bourlingueur à cause des chinoiseries et des maroquiner- ies. Veuf, parce que, Corentin le savait, le général de Castine, qui l'était depuis deux ans, et sans enfants, avait razié pour le vendre tout ce qui pouvait lui rappeler le souvenir de sa digne épouse, morte de rhumatismes, et dont la maladie lui avait gâché l'existence depuis sa retraite, juste après une accumulation de beaux états de service en Algérie. D'où son grade de général. Quart de place (Seuls les officiers généraux, dans l'Armée, ont droit à la continuation du privilège de ne payer que quart de place dans les transports publics (idem dans l'Aviation et la Marine). Etre général (ou amiral) « quart de place », signifie que vous avez reçu la nomination juste comme prime de passage à la retraite, et donc que vous n'avez jamais exercé les fonctions en « activité de service », selon la formule consacrée.), hélas, il ne fallait pas trop le lui rappeler.

Le général de Castine fripa sa vieille trogne cuivrée de briscard à front bas, nez crochu, lèvres dures, et petits yeux porcins.

— Puis-je me permettre de vous offrir à boire, messieurs ? fit-il, s'efforçant d'être aimable.

— Non merci, fit Brichtot, nous sommes en service.

L'autre redressa son buste court.

— Allons, nous sommes entre fonctionnaires.

— Dans ce cas, dit Corentin, qui sentait sourdre, en face, un bord de

débordement de vexation, ce sera pour moi un doigt de porto.

Il ne risquait pas de se tromper : la bouteille était la plus visible derrière la vitre de la vieille bibliothèque Empire transformée en vaisselier. Prudent, Brichot choisit aussi le porto. Castine les servit, généreusement, puis s'octroya un verre plein de cognac. Du meilleur, du Delagrange. Il vida d'un coup la moitié de son verre.

« Toi, mon coco, se dit Corentin, tu préférerais être au casse-pipe plutôt que face à deux poulets de la Brigade Mondaine... »

Il but un peu de porto.

— Venons donc au fait, jeta-t-il en plantant ses grands yeux en amande dans les petits yeux ronds du général quart de place. Excusez-moi d'être direct, mais vous avez l'habitude, en tant que soldat. Bon... Hier soir vous vous êtes rendu chez cette jeune femme dont il est question. Un de nos collègues, l'inspecteur Tardet, était dans l'appartement dont vous avez poussé, intrigué, la porte ouverte. Il vous a appris un certain nombre de choses. Vous avez reconnu que vous fréquentiez souvent cette jeune femme.

Il reprit son verre de porto.

— D'où notre visite, mon général.

Castine s'agita dans son divan bas recouvert d'une natte de Nefta (Tunisie).

— Messieurs, commença-t-il avec emphase, nous sommes entre hommes et votre profession vous permet de connaître toute l'âme humaine. Je serai donc clair.

Il se resservit un cognac et se leva, arpentant mécaniquement la pièce.

— À la mort de ma femme, fit-il sourdement, j'ai pu enfin me libérer de mes véritables fantasmes.

Il sourit, avec une forme de douleur.

— J'ai fait de l'argent aux colonies, j'ai des rentes, je peux payer. Ce que je voulais, avec Jenny était cher, puisque assez spécial.

Sidérés, Corentin et Brichot apprirent ensuite, tout cela dit en termes voilés, mais clairs, que ce vieux briscard de général de Castine n'aimait profondément qu'une chose, et depuis toujours : lécher.

Et lécher de la semence masculine (Dans le monde des proxénètes et des prostituées, cette déviation, plus courante qu'on ne pourrait croire, a donné une expression d'une crudité absolue dans son « imagerie » : ce sont les clients de « giclée de grenouille ».).

Sur un corps de femme.

Durant toute l'existence de son épouse, il s'était maîtrisé. Puis, après sa mort, comme cela se produit très souvent, il s'était « libéré ». Il s'était mis en chasse. Le biais avait été long à trouver. Après bien des échecs. Mais enfin, il avait mis la main sur Jenny. Comme il payait grassement, elle avait accepté...

Il se rassit, très rouge. Partagé entre deux sentiments. La satisfaction, commune chez les tordus sexuels, de parler, d'avouer, de révéler. Et la rage en contrepartie, de s'être livré, justement.

Corentin se passa la main sur le front.

— Mon général, dit-il, nous ne sommes pas là pour vous juger. Nous n'en avons pas le droit. Jenny était consentante. Croyez-nous, la seule chose qui nous intéresse, c'est de savoir si vous pouvez nous aider à retrouver cette jeune femme.

Aimé Brichot, muet depuis le début de l'entretien, tendit nerveusement l'index.

— Vous l'avez connue où ? glapit-il, tout remué qu'il était encore des révélations « déviationnistes » du militaire de haut rang.

Castine pigea au sixième de seconde le mélange de pensées effarées-réprobatrices de l'adjoint du policier aux épaules de boxeur.

— On me l'a présentée dans un bar de Pigalle, dit-il. Un nom idiot Le Jet Club Bar. C'est Georges, le barman qui m'a recommandé Jenny, comme étant...

Il hésita :

— ... très compréhensive.

Il se prit subitement la tête à deux mains.

— Messieurs, fit-il d'une voix changée, puis-je vous demander une faveur ?

— Accordée d'avance, mon général, répliqua Corentin. Pas magnanime sans savoir. Mais devinant à 99 chances sur 100 ce qu'on allait lui demander.

Castine gonfla son torse puissant.

— Merci, simplement, je voudrais tellement que mon nom n'apparaisse pas dans les journaux...

Il soupira pitoyable.

— Vous me voyez revenir au Cercle Militaire, geignit-il, devant mes camarades ?

Corentin se leva, partagé entre la compréhension et le dégoût.

— Je vous ai donné d'avance ma parole, mon général, dit-il.

CHAPITRE IX



Jenny avait atteint le fond de la souffrance. Son ventre, ses seins, ses lèvres, d'où pendaient aussi les aiguilles d'or du diable, n'étaient plus que les lieux de typhons atroces qui surgissaient à répétition, ne lui laissant aucun répit. Au début, c'était vrai, elle avait formidablement éprouvé du plaisir, comme jamais avec un homme, même si la terreur des mises en gardes l'avait rongée. Mais la nuit était passée, le jour était revenu, la journée s'était écoulée. Vers midi, sa tortionnaire était revenue, elle avait ôté les aiguilles, on avait accordé à Jenny une heure de répit. Avec un bain chaud, et un plateau frugal auquel elle n'avait pas touché. La porte de la chambre était restée ouverte. Elle aurait pu essayer de fuir, elle n'avait même pas essayé ; son esprit se brouillait. Elle entrait dans le jeu atroce, victime maintenant consentante, sauf pour le reste de fierté qui lui restait, et qui s'horrifiait de la veulerie de sa conduite : quand la Chinoise lui avait intimé l'ordre de retourner sur son lit, elle n'avait eu aucun mouvement de recul. Ni de surprise : tandis qu'elle était dans la salle de bains, on avait tout enlevé, les couvertures, le matelas, le sommier. À la place, un treillis de lattes de bois où elle se coucha, docile, tendant d'elle-même ses poignets et ses chevilles aux liens que la Chinoise disposa avec méthode.

Liyu avait décidé de raffiner la suite des opérations. Quand Jenny fut ligotée, écartelée, elle lui commanda de se cambrer. Alors, elle passa sous les reins de Jenny un morceau de bois, un chevron de poutraison, carré, mal équarri, qui fit crier la suppliciée, ce n'était pas encore suffisant. Tordant d'une main, l'une après l'autre, les pointes des seins de Jenny, Liyu y crocha des pinces à linge. Une par bout de sein. Ensuite, elle disposa une troisième pince à linge, sur le clitoris, qu'elle avait soigneusement fait sortir entre pouce et index.

Jenny sanglota tout le temps qu'on lui remplaça les aiguilles, y compris

celle de la carotide. Autour d'elle, les murs blancs de la chambre tournoyaient comme dans un cauchemar infernal. Elle ne voyait plus que deux vagues silhouettes penchées sur elle. Déjà, elle sentait remonter en elle la mauvaise chaleur venue de l'acupuncture savante, le sang battant dans ses tempes, les lèvres sèches, la sueur perlant à son front, à ses ailes du nez, au pli de ses aines et dans ses aisselles.

Le Boss se pencha encore, subitement inquiet. Jenny était d'une pâleur mortelle.

— Idiote, murmura-t-il, tu vas parler, ou quoi ?

Il vacilla. Quelque chose de nouveau se passait en lui. Une remémoration de fantasmes venus de l'enfance. Fasciné, il contemplait les pieds de la suppliciée.

— Liyu, fit-il sourdement, ôte l'aiguille de carotide.

Liyu obéit. Le chauve, plus pâle que jamais, s'abattit sur le treillis de bois.

Léchant les orteils de Jenny. C'était ça, ses fantasmes, les orteils. Il les dévorait, subitement livré à sa folie. Mordillait, écartait, passait la langue partout. Liyu, indifférente, avait allumé une cigarette et prenait l'air à la fenêtre.

Quand la langue de l'homme s'attaqua à la plante de ses pieds, Jenny poussa un hurlement de bête. Cinq minutes avant le délai qu'elle connaissait maintenant à la perfection, « ça » s'était déclenché. Libérée de l'aiguille de carotide, elle se laissa aller, secouée sur ses lattes de bois, et sur le chevron qui lui martyrisait les reins, comme si c'était la première fois de sa vie qu'elle avait du plaisir.

Aussitôt après, elle eut l'impression qu'elle allait mourir. Le chauve avait escaladé le lit et la prenait, indifférent aux aiguilles.

Elle éclata en sanglots quand il l'abandonna. Juste au moment où il avait été heureux en elle, elle l'avait été aussi...

Liyu s'avança, un nécessaire à prendre la tension à la main. Elle plaça le brassard caoutchouté au bras de Jenny, juste au-dessus de la saignée du coude, et se mit à pomper. Attentive au mouvement de l'aiguille du « manomètre ».

— 7-4, grinça-t-elle en ôtant le stéthoscope de ses oreilles. Elle ne va pas durer longtemps.

Le chauve tapa du pied.

— La pute ! Ce sera de sa faute, glapit-il.

Liyu se redressa :

— Attends, j'ai une autre idée.

Jenny, entre ses paupières gorgées de larmes, contemplait le spectacle

offert à elle, juste entre ses jambes écartelées. Une boule de poils gris perle minuscule. Loulou, son caniche nain. Ficelé. Et la truffe bardée d'aiguilles d'or. Loulou jappait doucement, paraissant avoir de plus en plus de difficulté à respirer.

Liyu tira en avant la tête de Jenny par les cheveux :

— Encore deux minutes et il va mourir. Commotion cérébrale. La truffe d'un chien, c'est comme le nez, c'est directement lié au cerveau.

Jenny ouvrit plusieurs fois la bouche, comme pour appeler à elle une tempête d'air frais.

— Je me rappelle quelque chose, geignit-elle, la seule chose que je vois pour vous intéresser...

Le chauve se rua vers elle.

— Dis toujours, grogna-t-il.

Jenny chercha sa respiration.

— Monseigneur... Il avait un livre, une Bible... Il l'étudiait tout le temps.

La gifle partit, doublée aussitôt d'une autre, et faisant sauter les aiguilles plantées dans les commissures des lèvres.

— Tu te fous de nous ! hurla le chauve. Ton chien va crever.

Jenny se tordit.

— Attendez... Je n'ai pas fini... il notait des mots, des lettres... pas comme un commentaire... comme un code...

Le chauve se pencha, le regard changé.

— Cette Bible, elle est où ?...

— Chez lui, c'est là que je l'ai vue...

Le chauve se recula, pensif.

— Liyu, fit-il enfin, ça suffit pour le moment, on va la laisser tranquille.

Il désigna le chien et Jenny d'une main nerveuse.

— Enlève les aiguilles.

Trois minutes plus tard, Loulou gémissait sur la poitrine de sa maîtresse. On avait ôté à Jenny ses aiguilles, ses pinces à linge et son chevron. Mais elle était toujours écartelée sur le bâti de lattes.

— Mon Loulou, murmura-t-elle, sois doux, embrasse-moi...

Le caniche nain se propulsa jusqu'au creux de son épaule où il se lova, puis il se mit à lui lécher passionnément la bouche. Ils s'endormirent ensemble très vite épuisés. La dernière pensée de Jenny avant de sombrer considéra ce qui lui restait de conscience : crucifiée sur des lattes de bois, elle se sentait mieux qu'elle ne s'était jamais sentie dans les meilleurs draps de soie.

CHAPITRE X



Le blond décoloré alla arrêter le disque de Charles Trenet. Ça valait mieux. L'inspecteur athlétique aux yeux aigus qui était entré chez lui, avec son consentement obligado, n'était pas du genre à aimer qu'on s'intéresse à autre chose qu'à ses questions. Or, elles étaient nettes, précises, et posées d'une voix dure.

L'objet de l'intérêt de Boris Corentin : l'éphèbe brun qui servait à boire dans le petit appartement tendu de cachemire brun et rose, jouant les durs dans le trimbalement de son plateau d'écaille. Mais visiblement pas encore sevré. L'âge ? Quinze ans au plus. Et quinze ans lourds d'expérience. Fardé, les yeux maquillés, les lèvres délicatement enduites d'un rouge délayé à la vaseline, le garçon était vêtu d'une blouse indienne flottant sur un jean ultra-serré. Au-dessous, rien. Pieds nus, avec des ongles délicatement passés au vernis incolore un peu teinté de rose.

Georges le fusilla du regard. La guigne. Pourquoi donc le gosse s'était-il cru autorisé à venir servir à boire ? Il l'avait sonné ? Non. Bon, ça lui vaudrait une belle fessée, tout à l'heure, après le départ de ce flic de malheur.

Et malheureusement beau à hurler.

Boris Corentin accepta le jus de fruits offert ; ce n'était pas de l'alcool. Il ne transgressait donc pas les règles. En face de lui, le vieux beau décoloré en saharienne grège, c'était Georges, ex barman du Jet Club Bar, viré huit mois plus tôt pour indécatesse côté caisse, malgré des avertissements à répétitions. Le gérant du bar, ravi de rendre service à la police, avait communiqué l'adresse à Corentin.

— Je ne vous ferai pas un dessin compliqué, reprit celui-ci. Détournement de mineur, et pour ce que nous savons l'un et l'autre, ça peut vous coûter cher.

Il fit jouer les jointures de ses poings.

— Bon, soyons clairs. Pour commencer, vous allez rendre le gosse à ses parents, et vite fait. Comptez sur moi pour contrôler. D'accord ?

Georges inclina la tête, penaud. Après avoir fait signe au gosse d'une main agitée de tics, de retourner illico à la cuisine.

— Parfait, reprit Corentin. À présent, passons aux choses sérieuses. Jenny, vous l'avez connue comment ?

Georges remit ses mèches en place d'un mouvement de nuque très élégant.

— Comme ça. Elle venait souvent au Jet Club Bar.

— Et le général ?

— Lui aussi. Alors, forcément, un soir, ils ont été là en même temps.

Il rêva un peu.

— Le général, ça faisait longtemps qu'il m'avait exposé son cas. L'histoire des éprouvettes, vous voyez ce que je veux dire ?

Il guettait par en dessous Corentin, espérant une réaction outragée.

— Absolument, dit le policier. Ne vous fatiguez pas à croustiller sur le sujet.

Georges baissa le nez, déçu. Une lourde mèche blonde déboula sur son front, trahissant le crépage savant.

— Bon, quoi ! émit-il d'une voix de fausset, Jenny a marché. 1 000 francs l'éprouvette, plus la passe du « donneur », pas de quoi refuser, non ?

Corentin admit dignement.

— C'est une autonome, Jenny ? fit-il, l'air de demander un horaire de train à un employé de la S.N.C.F. dans un jour de non-grève.

Georges agita ses fesses molles et plates dans son fauteuil tendu de tissu Liberty à petites fleurs mauves et crème.

— Monsieur l'inspecteur, fit-il, humble, O.K., je largue le gosse, mais je vous en prie, pas trop de vagues...

Corentin lapa son jus de fruits.

— Dites toujours, je verrais après pour la distribution des indulgences.

Georges retint un sourire, sentant qu'il tenait le bon bout.

— Jenny cotisait à la S.C.I.P.C. dit-il très vite.

Corentin le tétanisa de ses yeux noirs.

— Allez, fit-il, déballez le dossier vite fait bien fait.

L'autre se lissa les cils et partit dans son explication. La S.C.I.P.C., (Société Civile Immobilière de Placement et de Capitaux), était une affaire

carrément bidon, immobilièrement parlant. Une façon, de la part des proxénètes, de tourner les nouvelles cruautés policières à leur égard. Derrière cette raison sociale, dont il connaissait un jeune « cadre », se cachaient des proxénètes astucieusement reconvertis. Ils possédaient les hôtels, d'où la justification légale d'activités immobilières. Ces hôtels étaient loués pour les passes à des prostituées, et la gérance en était confiée à des hommes de paille.

Au passage, Corentin apprit une estimation du salaire pour ce genre-là d'homme de paille. 20 000 francs par mois, plus un pourcentage sur le chiffre d'affaires réalisé.

— Avec une garantie de prévue en cas de pépin, je veux dire si l'homme de paille va en prison, expliqua Georges, que la perspective d'un accord avec les flics rendait prêt à toutes les confidences.

— Je vois, grinça Corentin. Et bien sûr, il y a un cabinet d'avocats et d'hommes d'affaires triés sur le volet à l'appui. Pour que les vrais responsables n'apparaissent jamais.

Le vieil homosexuel bavait de concupiscence devant le policier au torse puissant. Corentin alluma une Gallia, juste pour s'entourer de fumée anti-pollution pédérastique.

— Quoi d'autre ? fit-il. Jamais vu de gens avec Jenny ? Pour être précis, une Asiatique, par exemple ?

Georges arrondit sa bouche fripée par des siècles d'excès fellatoires.

— Bien sûr que si ! fit-il d'une voix de soprano. L'attachée commerciale.

Corentin lui récita le signalement fourni par Tardet.

— Exactement ça, susurra Georges, qui voyait ses affaires s'avancer de mieux en mieux, vu l'intérêt évident du policier.

Il fronça artistement les sourcils.

— Je peux même vous dire qu'elle a une spécialité. Elle soigne les rhumatismes d'un des patrons de l'affaire, un Corse, à l'acupuncture.

Corentin roula un peu des épaules dans son veston.

— Vous allez me brancher sur elle, ordonna-t-il d'une voix unie.

Les yeux verts de Georges s'illuminèrent.

— Mais bien sûr, Monsieur l'inspecteur, rien de plus facile.

Quand il eut terminé, Corentin tendit l'index :

— Je suis réglo, fit-il, je ferai de mon mieux pour arranger votre cas, rapport au gamin qui, je l'espère, a compris qu'il fallait faire ses valises. Mais que les choses soient nettes entre nous : d'abord, le gamin part avec moi. Ensuite, je veux les noms et adresses des huiles cachées de cette société immobilière bidon.

Georges se voûta façon Jean Marais à la fin de l'Eternel retour.

— Je n'ai rien à vous refuser, Monsieur l'inspecteur, susurra-t-il. Avec un

œil par en dessous qui rêvait avidement de galipettes contre nature avec le trop viril policier aux yeux de feu sombre.

Corentin se détourna :

— Appelez le gosse, fit-il d'une voix paisible.

Georges se figea, bouche bée. Son giton sortait de la chambre valise à la main.

— Vous voyez, conclut Corentin en se levant, nous sommes décidément ce soir entre gens du meilleur bon sens.

Le chauve fit tinter avec sa cuiller le rebord de sa tasse de thé. Une belle tasse. Dans les règles. Porcelaine transparente : quand il la souleva pour la porter à ses lèvres, le niveau de liquide apparut, de l'extérieur, absolument net. De la belle ouvrage. Il but à petites gorgées satisfait.

— On la tue, fit-il. Elle ne sait finalement rien.

La Chinoise fit la moue.

— Au fond, je n'aime pas tuer. C'est dommage, elle souffre bien, j'ai envie de continuer.

Le chauve pâlit encore plus.

— On m'appelle le Boss, non ?

Liyu s'inclina.

— Comme vous voulez.

— Bon, alors, je veux une mort naturelle. Parce qu'on va la livrer quelque part dans Paris, sur le siège d'une voiture. Pas question de garder le corps, même enterré dans le parc.

Il rit, le nez contre sa tasse de thé.

— Combien de temps, à ton avis pour la pousser à la crise cardiaque ?

Liyu réfléchit.

— Elle est jeune, en bonne santé, donc résistante. À mon avis, elle tiendra quarante-huit heures.

Les orgasmes de Jenny n'étaient plus maintenant que des horreurs nerveuses. Elle les subissait, les dents serrées, crispée dans ses liens. Sa seule consolation : son épuisement avait atteint un tel degré que les aiguilles ne la torturaient plus que toutes les heures. Le début de la fin, elle le devinait... Mais au moins, c'était toujours ça de gagné dans le rythme des séances.

Elle haleta, reprenant péniblement conscience après un accès. Sous elle, le matelas qu'on lui avait réoctroyé par pitié était trempé. Elle mourait de soif.

Mais ça aussi devait faire partie du sadisme de ses tortionnaires.

— Loulou, murmura-t-elle d'une voix à peine audible. Viens, je t'en prie.

On lui avait laissé son chien, libéré des aiguilles, lui. Alors qu'elle, toujours crucifiée, en était lardée, aux mêmes endroits, y compris la carotide. Elle avait l'impression de n'être plus qu'une croix de feu diabolique. Son pouls battait à un rythme affreusement lent, avec de brusques emballements qui la laissaient pantelante, trempée.

Le caniche vint encore se coller à sa gorge. La langue douce et râpeuse à la fois chercha ses lèvres. Elle se laissa faire, bouleversée. Au moins, quelqu'un l'aimait dans ce lieu de folie. La langue minuscule quitta sa bouche, remonta vers les pommettes, puis les paupières, et le creux au bord du nez. Le caniche lapait les larmes. Avidement. Un éclair de désespoir traversa Jenny.

— Non, balbutia-t-elle, ce n'est pas vrai...

Elle avait compris ; son chien léchait ses larmes parce qu'elles étaient salées. Pas par affection. Elle n'eut pas le temps de penser plus avant à la trahison. De nouveau, le rouleau compresseur du spasme-acupuncteur passait sur elle.

Quand elle en sortit, elle réalisa, aux coups de boutoir de son cœur dans sa poitrine, qu'elle ne tiendrait plus très longtemps. Elle se tourna vers son caniche.

— Viens, murmura-t-elle, tu as raison. Mange-moi. Je t'aime de toute façon.

Aimé Brichot avait des problèmes avec le portemanteau de son armoire de rangement, dans le Bureau des Affaires Recommandées. Rapport à la taille de l'objet. Trop large pour sa carrure personnelle. Une fois disposée, sa veste tirait aux emmanchures. Mauvais pour la tenue du tissu. Il jura et reprit sa veste.

« Où la mettre ? » se demanda-t-il.

Il finit par trouver la solution. Sur ses épaules. Le seul portemanteau à la taille convenable.

La voix rapide de Boris Corentin, entré en coup de vent, le ramena à la réalité professionnelle.

— Du nouveau pour les lettres ?

Aimé Brichot fit la moue.

— Du pareil au même, je vais finir par affiner mon vocabulaire ordurier.

Depuis quelques jours, la police était inondée de courrier anonyme. Des correspondants qui crachaient sur monseigneur Loursais. Tous dans des

termes d'une bassesse absolue. Et la police n'était pas la seule. L'Archevêché, lui aussi, avait son lot de missives au poison. Terrifié, téléphonant sans cesse à la P.J. pour supplier que la police fasse tout pour étouffer l'affaire...

Tardet rectifia le nœud de sa cravate. Transformé en chien de chasse, et heureux. Enfin, il allait pouvoir se faire pardonner sa faute de filature, l'autre jour.

En planque devant le siège social de la S.C.I.P.C. rue Viala, quinzième arrondissement, il venait de repérer un spectacle passionnant ; la Chinoise de sa filature loupée de la rue Dobropol venait d'entrer dans l'immeuble.

Tardet fonça aussitôt de l'index sur le téléphone-radio de sa R16.

Boris Corentin poussa Aimé Brichot du coude dans le gras du dos.

— Regarde, Mémé, murmura-t-il.

La Chinoise ressortait. Accompagnée d'un garçon très jeune. Le couple se dirigea vers une Alfetta, conduite par la Chinoise, celle-ci démarra aussitôt.

Porte d'Orléans, l'Alfetta s'engagea dans le tunnel de l'autoroute du Sud, suivie par la R16 police.

CHAPITRE XI



Le combiné du radiotéléphone de bord luisait d'un gris discret sous le soleil bas et pâle de janvier. Corentin le saisit d'un brusque coup de poignet.

— Allô... ici Z 2 (Indicatif de la voiture de police, à l'intention du standard de la police judiciaire. Z 2 est le diminutif de TN Z2, indicatif du réseau sans fil réservé au bureau des communications de l'EMPJ (Etat-major de la P.J.), situé à côté du bureau du Directeur, dans l'antichambre surnommée « Aquarium ».), dit-il, inspecteur Brichot et Corentin, des Affaires Recommandées de la B.S.P. (Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme. Nom administratif de la Brigade Mondaine.). Nous prenons en filature une Alfa-Roméo rouge bordeaux, type Alfetta. Immatriculation GXF 23 92. Nous entrons dans l'autoroute du Sud.

Il raccrocha après quelques échanges de politesse.

— Ça te gêne si je fume ? demanda-t-il.

Aimé Brichot freina : les files d'embouteillage commençaient, classiques avec l'heure. Dix-huit heures, la sortie des bureaux. Horripilant pour la conduite, mais une aubaine pour la filature.

— Je t'en prie, fit-il dans sa moustache. Merci quand même d'avoir posé la question.

L'Alfetta gagnait peu à peu la file de droite.

— Tiens, fit Brichot, inquiet, elle va s'arrêter ? Dans ce cas, c'est la tuile.

Il soupira, la voiture ne faisait que chercher à s'engager dans la voie pour véhicules lents.

— Bizarre, jugea Brichot, sentencieux.

Corentin se battait avec le cendrier qui ne voulait pas s'ouvrir.

— Mais non » très bon signe, au contraire, ça veut dire que la fille emprunte la route souvent. Elle sait qu'en prenant la voie des poids lourds, elle aura moins d'encombres.

Brichot se tut. Attentif à garder le contact sans trop coller. L'Alfetta négligea la sortie Rungis, puis celle d'Orly. Puis celle de Lyon. Elle prit la direction Orléans-Chartres.

Corentin avait réussi à ouvrir le cendrier. Pas trop tôt. La cendre de sa cigarette pendait dangereusement.

— Tu as assez d'essence ? questionna-t-il. Des fois qu'elle nous mènerait loin.

Brichot haussa les épaules, furieux.

— Je fais toujours le plein, avant, grinça-t-il.

Corentin s'accrocha à son siège. L'Alfetta s'était mise à foncer. Brichot enfonceait lui aussi sa pédale d'accélérateur.

Il jura :

— Elle va se rendre compte qu'on la suit, c'est sûr.

La chance était avec eux.

Dans la cuvette avant la sortie de Bures-Orsay, une Estafette de la gendarmerie apparut au loin, cernée par deux motards. L'Alfetta ralentit brutalement, prudente. Corentin faillit s'écraser le nez entre sa cigarette et le tableau de bord.

L'allure, après, fut plus sage.

— Dis donc, s'exclama tout à coup Corentin, le gosse, à côté de la Chinoise, on ne le voit plus. Curieux non ?

Brichot se gratta la moustache.

— Il doit dormir.

Corentin gardait les sourcils froncés.

— Ecoute, je veux savoir. Double-la. De toute façon, on en a un bon bout avant une sortie.

Brichot obéit. Le compteur alla à 160. Au passage, Corentin lorgna l'intérieur de la voiture à son côté. À droite de la conductrice, une forme cachée sous une couverture.

— Je te dis que ça ne va pas, du côté du gosse, grinça-t-il quand Brichot se rabattit. Regarde bien dans le rétroviseur. Qu'est-ce que tu vois ?

Brichot leva les yeux de côté.

— Mais non, fit-il excédé. Il n'y a rien. Elle lui parle. Elle rit.

Corentin écrasa sa Gallia dans le cendrier.

— Excuse-moi, je suis nerveux, je vois des embrouilles partout.

Ils replongeaient dans une descente bordée de peupliers et de genets. Une pancarte, lettres blanches sur fond bleu : « Dourdan, première sortie, 23 kilomètres ». Corentin se retourna. L'Alfetta suivait toujours.

— Au poil, fit-il, elle accélère.

L'Alfetta les doubla dans le fond de la descente, la Chinoise conduisait en professionnelle, loin du volant, les mains à 10 heures moins 10. Elle passa en force.

— Je reste un peu loin, fit Brichot. Avant Dourdan, il n'y a pas de voie de dégagement.

Sur le plateau, il jura : l'Alfetta mettait brutalement son feu à droite, pour aller faire de l'essence à la pompe.

— Je fais quoi ? glapit Brichot.

Corentin tendit l'index :

— Tu continues. Dans six ou sept kilomètres, il y a une vieille station abandonnée, transformée en aire de parking. On s'y range, et quand elle

repassa, on lui file le train.

Dix minutes plus tard, Corentin cessa de se tordre le cou.

— La voilà, murmura-t-il.

Brichot embraya et démarra. L'Alfetta passait en trombe.

Tout leur problème, quand la Chinoise mit son clignotant à droite pour dégager à la sortie de Dourdan, puisque c'était celle qu'elle prenait, fut de ne pas lui coller au péage. La chance fut encore avec eux. Une R5 Gordini les doubla nerveusement sur la bretelle. Corentin sortit placidement 3 F 50, notant que la Chinoise tendait au péagiste un billet de 100 F.

Derrière, tout le temps que le péagiste prit pour faire la monnaie, la R5 piaffa à grandes protestations d'accélérateur. L'Alfetta à peine quittée l'autoroute, pris à droite. Vers Rochefort-en-Yvelynes.

— Maintenant, murmura Corentin, si elle nous a repérés dans son rétro, on est marrons.

Heureusement, la Chinoise ne fonçait plus. Elle traversa Rochefort avec une prudence louable, prit la direction de Limours, passant devant la ferme de la Cense, puis dans Bonnelles. Là, elle vira à droite, s'engageant dans une route étroite. Direction Bissy.

— Ou Dieu est avec nous, grommela Brichot, ou on est fichus.

Ils n'étaient que deux voitures sur la petite route. L'Alfetta et, cent mètres derrière, la R16 grise anonyme, banale. Mais pas tellement pour un esprit curieux. Deux antennes, une pour le poste-radio et l'autre pour les communications PJ, ça se remarque, quand on a l'œil. D'autant plus que la R16 suivait depuis Paris. Mais la nuit était tombée. Des phares dans son dos, c'est moins précis...

— Et nous voilà arrivés, murmura Corentin.

Les feux de frein de l'Alfetta s'étaient brusquement allumés. Elle ralentit devant le portail de propriété. Epais, bois peint en gris. La R16 passa. Discrète. Brichot alla se ranger dans un chemin creux deux cents mètres plus loin.

— On fait quoi ? demanda Brichot.

— On appelle Baba. Tu as noté le nom de la propriété ?

Brichot arrondit la bouche.

— Non, avoua-t-il.

Corentin soupira.

— La plaque de cuivre, sur le pilier de gauche. Il y a un nom qui ne s'oublie pas : « Les Grès Percés ».

Charlie Badolini reprit son combiné.

— Encore une chance, grogna-t-il que j'ai trouvé quelqu'un à la Permanence (La Permanence est perpétuelle dans les Brigades de la Direction P.J. du quai des Orfèvres à la B.M. il y a un inspecteur principal et quatre inspecteurs de permanence à tour de rôle. Le jour de 9 à 20 heures. Ensuite en cas de besoin, ils sont pris à leur domicile par une voiture de nuit ou rentrent chez eux avec une voiture du parc P.J. (stationné dans la cour du 36 quai des Orfèvres) pour se rendre sur place si une affaire se déclenche la nuit, alertés par l'E.M.P.J. qui centralise toutes les communications.). J'ai votre renseignement.

— On s'est fait refilé une voiture de cirque, grommela Brichot (D'habitude, les voitures utilisées pour les planques et les surveillances ont des antennes dissimulées à l'intérieur d'une galerie, d'un porte-skis, ou logées sur le pourtour du toit. Plus sophistiqué : l'antenne installée dans une branche de l'essuie-glace.).

— Allo ? fit Corentin, je vous entends mal.

Les aléas des branchements de ligne TNZ2 sur lignes privées... Charlie Badolini était chez lui.

— Ça va mieux, reprit le patron de la Brigade Mondaine en s'éclaircissant la voix. Bon, tenez-vous. La propriété appelée « Les Grès Percés », et sise à Bissy, arrondissement de Limours, dans l'Essonne, appartient au juge Bachelard.

Corentin marqua un temps d'arrêt à l'autre bout de la ligne, soufflé.

— Bachelard, articula-t-il, incrédule, le fameux juge du Tribunal pour enfants et adolescents ?

La voix du patron s'érailla dans un ricanement nerveux.

— Eh oui, mon vieux. Bachelard.

Il y eut un petit silence.

— Evidemment, marmonna Corentin, je n'ai pas vraiment pouvoir de perquisitionner. Quant à un mandat, avant de l'obtenir... Vous avez une idée, Patron ? Parce que moi j'avoue que je ne sais plus quoi faire. D'accord, on a localisé quelque chose d'intéressant, mais il faut tenir compte de la légalité[1].

Il avait failli ajouter : « Hélas »...

La voix rogue de Charlie Badolini explosa dans l'écouteur.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, puisque la justice nous met des bâtons dans les roues ! Planquez, c'est tout.

Il toussa.

— Désolé, Corentin et Brichot, mais je ne vois pas d'autre solution pour l'instant.

Corentin observa son écouteur.

— Merci, Patron, pour la compréhension, fit-il, désabusé.

Vers onze heures du soir, une Jaguar gris métallisée entra dans la propriété. La quatrième, et la plus luxueuse des voitures survenues depuis le début de la planque. Consciencieusement, Brichot nota le numéro.

Corentin le regarda faire.

— Mémé, finit-il par dire, sombre, j'en ai assez.

Brichot remonta ses lunettes sur son nez.

— Toi, je sens que tu vas faire une bêtise, émit-il sentencieusement.

Corentin approuva plusieurs fois de la tête et ouvrit la portière.

— Tu connais d'avance le topo. Si ça paye, on m'offre le champagne, si ça rate, c'est l'I.G.S. (Inspection Générale des Services. La police des polices) et comme, j'y ai déjà un dossier, même s'il est blanchi...

Brichot descendit vivement sa vitre, une fois Corentin dehors.

— Evidemment, moi tu me laisses planquer ! ragea-t-il.

Corentin revint s'appuyer à la portière.

— On échange les rôles si tu veux, fit-il. Ecoute, Mémé, tu es marié, tu as deux gosses, moi, je suis célibataire et je ne touche aucune allocation familiale. Suppose que tu prennes ma place et que le coup soit fourré, tu vois Jeannette.

Pas d'autres mandats. Les perquisitions sont effectuées par un commissaire de police, ou un inspecteur, ou un chef de gendarmerie, tous O.P.J. (Officier de Police Judiciaire), condition essentielle, en cas de flagrant délit ou d'exécution des prescriptions contenues dans une commission rogatoire d'un juge d'instruction, qui délègue à l'O.P.J. une partie de ses énormes pouvoirs.

Bien entendu, c'est une initiative très risquée... en cas de fausse manœuvre, avec les traites à payer, toute seule, pour l'appartement ?

Aimé Brichot sortit son nez pointu et huma l'air frais de la campagne. Un air qui sentait bon l'aventure.

— Veinard, murmura-t-il, Jeannette et les jumelles, j'adore, mais il y a des moments où...

Corentin lui gratta la calvitie.

— Allez, tchao, veille au grain.

Il s'enfonça dans la nuit.

— Hé ! cria Brichot à voix basse.

Corentin fit demi-tour.

— Excuse-moi, fit Brichot, penaud, mais ne répète jamais à Jeannette ce que j'ai dit...

Corentin lui rectifia posément le nœud de cravate.

— Mémé, fit-il avec affection, je n'aime pas que tu songes seulement à me dire ça.

— Oublie, fit son équipier. Tu as raison, je suis une cloche.

Il fixa longuement la haute silhouette musclée qui s'éloignait le long du mur de pierres apparentes.

« Boris, murmura-t-il, fais gaffe, Bon Dieu, fais gaffe... »

Il se jeta sur le cendrier, le fouillant à deux mains. Enfin, il trouva ce qu'il cherchait, un bout d'allumette. Il le pressa. De la main droite, la seule main avec laquelle on doit toucher du bois.

Le hurlement rauque du chien fit sursauter Brichot, ça venait de l'autre côté du mur que Boris avait sûrement escaladé.

— Ça y est, geignit-il, la catastrophe.

Il jaillit de la R16, paniqué. Le chien, là-bas, aboyait de plus belle.

— Il faut que je l'aide ! hurla-t-il intérieurement en se tordant les mains.

Il se figea. De l'autre côté, il y avait du nouveau. D'abord, un arbre bougeait dans la lumière d'un spot mis en route. Puis une voix d'homme appelait. « Krug ! ici. Viens... Qu'est-ce qui se passe ? »

Brichot distingua le faisceau d'une puissante lampe torche qui balayait le parc.

— Boris est cuit, se dit-il, le cœur battant la chamade.

Il fit quelques pas, tournant en rond, à la recherche de la quadrature du cercle. Tout à coup, il fonça vers le portail.

Le tintamarre de la cloche dont il s'était mis à tirer la chaîne à toute volée éclata dans la nuit. Le chien redoubla d'aboiements. Enfin, le portail grinça sur ses gonds. La trogne rougeaude d'un bien nourri mal rasé et quinquagénaire apparut. Une main tenait le chien par son collier, l'autre balayait Brichot de haut en bas du faisceau de sa torche.

— C'est quoi, ça ? fit l'homme.

Aimé Brichot déglutit péniblement.

— Excusez-moa, commença-t-il, tout sourire, en s'essayant à singer l'anglais, je me suis perdou, s'il vò plaît, where I can... I mean ; où moi je peux trôver RO-CHE-FORT...

Le garde examina l'« Anglais ».

Il avait peu de notions du monde, passé les limites de la chasse voisine, dont il avait la garde et n'était pas allé à Paris, distant de trente kilomètres, depuis vingt ans, pour le mariage de sa sœur Alice. Mais la télévision fait

voyager les bouseux. Le garde se rappela un film récent, avec un major qui parlait français exactement comme le petit chauve qui lui faisait face, et portait, comme lui, une curieuse chemise verte à cravate terreuse sur un veston façon chasseur huppé, comme il en voyait le dimanche. Il baissa les yeux sur les chaussures. Ça, pour être anglais, ça ne pouvait que l'être, ces étranges pompes à semelles triples avec des trous partout sur le dessus. Quand même, il eut une déception. Il croyait tous les Anglais grands, athlétiques, couperosés et avec une belle chevelure épaisse tirée à la raie et légèrement frisottante sur les tempes.

Grâce au vêtement anglomane total, Aimé Brichot passa quand même l'examen. Il était habillé anglais comme à la télévision. Va pour les Anglais jaunes, chauves et petits. La race devait se perdre là-bas aussi.

— Vous parlez le français ? articula le garde en se grattant la veste côtelée de velours vert.

À côté de lui, le chien tirait sur la laisse vers l'arrière, vers le parc. Pas bête, le doberman. Il ne marchait pas à la diversion.

— Krug ! aboya le garde. Ça suffit comme ça.

Brichot sourit niaisement.

— Je parle un petit pô..., fit-il en insistant bien sur la labiale finale.

— OK, fit le garde en se redressant, alors, c'est facile, vous retournez par-là... Puis à gauche. À gauche, vous comprenez ?

— Yes, s'empressa Brichot, Left.

L'autre attrapa le mot au passage. Déjà entendu quelque part.

— C'est ça, left !

Il tendit majestueusement le bras du côté des bois du comte James de Pourtalès, au bout de la colline qui se devinait dans la nuit clair.

— Après, c'est tout droit, fit-il impérial.

Brichot se recula avec une esquisse de courbette.

— Thank you very much, fit-il. Merci beaucoup.

Il sourit finement dans sa moustache.

— Et au-revoâr, Môssieur.

Le garde fit une esquisse de garde à vous.

— Toujours au service des visiteurs, aboya-t-il très digne.

Quand même, il resta à regarder partir l'Anglais vers sa voiture et tiqua. Curieux, une R16. Pas anglais, ça.

Aimé Brichot fit demi-tour devant lui et baissa sa vitre.

— Bonne location, ce voiture ! solide, rapide..., s'exclama-t-il avec entrain.

L'autre rit. Avec un rengorgement chauvin.

Il réintégra son domaine. Le chien, désespéré, le suivit la queue basse. Pas possible d'avoir un maître aussi naze. L'autre gibier, le vrai, devait s'être fait la malle depuis longtemps.

Aimé Brichot se rangea au carrefour de Bonnelles.

— Ouf, fit-il en s'épongeant le front, pourvu que je n'ai pas été trop mauvais dans le rôle...

Corentin se faufila entre les voitures. Au fond du garage, une porte. Il l'ouvrit doucement. Rien. Pas un rai de lumière. Il entra.

« Cette fois, ce dit-il, c'est le va-tout, carrément ».

Le couloir derrière était vaguement éclairé par une lumière venant d'un châssis vitré, communiquant avec une autre pièce. Il fit quelques mètres et buta sur des marches d'escalier. En se rattrapant, il toucha une rampe de bois. Il monta. Au loin, des bruits de voix et de la musique. Du Bob Marley, du Reggae. On entendait rire, ce devait être en bas. Arrivé à l'étage, il se trouva dans le noir complet. Mais tout au fond, une vague lueur. Il s'avança, le cœur cognant dans la poitrine. D'un instant à l'autre, une porte pouvait s'ouvrir.

La lueur provenait d'une petite porte vitrée tendue, de l'autre côté, d'un voilage léger. Corentin avança la tête. Il se bloqua :

— Non, fit-il, ça n'est pas possible.

Au même moment, exactement, un homme de type méditerranéen se présentait devant l'immeuble de monseigneur Loursais. Il sonna. Insistant. Au dixième coup, le concierge survint, ahuri, en pyjama.

— Ça va pas la tête ! glapit-il. Vous avez vu l'heure ?

L'autre haussa les épaules.

— Tenez, dit-il en sortant un billet de 500 F. Prenez et écoutez-moi.

Il avait un fort accent d'Afrique du Nord. Sidéré, le vieux concierge prit le billet.

L'Arabe eut un rictus.

— Je suis un ami de Monseigneur, reprit-il. Il y a encore deux fois cinq cents pour vous si vous me laissez monter chez lui.

L'autre laissa pendre sa lèvre.

— Vous êtes fou, geignit-il, ahuri.

L'Arabe fit mine de vouloir reprendre le billet.

— Non, je suis acheteur du mobilier. Accompagnez-moi, vous avez sûrement la clé, je veux me faire une idée de la valeur totale avant la vente de

demain.

Le concierge recula, repoussant la porte :

— Inutile, monsieur, fit-il sèchement. Il n'y a pas de vente. Tout a été déjà vendu à SOS Débarras, Puces de Saint-Ouen.

La main de l'Arabe jaillit. Elle attrapa le billet.

— Dans ce cas, fit-il, vous ne méritez plus votre bakchich. Merci quand même pour le renseignement, j'irai aux Puces.

Il s'en alla.

— Ça alors, geignit le concierge, il y a quelque chose qui ne tourne vraiment plus rond dans ce pauvre monde.

CHAPITRE XII



Si Boris Corentin avait eu la moindre tendance homosexuelle, celle-ci se serait immédiatement déchaînée pour envahir toute sa libido et le faire vomir rien qu'à l'idée de se trouver en face d'une femme nue.

Les deux adolescents, de l'autre côté du voilage à demi tiré, étaient de pures merveilles anatomiques. Nus, bien sûr, élégants comme des statues d'éphèbes grecs, des muscles fins et déliés jouant sous la peau. Un blond bouclé, un brun aux cheveux courts coiffés en avant. Boris Corentin reconnut dans le deuxième l'adolescent de l'Alfetta. Ils se tenaient debout au milieu de

la pièce. En face d'eux, assis dans des canapés et des fauteuils, une demi-douzaine de messieurs allant de la quarantaine à la soixantaine frileuse, tous visiblement homosexuels. Ça sautait aux yeux. Entre les adolescents et eux, la Chinoise à l'Alfetta, vêtue d'un jean ultraserré et d'un pull vert de lainage léger à même la peau. Les adolescents, outre leur nudité, absolument pas gênés, avaient deux autres particularités. D'abord une aiguille d'or pendait, plantée à chacun de leurs mamelons. Ensuite, ils exhibaient une érection parfaite, nerveuse, sans complexes. Une pure merveille d'exhibition à faire se rouler par terre de concupiscence tout le Gotha de l'homosexualité mondiale.

La vitre était suffisamment fine pour que Corentin entende les conversations. D'ailleurs, on ne se gênait pas de l'autre côté. Avec le verbe haut et clair de ceux qui se sentent tranquilles.

La Chinoise était à peu près la seule à parler. Interrompue seulement de temps en temps pour une appréciation, ou une question, venue de l'assistance.

— Ce sont des aiguilles Houa Tchen, disait-elle. Recommandées pour l'excitation des nerfs sexuels. Vous voyez, les terminaisons du mamelon où elles sont plantées correspondent directement au nerf de l'érection.

Elle sourit :

— Celui que vous appelez, en Occident, le nerf honteux.

Des gloussements appréciaient.

— Nos jeunes invités, reprit-elle, pourront tenir plusieurs heures de suite dans cet état, expliqua-t-elle en avançant la main vers les sexes dressés, sans défaillance aucune, soyez-en sûrs. Combien d'heures ? Je ne sais pas encore dans leur cas. Tout dépend, bien entendu, des individus. Mais...

Elle s'absorba dans une contemplation technique des « sujets ».

— À mon avis, l'un et l'autre sont de bons éléments. Sept heures, peut-être huit.

— Quelle nuit en perspective, doux Jésus ! soupira un maigre emperruqué.

La Chinoise ignore.

— Reste le problème des performances éjaculatoires, dit-elle en se recoiffant. Là encore, tout dépend du sujet. Mais de toute façon, c'est étonnant.

Il y eut un brouhaha.

— Plaît-il ? interrogea-t-elle.

Une vieille folle en saharienne de luxe émit un petit rire de gorge.

— Excusez-nous, fit-il, nous souhaiterions une expérience.

La Chinoise le regarda droit dans les yeux.

— Cela va de soi, articula-t-elle, j'ai une proposition à vous faire.

Elle s'expliqua. Applaudissements.

— Ça va être merveilleux ! glapit la folle en saharienne.

La Chinoise s'avança jusqu'aux deux garçons et s'agenouilla devant eux.

— Rapprochez-vous, dit-elle. Hanche contre hanche.

Ils obéirent, un peu gênés pour la première fois. La Chinoise prit sa respiration et plongeait.

Sa bouche, maintenant, allait de l'un à l'autre, alternativement. À gauche, à droite. Deux minutes de câlineries à chaque fois. Le brun cria le premier, suivi aussitôt du blond. La Chinoise ne prit aucun répit. Elle poursuivit son « travail » de démonstration.

Quand elle se releva, un peu haletante, au bout d'une vingtaine de minutes, elle avait « déclenché » le brun cinq fois et le blond quatre fois.

Ils étaient toujours dressés, mais peut-être un peu pâlots.

La folle se tordit comme une anguille dans son fauteuil.

— Jamais vu ça ! Jamais. Nom d'une pipe, c'est le cas de le dire...

« Elle » gloussa longtemps.

— Je voulais dire : j'achète...

La Chinoise le fixa :

— Et quoi ?

« Elle » gloussa encore plus violemment.

— Pas les petites beautés, bien sûr, les aiguilles.

Liyu sourit.

— Quatre cents francs pièce. Elles viennent de Chine, déclara-t-elle, professionnelle. Mais vous savez, avoir les aiguilles, ce n'est rien. Il faut encore savoir s'en servir. Et là...

Ils n'eurent pas le temps de conclure leur marché. Un vieil athlète à brioche protubérante et un échalas cireux s'étaient précipités, à genoux sur les deux éphèbes. S'activant aussitôt avec des grognements de bêtes.

— Et nous ? hurlèrent les autres en se levant.

Boris Corentin se rejeta, le dos contre le mur.

« Les gosses n'ont pas quinze ans, se dit-il. Rien que ça, c'est du flagrant délit ».

Il hésita. L'important, c'était Jenny. Il était sûr qu'elle se trouvait ici. Et la retrouver, c'était prioritaire. Il se détacha du mur, cherchant à tâtons par où commencer.

Après, tout alla très vite pour lui. Les plafonniers du couloir s'illuminèrent. Avant d'avoir pu se mettre en position de combat, il fut vaincu. Projeté par le bras puissant d'un énorme rougeaud en tenue de velours

côté vert, la crosse d'un fusil de chasse s'enfonça dans son estomac, le pliant en deux, pour ensuite s'abattre sur sa nuque. Il s'effondra à genoux, pour s'étaler, le crâne secoué de décharges électriques intolérables.

— Des fois que tu aurais un Angliche racho dans tes relations, ça ne m'étonnerait pas, gronda le garde en le retournant avec ses bottes de cuir épais.

Liyu surgit dans le couloir et contempla le visage aux yeux clos sous ses boucles noires.

— Il n'est pas mal, murmura-t-elle. Où tu l'as dégoté ?

Vers quatre heures du matin, Aimé Brichot prit une douloureuse décision. Il décrocha son radiotéléphone et demanda qu'on le branche sur la ligne de Charlie Badolini. Ahuri, le standardiste commença par refuser. Brichot s'étrangla :

— Faites ce que je vous dis ! glapit-il, ou je vous jure que je viens vous casser la gueule, je ne vais quand même pas appeler la P.P. (Préfecture de Police).

Dans les vingt secondes il eut son supérieur au bout du fil. Pâteux.

— Monsieur le divisionnaire, excusez-moi, dit-il d'une voix hachée, c'est Brichot, je...

Au même moment, son radiotéléphone grésilla curieusement. Il secoua le combiné, l'air idiot. C'était fini. La panne.

CHAPITRE XIII



Le chauve détacha enfin ses yeux de Boris Corentin pour se tourner vers Liyu.

— Il est beau, lâcha-t-il en sortant une cigarette américaine.

Il se pencha vers Corentin, assis sur une chaise où on l'avait ligoté. Corentin avait encore mal au crâne, mais ça passait déjà. Sa constitution étonnamment robuste, et puis, les nécessités de la situation. Pas question de se laisser aller à pleurnicher, l'heure était au combat.

Le chauve souffla la fumée de sa cigarette de côté, évitant le visage de Corentin. Petite attention à laquelle le policier fut sensible. L'homme en face de lui était un Européen maladif, cinquante ans, environ. Plus ou moins ? Difficile à dire. Le chauve faisait partie de ces êtres qui n'ont l'air ni vieux ni jeunes, et sans doute depuis toujours. Visage lisse, sans une ride, pour cause sans doute de peau très grasse. Le seul élément gras de sa personne. Le reste était un sac d'os. Dos rond, épaules basses, membres grêles, l'homme n'avait visiblement pas beaucoup de santé.

— On vous a fouillé, dit-il, vous êtes donc un policier, et j'imagine que cet « Anglais », tout à l'heure, dehors, est votre équipier.

Il hocha la tête :

— Assez astucieux, la diversion.

Corentin fronça les sourcils.

— Quelle diversion ?

— Eh bien, c'est simple, rit le chauve, votre équipier a roulé mon garde dans la farine pour que le chien se désintéresse de vous quand vous avez sauté le mur. Enfantin. Mais réussi, ça, j'avoue.

Corentin imagina Brichot faisant tout ça. « Sacré Brichot, se dit-il, ému, tu es un chef ».

Le chauve se durcit :

— Pourquoi êtes-vous venu ici ? lança-t-il, l'œil par en dessous. Et comment avez-vous trouvé la propriété ?

Corentin détourna la tête.

— Ecoutez, fit-il, ne vous fatiguez pas, vous ne tirerez rien de moi.

L'autre ricana.

— C'est ce que vous croyez. Enfin, soyez raisonnable. Je vous tiens, je n'ai pas l'intention de vous lâcher. Videz votre sac et je vous invite à dîner avec moi. Il est tard, vous devez avoir faim, les émotions creusent, et vous n'en avez pas manqué.

Corentin secoua la tête.

— Non, dit-il.

L'autre soupira.

— Tant pis pour vous, je vous croyais plus adulte. Comme on peut se tromper...

Il se tourna :

— Ah, le dîner !

Un valet de chambre venait d'entrer dans le grand salon à splendides poutres apparentes et feu crépitant dans une vaste cheminée de pierre armoriée, poussant une table roulante.

Corentin se sentit, en dépit du tragique de la situation, on peut-être à cause de lui, justement, un petit creux à l'estomac. Ce que le valet de chambre servait à son maître, c'était un de ses plats préférés. Un de ceux que sa mère, à Audierne, savait si bien préparer. Apparemment, rien que de très banal. Du poisson froid. Du lieu. Seulement, c'était un lieu à la sauce moutarde. Beaucoup plus dur à réussir qu'il n'y paraît. En plus, le dîner, dans son grand plat d'argent, était merveilleusement présenté dans une disposition artiste de feuilles de salade, d'olives et de rondelles de tomates. Pour accompagner le tout, une bouteille de gros Plant nantais nageant dans son seau à glace. Corentin, en plus de la faim, se sentit très soif. Il maîtrisa, à la volonté, de violentes salivations papillaires.

Liyu s'était approchée.

— Je l'emmène tout de suite ? interrogea-t-elle, très professionnelle.

Le chauve observa Corentin, paraissant hésiter.

— Et puis non, pas tout de suite. Monsieur a faim, soyons élégants. Il a droit à un peu de répit avant la petite fête que tu lui prépares.

Il tendit un index osseux.

— Fais-le manger.

Liyu se transforma en nourrice. Fourchette à la main, elle se mit à enfourner la nourriture.

Corentin ne sous-estimait pas le ridicule de sa situation. Mais, perdu pour perdu, autant faire avec la réalité. C'était une règle de conduite qu'il avait choisi d'adopter, et à vie, il y avait très longtemps. Elle lui avait toujours réussi. Pourquoi pas cette fois-là encore ? Il avait faim. Il avait donc besoin de reprendre des forces. Autant profiter de l'aubaine.

— Peut-être un peu rapide, le rythme de la fourchette, mâchouilla-t-il, la bouche pleine. Je ne suis pas une oie.

Liyu haussa les épaules.

— Exigeant, en plus, siffla-t-elle.

Le chauve remplit le verre de Corentin.

— Moi je le trouve plein d'humour, dans sa situation.

Il fit signe à Liyu de s'écarter et avança le verre.

— Le lieu à la moutarde vous convient-il ?

— Excellent, déglutit Corentin, qui disait le fond de sa pensée.

Le verre entra en contact avec ses lèvres :

— Dites-moi ce que vous pensez du vin, fit le chauve, attentionné.

Corentin but. Puis il claqua la langue contre son palais.

— Pas mal, émit-il, mais peut-être un tout petit peu vert.

Le chauve en resta bouche bée.

— Et en plus, il fait le difficile ! Impayable, ce flic. Il va falloir le faire durer, il est trop marrant.

Il vit que l'assiette de Corentin était vide.

— Encore du poisson ?

Corentin fit signe que oui.

— Evidemment, tu veux faire durer.

Corentin darda ses yeux dans les siens.

— Il y a de ça, oui. Mais le lieu est bon, je vous l'ai dit, et je suis gourmand.

Le chauve découpait délicatement la bête, côté dos, le meilleur, veillant à retirer les arêtes.

— Tiens, prends encore ça, tu l'as mérité.

— Je t'avais dit qu'il n'était pas mal du tout ! s'exclama le chauve. Eh bien, j'étais loin de me douter à quel point. Mais c'est une statue grecque, ce flic ! Nom de Dieu, on fait encore ça, des flics qui sont beaux !

Il passa la main sur les biceps.

— Et c'est dur, ça s'entraîne.

Il soupira :

— Pauvre Corentin, puisque c'est ton nom, j'ai vu tes papiers, dire que tout ça va partir en méléasse...

Corentin détourna la tête. Nu, crucifié sur un lit de cuivre par les poignets et les chevilles, il luttait contre l'angoisse. Une succession de petits bruits cristallins lui tira l'attention, la Chinoise, celle que le chauve appelait Liyu, sortait des aiguilles d'une mallette. Des aiguilles d'or.

Il faillit se mordre les lèvres.

Il avait compris, d'avance. Des lectures qui lui remontaient à la mémoire. L'acupuncture. « Tu vas souffrir », avait annoncé le chauve, le Boss...

Il ne dit rien tout le temps que Liyu lui plaça les aiguilles. Aux lobes des oreilles, aux mamelons, aux plis de l'aîne et à la base du membre.

Quand il sentit sa virilité commencer à s'exhiber, toute seule, en force, il n'essaya même pas de lutter. Il ferma les yeux. Autour de lui, une dizaine de paires d'yeux avides. Toute une série de « folles ». Avec deux adolescents, tout nus, les yeux incroyablement cernés. Liyu se pencha.

— Jolie constitution.

— Tu parles d'un hercule, oui ! glapit une des folles. On peut toucher !

Le chauve s'interposa.

— Fichez-lui la paix. Cette fois, ça n'est pas pour jouer.

— Ah toi, le juge, tu nous les brises ! répliqua la folle, tapant du pied.

— Dehors ! glapit le chauve. Vous avez compris.

Il resta seul avec Liyu.

Corentin leva les yeux vers lui, dominant sa honte.

— Alors, c'est vous, le juge Bachelard, du Tribunal pour enfants et adolescents.

Il essaya de sourire.

— Je vous aurai, je vous le jure.

Bachelard éclata de rire :

— Pour l'instant, c'est moi qui te tiens, sale flic. Regarde-toi, mais regarde-toi !

Corentin venait d'exploser, tordu dans ses liens, sous le regard, béat d'admiration, de Liyu.

— Bon, on te laisse, reprit le juge quand le supplicié fut apaisé. Ça va recommencer. Régulièrement. Tu vas t'épuiser. Tu n'y pourras rien. Alors, peut-être, au bout d'un moment, tu vas te décider à me parler de ton enquête.

Dans le couloir, il ralluma nerveusement une cigarette.

— Ça va être long. Il a de la résistance, ça se voit.

Il s'arrêta :

— Liyu murmura-t-il, je crois qu'il va peut-être falloir choisir une autre méthode.

Liyu sourit.

— Dommage, mais je comprends.

Le juge lui prit les poignets.

— Et la fille ? Elle en est où ?

Liyu hocha la tête.

— Elle tient toujours le coup, mais ça ne va pas durer.

Les yeux du chauve s'illuminèrent.

— Tiens, je vais lui rendre visite. Elle est excitante, la petite pute...

Liyu daigna approuver.

— Bon fit-elle, il faut que j'aille à Paris. Vous le savez, ça devient plus que nécessaire à présent.

Le chauve hésita :

— Et le flic ?

— Laissez-le mijoter un peu. Il sera plus souple pour le changement de programme.

Aimé Brichot réfléchissait en essayant d'être le plus logique possible. Bon, il n'avait pas pu parler au Patron, ça c'était un fait acquis. Mais au fond, il avait transmis quand même le message. On n'appelait pas Charlie Badolini en pleine nuit pour lui dire « Coucou, c'est une farce ». Or le Patron savait où ils planquaient. Donc, il avait compris que quelque chose de grave s'était passé. Conclusion : une seule solution. Attendre l'arrivée des renforts. Ils ne pouvaient pas tarder.

Après encore une heure, il n'y tint plus. Ça durait trop. L'idée que Boris était en danger, de l'autre côté du mur, le minait.

« Tant pis si je fais une bêtise, murmura-t-il, j'y vais ».

Nerveusement, il vérifia que son Smith and Wesson spécial police était bien maniable dans son étui de ceinture, et il entreprit d'escalader le mur.

La nuit était maintenant franchement glaciale. On entendait crisser les branches dégarnies des arbres dans une petite brise aigre. Des chouettes hululaient doucement un peu partout. Brichot serra les dents. Au bord d'être saisi d'une peur viscérale, venue de l'enfance, dans cette nuit fantomatique.

Il fut presque soulagé quand, tout à coup, les spots disposés dans le parc s'illuminèrent, et pourtant, ça pouvait vouloir dire : « Danger imminent ». Mais, au moins, la lumière, c'était civilisé. Il s'aplatit dans la terre meuble d'un massif. Rassuré. Le chien ne faisait pas partie du groupe qui venait

d'apparaître. « Idiot de leur part, se dit-il. Si j'étais à leur place... » Il écarquilla les yeux derrière ses lunettes. Pour jurer aussitôt après : dans le froid, son haleine avait couvert ses verres de buée, aplati contre la terre comme il l'était. Il les ôta vivement et les essuya avec son mouchoir de fil d'Ecosse. Il remit ses lunettes en place, replia bien le mouchoir et reprit son observation. Il y avait la Chinoise. Puis deux hommes. Portant un lourd paquet enveloppé, de forme humaine. Brichot se concentra, suppliant ses rétines de donner leur maximum. Et ses verres de corriger sa myopie encore plus parfaitement que d'habitude. Il était à trente mètres, mais la forme qu'on portait vers une voiture, une Mercedes, passait dans les feux croisés de deux hauts réverbères de jardin. Un pied pendait, nu... Il y eut une brusque rafale de vent. Un pan de la couverture se souleva, pour retomber, pendante. Le visage apparut. Blanc, les yeux fermés.

Corentin.

Aimé Brichot serra les dents à se faire éclater les os des mâchoires.

— Je ne peux pas laisser faire ça, grogna-t-il.

Il saisit lentement son revolver, l'arma et bondit ; tirant vers le ciel.

— Police ! hurla-t-il. Tout le monde les mains en l'air ! Au moindre mouvement, je tire dans le tas.

Corentin s'affala sur le gravier, à demi dénudé. Au-dessus de lui, les deux hommes, mains en l'air, comme Liyu.

Brichot piqua un sprint jusqu'à cinq mètres du groupe.

— Tous les trois : direction du mur, mains toujours en l'air ! glapit-il d'une voix hachée. Face au mur, voilà. Maintenant, les mains contre le mur... Plus haut, reculez les jambes. Appuyez-vous. Plus loin, les jambes.

Ils obéissaient, silencieux...

Brichot vacilla, hagard... Quoi faire ?... Sauver Corentin, et tant pis pour le reste ? Il hésita. Un ronronnement de moteur sur sa gauche le fit sourire. La Mercedes ! Il allait partir avec.

Aimé Brichot, le revolver toujours braqué vers le mur, entreprit de tirer sa flèche par un bras.

« Pardon, Boris, fit-il, je vais te faire mal ».

C'est lui qui eut mal, et violemment, quelques étoiles prises d'une Fièvre de Samedi Soir trop bien arrosée... Le Smith and Wesson fit trois petits tours en l'air et se cracha dans le gravier. À côté d'Aimé Brichot, affalé le nez contre le caillou. Mou. Inconscient.

Le garde se pencha, ramassa le revolver et le mit dans sa poche.

— Et de deux, grinça-t-il en faisant tourner son fusil. Toi, l'Angliche de cirque, ça me fait plaisir de te retrouver.

Le juge Bachelard tapa frénétiquement des poings sur sa table.

— Vous allez vous taire, ou quoi ? hurla-t-il. C'est moi qui ai la parole.

Stupéfaites, les folles et les tantes se recroquevillèrent.

— Bon, j'aime mieux, reprit le petit chauve. Je voudrais simplement que vous réalisiez la situation. Il y a deux flics maintenant ici. Dehors, une voiture de flics. Avec le téléphone. Il sent le brûlé, paraît-il. C'est donc qu'il est en panne. Mais pas depuis longtemps, sinon il ne sentirait plus. Par conséquent, l'autre, celui qui s'appelle Brichot, a » sûrement téléphoné à Paris.

Il se prit les tempes entre les mains.

— On est grillés, c'est ce qu'il y a de plus clair. Tout n'est plus qu'une question de temps. Il faut filer.

Il avisa la bouteille de gros Plant, toujours dans son seau, réchauffé, maintenant. Il extirpa la bouteille. Il restait un fond. Il se le servit et lampa, avec une grimace. Vraiment plus buvable.

Il soupira.

— Vous encore, qu'est-ce que vous risquez, si vous n'êtes pas rattrapés ? Mais moi ? Je suis chez moi, ici. Il ne me reste plus qu'à disparaître !

Il se tourna.

— Liyu, fit-il très vite, tu vas liquider la fille et les deux flics. Roger, toi, va creuser une fosse derrière les rosiers.

Boris Corentin, Aimé Brichot et Jenny, nus tous les trois, les mains ligotées dans le dos, claquaient des dents sans pouvoir se retenir. Mais curieusement, le froid leur faisait du bien. On leur avait ôté leurs aiguilles. Un soulagement qui suffisait à leur rendre un peu de force. Et pourtant, ils n'étaient pas dupes. On ne creuse pas une fosse à la fin de la nuit dans un parc pour y entasser des feuilles mortes. C'était pour eux.

— Jenny, murmura Corentin, toi qui as fait une licence de philo, qu'est-ce qu'ils disent, les philosophes, dans un cas pareil ?

Elle rit nerveusement.

— Rien, ils ne savent rien. Je le comprends, maintenant, claqua-t-elle des dents.

Déjà Liyu s'approchait d'elle. Accompagnée du garde. Celui-ci tenait à la main le Smith and Wesson de Brichot. Mal à l'aise. Pas habitué à l'arme. Ça sautait aux yeux. Liyu leva une aiguille d'or. Très longue. Près de dix centimètres.

— Vous êtes folle, et eux tous aussi, on retrouvera nos corps..., fit Corentin d'une voix hachée.

Elle rit.

— Oui, je suis folle, beau flic. Et ça m'ennuie de te tuer.

Elle attrapa Jenny par le bras et la tira à elle. L'aiguille s'avança vers la gorge.

À la salle de Sports de l'A.S.P.P. (Association Sportive de la Police Parisienne), rue Basse-des-Carmes, dans le 5^e arrondissement, Corentin était un des meilleurs au judo. Il s'entraînait beaucoup et il avait souvent répété une défense délicate, et qu'il ne faut pas rater : l'assaut contre deux adversaires à la fois. Seulement, dans la salle, il faisait chaud, il avait les mains libres. Là, ses poignets étaient attachés dans le dos, et le supplice de tout à l'heure, ajouté au froid, lui avait fait perdre les trois quarts de sa force et de ses réflexes.

« Boris, se dit-il furieusement, arrache-toi, nom de Dieu ! »

Il jaillit juste comme l'aiguille atteignait la gorge de Jenny. Projetant un coup de talon le plus violent possible entre les jambes de la Chinoise, direction : le pubis. Puis il vira sur lui-même et, tête baissée, fonça vers le garde. Celui-ci n'eut pas le temps de se servir de son arme. Dans sa surprise, il l'avait lâchée. Il reçut le front dur de Breton au creux du plexus et zigzagua jusqu'à la fosse où il s'abattit.

Corentin plongeait vers le revolver et se retourna sur lui. De la main droite, il l'agrippa et tournoya sur la hanche. Le canon noir du revolver, qu'il tenait en tendant le bras dans le dos pour le ramener sur sa hanche droite, parcourut la masse des folles, des adolescents, et du juge.

— Je sais tirer, haleta-t-il, et je tirerai...

Il réussit, d'un coup de reins, à s'asseoir, puis à se relever. Il s'aperçut que son revolver n'était pas armé. Il l'arma. Sans résultat. Enrayé...

— Aimé, Jenny, fit-il vite. On s'en va.

Il trouva la force de sourire.

— Tant pis pour la tenue, la course nous réchauffera.

Là-bas, dans le groupe, il y eut un mouvement vers eux. Aussitôt, Corentin pointa son revolver. Seul à savoir qu'il était inutilisable et joua son va-tout.

— Aux voitures ! hurla Bachelard.

Deux minutes plus tard, il n'y avait plus personne. Rien que les trois nudistes, les mâchoires de plus en plus transformées en claquettes sauvages.

— On reste à l'intérieur, fit Corentin. Au moins, là-bas, il fait chaud. Il y a le téléphone.

— Et des... couteaux..., souffla Jenny.

— Et Loulou ! gémit-elle.

Elle se rua vers la maison.

Le jour commençait à pointer lorsque Charlie Badolini en personne, suivi de Rabert et Tardet, puis une longue escorte de flics surexcités, bondit dans le grand salon. Il s'arrêta, ahuri.

Devant le feu qui pétillait joyeusement, chargé de bûches, trois formes allongées sur le tapis. Enroulées dans des couvertures. Dont l'une en fourrure pour la forme féminine. Les trois avaient les pieds nus, et le sein gauche de la fille était découvert.

Ils dormaient.

Contre sa gorge, la jeune femme avait une minuscule boule de poils gris perle au sommeil agité de brefs frémissements de bonheur. Loulou, le caniche nain, retrouvé errant en pleurant dans les couloirs.

— Monsieur le divisionnaire, émit Tardet avec respect, je crois que les toasts commencent à brûler.

Charlie Badolini vira du buste devant le « plan de travail » de la cuisine.

— Eh bien, Tardet, occupez-vous-en ! c'est dans vos possibilités, ou quoi ?

Tardet se précipita. Il extirpa les toasts de la machine et se mit à les beurrer consciencieusement. Le patron de la Brigade Mondaine tendit l'index :

— Confiture d'orange, en plus, pour l'inspecteur Corentin, fit-il, je sais qu'il aime.

Il se réintéressa à sa casserole d'eau. Pour faire un bon thé, il faut que l'eau frémisses, pas qu'elle bouille. Tout un art, que le vieux Niçois avait longuement expérimenté.

— Rabert, reprit-il, vous avez bien chauffé la théière ?

L'inspecteur apoplectique se précipita :

— Oui, Patron, elle me brûle les doigts.

— Parfait, reprit Charlie Badolini. Avancez-la.

Il vida précautionneusement l'eau frémissant juste ce qu'il fallait. Une douce odeur de thé qui infuse monta dans la cuisine.

— Pas mal organisé, le juge, apprécia Charlie Badolini en contemplant la grande cuisine voûtée suréquipée de tous les gadgets dernier cri.

Il écrasa sa cigarette dans l'évier.

— Tardet, fit-il, disposez bien le plateau et apportez-le-leur.

Une minute plus tard, une nuée de flics de tous rangs et de tous grades, se propulsait dans le couloir menant au grand salon. En tête, Tardet avec le plateau portant la théière, les tasses et les toasts. Puis Rabert, chargé de pots de confitures et de beurriers et enfin, Charlie Badolini lui-même, avec un petit pot de lait entre deux doigts.

Boris Corentin se souleva sur les coudes.

— Patron..., fit-il, sincèrement ému. Il ne fallait pas...

Aimé Brichot, Jenny et lui contemplaient cette scène ahurissante : un chef de la Brigade Mondaine apportant le petit déjeuner à deux de ses inspecteurs, plus une prostituée, dans le manoir abandonné d'un juge pour enfants filou...

— Ça me fait plaisir, laissez-vous faire, protesta Charlie Badolini, grand prince.

Il se pencha vers Jenny :

— Beaucoup de lait dans votre thé ?

Elle rougit.

— Oui, beaucoup, avoua-t-elle, remuée. Et se pinçant mentalement pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

Aimé Brichot jouait déjà des orteils en plantant les dents dans son toast dégoulinant de beurre fondu :

— Marvellous, plaisanta-t-il avec entrain, on se croirait dans le Surrey.

Il leva sa tasse, petit doigt délicatement replié.

— Et le thé est oune vrai miracle.

— Suffit, grogna Badolini. Ne vous fichez pas trop de moi.

Dans son dos, il y avait quand même une vingtaine de paires d'yeux de flics bien français, bien gras, qui buvaient le spectacle.

Un peu de silence entoura les bruits de cuillers et de mastication. Le caniche nain se mit à bramer.

— Mon Dieu, fit Jenny, il a faim.

Son sein gauche apparut dans le mouvement. Elle le fit disparaître sous sa couverture d'un mouvement décent de l'épaule.

— Tardet, ordonna Badolini, allez voir au frigidaire.

Tardet fonça.

Corentin reposa sa tasse de thé.

— Patron, dit-il, il faut lancer un mandat d'amener contre Bachelard, non ?

Badolini jeta sa cigarette dans la cheminée.

— Ne vous inquiétez pas, c'est en route.

Il soupira :

— Pure forme... enfin, on ne sait jamais.

Il rit :

— Quand même, reprit-il, ça fait plaisir de vous revoir vivants. Même un peu pâlots.

Corentin se voûta :

— On a fait ce qu'on a pu, Patron.

Charlie Badolini haussa les épaules.

— Ecoutez, fit-il d'un ton bourru, vous êtes crevés. Restez ici. Il y a assez de chambres à ce que j'ai vu, on va vous laisser Rabert et Tardet pour veiller. Vous retournez dormir mais dans des draps.

Il agita l'index :

— Je le veux, fit-il avec dans la voix une bonhomie qui trahissait la dureté maladroite du regard.

CHAPITRE XIV



Duduche se gratta le nez, l'air méfiant. À force d'être « pratiqué » par les gros doigts boudinés, le nez avait fini par prendre une extrémité très importante, avec des narines bien ouvertes. Accompagnant, comme toujours, les instants de profonde réflexion de son propriétaire, l'index droit de Duduche s'introduisit dans la narine correspondante. Plus par pur réflexe que pour chercher quoi que ce soit. Duduche était certainement le brocanteur de la Porte de Saint-Ouen au nez le plus impeccable. Il émit un hoquet de bière, sa boisson favorite, pour ainsi dire la seule, et dont il avalait cinq bons litres au moins dans ses jours de sagesse. D'où le ventre énorme. L'estomac de Duduche était une outre qui faisait l'étonnement de son médecin. Car

Duduche surveillait sa santé, mine de rien. Les affaires marchaient bien. Il avait encore deux fils à cornaquer dans les études. Pas question de flancher. Mais la bière – comme les doigts dans les nez – c'était plus fort que lui. Vital. De désespoir, son médecin ne lui en parlait même plus. Et d'ailleurs, pourquoi ? Le foie qui filtrait de cinq à huit litres de bière par jour était jeune comme un foie de veau. De quoi déchirer tous les cours de médecine pour les manger en petits morceaux à la sauce vexation.

— Une Bible ? finit-il par rocailler de la gorge.

L'Arabe plissa les paupières.

— Oui, une Bible.

Duduche épousseta de l'auriculaire un fil de coton tombé par mégarde sur le rebord d'un vase de Gallé. Enfin, c'est ce qu'il faisait croire aux clients.

— Pas de Bible, grogna-t-il.

L'Arabe prit une inspiration.

— Ecoutez, fit-il, vous dirigez bien une entreprise appelée « SOS Débarras » ?

— Oui, fit Duduche, broussailleux du regard. Vois pas le rapport avec la Bible.

L'Arabe se fouilla et sortit une liasse épaisse de billets. Tous de 500 F., nota l'œil soudain limpide de Duduche. Il y en avait pour un très gros paquet.

— Ouf, fit l'Arabe en faisant regagner le tout à sa poche revolver. J'ai eu peur, il y a tant de pickpockets par ici.

— Je vois, murmura Duduche, qui avait très bien compris ; on voulait l'amadouer.

Il haussa les épaules.

— Dites-moi au moins quelle Bible ! Parce que vous ne venez pas ici pour m'acheter une Bible à lire. Il y a des libraires pour ça à Saint-Sulpice.

Il s'étouffa de rire :

— Ce n'est pas un Coran, des fois ? Vous ne vous trompez pas ?

L'Arabe daigna sourire :

— Une Bible, insista-t-il buté.

Duduche jeta un œil en biais sur la poche remplie.

— Elle a l'air de quoi ?

L'Arabe haussa tristement les épaules.

— C'est toute la question, fit-il, je ne l'ai jamais vue.

Duduche choisit de s'asseoir. Son vieux fauteuil de metteur en scène gémit sous ses cent kilos. Un peu plus même, vu l'heure de la journée, 17 heures, et la quantité correspondante de bière ingurgitée.

— Alors, on parle de quoi ? fit-il, un brin agacé.

L'Arabe se pencha :

— Monsieur, dit-il très vite. Hier, vous avez débarrassé l'appartement d'un ecclésiastique mort, monseigneur Loursais. Je sais qu'il avait une Bible particulière.

Il hésita :

— Avec des annotations dedans.

La grosse bouche rouge de Duduche s'arrondit. Pour siffler.

— Hé, fit-il, amusé, on est bien renseigné ! Oui, c'est vrai, il y avait une grosse bible rouge. Avec des gribouillis dedans. Jolie, ancienne, pas sans valeur.

L'Arabe reprit espoir.

— Je vous l'achète. À votre prix.

Duduche se fourra le doigt dans le nez.

— Le malheur, monsieur, rota-t-il, c'est que je l'ai vendue.

L'Arabe parut se désunir.

— Pas possible ? Comme ça, dès le premier jour ?

— Hé oui, ce matin, à un Anglais, même. Un jeune étudiant en théologie anglicane, à ce qu'il m'a dit. Il voulait une Bible en français en souvenir de son séjour à Paris. Vous voyez, il était bavard.

Il rota encore.

— Il ne parlait pas trop mal le français en plus. Avec un accent à se tordre, entre parenthèses.

Il se rembrunit :

— Dommage que vous ne soyiez pas venu avant, d'ailleurs, fit-il, sincère. Au prix où je la lui ai vendue...

Il lorgnait la poche revolver. L'air de dire « Toi, mon poulet, je t'aurais matraqué ».

L'Arabe l'étudia. Visiblement l'autre disait la vérité sinon, vu l'exhibition de la liasse, il aurait sorti la Bible.

— Et vous me dites qu'il est reparti pour l'Angleterre ? insista-t-il.

— Oui, à 15 heures.

Il agita le bras.

— Maintenant, je ne sais si son nom ni son adresse. Si c'est une offre que vous voulez lui faire.

L'Arabe secoua la tête.

— Non, ce n'est pas ça.

Il sourit, poli.

— Bon, eh bien, merci.

— Tout le regret est pour moi, s'inclina Duduche. Il plongea la main sous son comptoir et sortit une bouteille de son bac à glace. Il la décapsula et but au goulot.

— Merde, jura-t-il, une affaire loupée.

Il en resta à ce regret, sans se poser la question de savoir pourquoi la Bible de monseigneur Loursais était si importante pour un Arabe. Ni de savoir comment celui-ci était arrivé jusqu'à lui. Les clients ont leurs problèmes...

L'Arabe posa un jeton de téléphone sur l'appareil et referma derrière lui la porte de la cabine avant de composer son numéro. Derrière, dans la salle, ça hurlait vraiment trop.

Son compagnon décrocha : « Allô ? » L'Arabe introduisit le jeton dans la rainure.

— Allô, c'est Ali, dit-il, je n'ai pas la Bible. Elle est envolée, vendue... Non, ne criez pas, ce n'est quand même pas une mauvaise nouvelle : l'acheteur est un étudiant anglais en théologie. La Bible a déjà traversé le Channel. Il n'y a pas une chance sur mille pour qu'on en entende parler avant longtemps...

CHAPITRE XV



Boris Corentin enrageait. Deux jours déjà que l'affaire de Bissy s'était jouée. Et ils n'avaient pas avancé d'un pouce. Toute la bande était envolée. Sans doute, il avait vu les visages, tous inconnus pour lui, et bien sûr, il pouvait, par hasard, tomber sur l'un d'eux. Ne serait-ce qu'au coin d'une rue. Autant dire, jamais... Le seul espoir : le rameutage de tous les indicateurs des bars et boîtes d'homosexuels. Mais là non plus, guère d'espoir. En face, on faisait les taupes.

Le téléphone le tira de ses réflexions.

Un homme demandait à voir quelqu'un. Un concierge. C'était important, disait-il. Rapport à la mort de monseigneur Loursais. Ça l'intéressait ?

— Je le reçois tout de suite, fit-il d'une voix changée.

Corentin tendit un fauteuil au petit homme jaune et bilieux.

— Je vous écoute, dit-il.

L'autre se mit à crachoter. Son cas fut exposé rapidement. Il lui était arrivé une visite curieuse. En pleine nuit, un Arabe d'une trentaine d'années, grand, très élégant était venu le réveiller. Il se disait ami du défunt et voulait acheter tout son mobilier. C'était bizarre, non ?

— Alors ? questionna Corentin.

Le concierge haussa les épaules.

— Alors, je lui ai dit la vérité, qu'une compagnie de déménagement était déjà sur le coup.

Corentin se pencha :

— Le nom de la compagnie ?

— S.O.S. Débarras, à Saint-Ouen.

Corentin se leva :

— Je vous remercie, sincèrement. Ce que vous me dites est très utile. Vous avez raison de penser à aider la police.

Il soupira.

— Votre exemple est trop rarement suivi.

Le concierge s'en alla, planant comme un ange qu'on vient de décorer de la croix du mérite.

Duduche rota.

— Oh, pardon, monsieur l'inspecteur, fit-il. Ma bière est chaude.

Il se rassit.

— Mais oui, j'ai vu cet Arabe hier. Le signalement correspond. Ça, il avait l'air intéressé. Même qu'il a essayé de m'appâter, en m'exhibant par

hasard un paquet de billets de 500 F. gros comme ça.

Il tapotait un prix Goncourt dédicacé à un critique littéraire qui avait dû faire le vide du trop-plein de sa bibliothèque.

— Intéressé par quoi ? murmura Corentin.

Duduche se fourra la première phalange de l'index tout entière dans le nez.

— Mais, la Bible.

Corentin durcit ses yeux noirs.

— Quelle Bible ?

Très vite, sa mémoire venait de jouer. Mais oui, la grosse Bible rouge feuilletée par hasard dans l'appartement du mort, et curieusement annotée.

Il s'injuria mentalement. De toute évidence, tout le secret était là. Il avait eu le volume entre les mains et il l'avait reposé...

— Vous la lui avez vendue ? jeta-t-il.

Duduche décapsula une nouvelle canette.

— Ah, marmonna-t-il, celle-là va être plus fraîche. Bon, quoi ? Ah oui, la Bible. Non, monsieur l'inspecteur, je ne la lui ai pas vendue.

Corentin se regonfla d'espoir.

— Alors, vous l'avez ? fit-il avec avidité.

Le brocanteur reposa sa canette et s'essuya la bouche du revers de la main.

— Mais qu'est-ce qu'elle a, cette Bible, s'exclama-t-il, pour qu'elle vous fasse tous courir ? Si j'avais su, je l'aurais mise au coffre.

— Montrez-la-moi, insista Corentin qui bouillait.

Duduche leva les bras au ciel. Sa bedaine suivit, montgolfière de bière qui luttait contre la pesanteur pour s'envoler.

— Vendue, fit-il à la tête qui le contemplait avec des airs de punching-ball de malheur.

— À qui ? demanda Corentin, se raccrochant à un dernier espoir.

Duduche s'expliqua, et au fur et à mesure qu'il parlait, Corentin sentait fuir tout son courage. Il n'écoutait même plus quand une phrase lui tira quand même mécaniquement l'oreille.

— Répétez, jeta-t-il. L'Anglais a pris l'avion hier à 15 heures ? Hier, pas avant-hier ?

L'autre approuva.

— Je me rappelle bien.

Déjà Corentin s'était levé.

— Merci, et n'oubliez pas : Appelez-moi si vous remarquez quelque chose. Si l'Arabe revient, par exemple. Tâchez de le faire un peu parler...

Dans le métro, il remuait des pensées somme toute plus gaies. Les listes de passagers... Il n'y a pas des milliers d'Anglais du sexe masculin, jeunes et étudiants en théologie, qui prennent l'avion pour Londres le même jour à la même heure. Il fallait au plus vite alerter les flics de Roissy.

Jenny sourit en ouvrant la porte :

— Ah, c'est vous monsieur l'inspecteur, vous n'avez pas traîné après votre coup de fil...

Corentin entra.

— Mais ça a l'air d'aller bien mieux ! s'exclama-t-il. Encore un peu pâlotte, mais l'œil est brillant. Moi qui m'inquiétais de vous voir sortir si vite de l'hôpital. Même pas le plus petit rhume.

Elle rit, à l'évocation de leur nudité commune, l'autre nuit. Puis se détourna. Ça lui faisait tout drôle d'être habillée devant cet inspecteur trop beau dont elle n'ignorait rien de l'anatomie. Mais, lui, il n'avait pas ses portraits affichés au mur. Très précis. Il comprit, et évita de regarder les murs.

— Un whisky ? dit-elle.

Il approuva, la trouvant ravissante quand elle s'en alla, dansante, vers la kitchenette. Le jean lui allait à merveille, comme le pull roulé de fin lainage au-dessus.

La porte de la kitchenette battit brusquement, Jenny réapparut, tout à fait blanche, cette fois.

— Monsieur l'inspecteur, balbutia-t-elle, on a changé mon four.

Il la fixa, ahuri, en se levant doucement.

— Je ne comprends pas...

Elle vira de nouveau vers la kitchenette.

— Si, je vous assure, je ne débloque pas. Je suis rentrée tout à l'heure, c'est la première fois que je reviens dans la cuisine.

Il la suivit :

Devant lui, bien net, bien propre, un four de métal poli, classique.

— Regardez, insista-t-elle, il y a un détail, tout petit, mais qui m'a sauté aux yeux, je ne sais pas pourquoi. C'est exactement le même four que le mien, mais il y a une toute petite différence. Là, regardez la marque. La première lettre est en minuscule.

Elle secoua la tête de haut en bas, faisant flotter ses boucles blondes.

— Sur mon four, le vrai, la première lettre est une majuscule, j'en suis sûre.

Il rêva :

— Je vous crois, quand on est une femme, on remarque ces choses-là.

Il passa la main sur le four.

— Autrement, pareil, absolument ?

— Oui, sauf que ce n'est pas le même modèle.

Il s'appuya à la cloison.

— Avant votre kidnapping, le four était bon ?

Elle haussa les épaules.

— Ecoutez, la dernière fois que je m'en suis servie, c'était ce soir-là... quand il est mort.

— Et vous n'avez rien remarqué.

Elle eut une moue.

— Non... Mais vous savez, je ne bois pas mon four des yeux chaque fois que je m'en sers. Là, c'est vraiment par hasard, je ne sais pas pourquoi j'ai remarqué ça.

Corentin tendit la main et ouvrit la porte du four.

— Tiens, fit-il, vous êtes à la page, il n'y a pas de résistances. Un four à micro-ondes.

En parfait célibataire, il se tourna vers elle curieux.

— C'est vraiment bien.

Les lèvres rouges de Jenny s'arrondissaient.

— Mais, balbutia-t-elle, mon four est à micro-ondes, ça c'est vrai, seulement, ce n'est pas celui-là.

Boris Corentin reposa son verre de whisky.

— Jenny, fit-il sourdement, monseigneur Loursais n'est pas mort d'une défaillance brutale de son stimulateur cardiaque. Quelqu'un a provoqué cette défaillance.

Il reprit son verre :

— Monseigneur Loursais a été assassiné. Ici, chez vous.

Jenny se prit la tête à deux mains.

— Monsieur l'inspecteur, j'ai vraiment besoin d'explications. Les stimulateurs cardiaques, ça n'a jamais été au programme des études de philo.

Corentin alluma une Gallia.

— Dans certains restaurants, aux Etats – Unis, il y a cette pancarte affichée à la porte : « Attention ! Four à micro-ondes. Accès de la cuisine interdit aux porteurs de stimulateur cardiaque. » Pourquoi ? Parce que les micro-ondes du four, très proches de celles des radars et capables de cuire un poulet en quatre minutes, ont un effet terrifiant sur un stimulateur cardiaque qui s'approche trop quand il y a une fuite, un défaut, dans l'appareil. Et, j'en suis sûr, c'est ce qui s'est passé. Vous me dites qu'on a changé votre four.

Pourquoi ? Pour le remplacer par un four trafiqué qui a laissé « fuir » des ondes. Exprès.

« Parce qu'on savait que c'est dramatique, une fuite de micro-ondes sur un stimulateur cardiaque. Et qu'on savait aussi que monseigneur Loursais en portait un. Avec les stimulateurs cardiaques, les micro-ondes créent dans ses circuits un brusque courant continu. Or, le principe d'un stimulateur cardiaque, c'est justement d'alterner les impulsions qui soutiennent le cœur. Résultat, sous l'effet du courant continu, le cœur est paralysé. D'un coup.

Il fixa sombrement la jeune femme.

— C'est ce qui s'est passé avec monseigneur Loursais, quelqu'un est venu changer le four. Exprès. Et sachant qu'il venait vous voir.

— Mais, sachant comment ? s'écria-t-elle.

— Ça, je voudrais bien le savoir, Jenny. Vous parliez de l'évêque autour de vous ?

Elle se voûta.

— Je vous jure que non, et je ne savais pas qu'il venait ce soir-là. Il arrivait à l'improviste.

Elle se leva comme un ressort.

— On me l'avait remis ? s'écria-t-elle. On me l'a rechangé !

Corentin se sentit devenir bizarre. Tout ça prenait un ton carrément dément.

— Oui, reprit-elle, surexcitée. Je me rappelle, maintenant, je me suis resservie du four, mais oui, après sa mort. Le même jour où l'on m'a kidnappée. Je l'aurais remarqué, en ouvrant le four.

Il planta ses yeux dans les siens :

— Et le soir de sa mort, quand vous avez utilisé le four, vous n'avez rien remarqué ?

Elle détourna la tête :

— Non. Comprenez-moi, j'attendais un « spécial », je pensais à autre chose.

Il se tut.

— Jenny reprit-il, d'une voix différente. Il est temps de jouer franc jeu avec moi. On a rechangé votre four. C'est certain. Pour vous tuer, vous aussi.

Quand elle eut terminé, elle avait les pommettes en feu. Elle le regarda longuement.

— Boris, murmura-t-elle, faites-moi l'amour, j'en ai besoin.

Elle se jeta contre lui, cherchant sa bouche. Et le fouillant aussitôt avec sa

langue.

CHAPITRE XVI



Charlie Badolini se tourna ironiquement vers Boris Corentin.

— Vous reprendrez du pigeon aux petits oignons ? demanda-t-il, faussement distrait.

Corentin se retint pour ne pas éclater de rire.

— Non, Patron, deux fois en une semaine, c'est trop. Je crois que je vais prendre une entrecôte à la niçoise. Je crève de faim.

Le chef de la Brigade Mondaine prit l'air soucieux :

— Le pigeon n'était pas bon, l'autre jour ?

— Si, excellent, mais l'inspecteur Brichot m'a fait envie avec son choix. C'était le bon.

Un ange niçois voleta au-dessus du patron de la Brigade Mondaine. Charlie Badolini avait réinvité ses deux inspecteurs préférés, toujours sur bons roses, œuf corse, comme aurait dit Aimé Brichot. Mais il sentait que le geste était nécessaire pour le moral. Histoire de regonfler les troupes.

Qui pigeaient le coup, vu l'humour toujours autant d'attaque.

— Et vous, demanda Charlie Badolini, bon bougre, levant le nez vers

Aimé Brichot.

— Je remets ça avec l'entrecôte à la niçoise, fit celui-ci.

Le patron de la Brigade Mondaine poussa un soupir.

— Qu'est-ce qu'il nous reste à faire, croyez-vous ? demanda-t-il au maître d'hôtel.

L'homme hésita, gêné. Flairant une série de plaisanteries qui relevaient d'un code secret entre les trois convives. Tous les trois le regardaient avec un sourire béat au coin des lèvres. Attendant.

Il comprit que l'humeur était bonne.

— Jamais deux sans trois, Monsieur, glapit-il. Accompagnez donc ces messieurs. Je mettrai le tout dans un grand plat.

Quand ils eurent raclé le fond de leurs assiettes respectives, Boris Corentin alluma une cigarette.

— Patron, vous nous avez invités pour parler aussi, je suppose ?

Aimé Brichot se mordilla la moustache. Et voilà, on allait recommencer avec le boulot. Les récréations ne durent jamais bien longtemps. Charlie Badolini remua ses yeux globuleux, leur faisant pratiquement faire un tour complet, signe de contrariété. Brichot sourit in petto : le patron, lui aussi, aurait bien pris un peu de rabiote. Pas forcément d'entrecôte. De récréation.

— C'est donc si pressé que ça ? fit le vieux policier.

Corentin eut une moue évasive.

— Il faut en parler un moment ou à un autre. Là, on est tranquilles, entre nous, loin de votre sacré téléphone qui nous coupe tout le temps la parole.

Badolini sauça ce qui restait dans son assiette avec une gourmandise enfantine.

— Et de quoi de si urgent voulez-vous donc me parler ? mâchouilla-t-il.

Corentin lui resservit du vin. Ainsi qu'à Brichot. Histoire de les mettre en condition.

— De la mort de Jenny, finit-il par lâcher placidement.

Un Berrichon et un Niçois s'étouffèrent dans leur nuits-saint-georges.

— Elle est morte ? geignit Brichot. Ah non, je l'aimais bien.

Corentin se pencha :

— Elle n'est pas morte, elle va mourir bientôt... si nous ne faisons rien.

Il arrêta du geste, sans respect hiérarchique, l'intervention de son chef.

— Faire quelque chose, ça va la sauver. Et, coup double, on gagnera peut-être.

Charlie Badolini demanda du geste au maître d'hôtel de lui apporter la

carte pour les desserts et les fromages.

— Nous vous écoutons, Sherlock Holmes, articula-t-il, une lueur d'ironie dans les yeux.

Corentin lissa la nappe épaisse, parfaitement repassée, du dos de la main.

— « On » a remis le four à micro-ondes truqué chez Jenny.

Charlie Badolini se pencha. Au bord de l'énervement.

— Si vous vous expliquez, peut-être pourrions-nous entrer dans la partie ?

Corentin daigna :

— Je n'ai pas pu vous le dire hier soir, vous aviez un dîner en ville, et l'inspecteur Brichot lui aussi dînait en ville, chez un copain de régiment.

— Ouais, grommela Brichot, on t'a attendu...

Corentin haussa les épaules.

— Je suis resté chez Jenny, excuse-moi, et voici pourquoi.

Il raconta toute l'affaire du four, dans le détail.

— Ça alors, murmura le patron de la Brigade Mondaine. Un assassinat... et pas banal, si la fille ne délire pas.

— Elle ne délire pas, et maintenant, c'est elle qu'on veut éliminer. De la même façon. Ni vu ni connu. Défaillance cardiaque elle aussi. Voilà pourquoi « on » a remis le four qui tue en place. Facile à comprendre la raison. Bachelard et ses acolytes ont peur qu'elle dise ce qu'elle sait, car elle sait beaucoup, la Jenny. Et peut-être beaucoup plus que nous ne le croyons... Si elle avait parlé avant, elle nous aurait évité des ennuis. Ainsi qu'à elle. Mais elle avait peur...

Charlie Badolini l'arrêta de la main.

— Bon, vous avez deux choses à nous dire. D'abord, les révélations de Jenny, puisqu'elle vous en a faites, bravo au passage. Puis il faudra nous expliquer comment un four à micro-ondes peut la tuer, elle qui n'a pas de pacemaker. Si vous voulez, commençons par les révélations.

— OK, Patron, c'est effectivement plus important pour nous, même si c'est dégueulasse à reconnaître. Voilà, cette Bible de monseigneur Loursais, c'est de la dynamite. Pour Bachelard et ses acolytes. À savoir, une bande de proxénètes astucieusement reconvertis dans une société immobilière, avec gérants, hommes de paille et tout le bazar, pour continuer dans la prostitution en tournant les lois sur les hôtels de passe.

— Je vois, fit Badolini, ça se développe, effectivement. Mais pourquoi la Bible ?

— Parce que Loursais était un prêtre curieux. Il s'était mis en tête de monter un réseau d'entraide pour les artistes nécessiteux, et, dans la foulée, Dieu seul sait pourquoi, pour les prostituées en perdition. Bon. Pour ça, il fallait de l'argent. Il avait trouvé le truc. Il allait visiter les filles. Carrément. Il

leur parlait. Bon, gentil. Mais sans jamais demander de fric. Seulement, il glissait toujours dans la conversation son histoire de réseau d'entraide.

« Après, il faisait le coup du bréviaire, qu'il apportait toujours avec lui et posait, comme par distraction, sur un meuble, un fauteuil, une table. Ça manquait rarement de se produire. Emues, bonnes filles comme sont les prostituées, toutes, sauf les éternelles vachardes classiques, glissaient un billet dans le bréviaire. Et rarement un petit... Voilà pourquoi il y avait tant d'argent dans le bréviaire de Loursais, chez Jenny. Elle aussi, il la visitait, et souvent : c'est une « gagueuse », Jenny.

Il écrasa son mégot dans le cendrier.

— Maintenant, pourquoi la Bible, direz-vous toujours ? J'y viens. Loursais, ahuri de ce qu'il apprenait au fil des nuits sur le monde de la prostitution, notait. Mais en code. Des traits, des signes secrets, des mots soulignés qui, sans doute, à la relecture attentive, donnaient des tuyaux. En particulier sur le réseau Bachelard and Co. Ce sacré petit cochon de juge pour enfants... Je comprends désormais comment il a pu s'offrir sa propriété...

— Tout devient clair, rêva Brichot. Même cette déclaration de Jenny au journaliste de « France-Soir » traînant dans la boue monseigneur Loursais. Télécommandé par la bande ?

Charlie Badolini s'agita sur sa chaise.

— Bien sûr, mais ça ne résout pas la question : Pourquoi avoir assassiné Loursais ? Comment savait-il qu'il enquêtait ? Car il enquêtait. Pour nous livrer tout le dossier, une fois complet...

Corentin approuva plusieurs fois de la tête :

— Il était inquiet. Il paraît qu'un soir, il a avoué à Jenny que bien des gens commençaient à en avoir assez de le voir fréquenter les filles. La bande a-t-elle eu vent de la Bible ? Sûrement. Sinon, ils ne l'auraient pas cherchée après sa mort. Une fille avait dû voir les signes étranges, et en parler.

Brichot gratta sa moustache.

— Jenny ?

Corentin eut une moue.

— Je ne crois pas, j'ai l'impression qu'elle n'est pas du genre.

Charlie Badolini s'examina les ongles.

— Bon, on saura quand on aura mis la main sur la bande. Mais ça va être dur. Bachelard est introuvable. La fouille de sa maison de campagne et de son appartement parisien n'ont absolument rien donné... Bon, sérieux les problèmes. Deuxio. Donc, selon vous, ils veulent tuer Jenny, à présent. Et toujours au four à micro-ondes.

Il fixa Corentin avec une attention redoublée.

— Elle n'a pas de pacemaker, avons-nous dit, alors, le truc ?

Corentin sourit :

— L'acupuncture, toujours. J'ai acheté deux ou trois bouquins ce matin.

Il sourit.

— C'est pour ça que j'étais en retard, tout à l'heure...

Charlie Badolini sourit finement.

— C'est fou, reprit Corentin, le nombre de points précis sur toute la surface du corps humain qui correspondent aux influx cardiaques. Faisons confiance à la Chinoise pour connaître ceux qui mettent le cœur en état de défaillance... Du genre de celles d'un cœur sans pacemaker...

Brichot se moucha bruyamment.

— Pourquoi ne pas la tuer aux aiguilles, direct ?

Corentin haussa les épaules.

— Sans doute parce que ce n'est pas possible.

Brichot agita les mains.

— Elle voulait bien nous tuer à l'aiguille, l'autre nuit ?

— Oui, mais une vraie aiguille. Pointue, et grosse, et qui fait un gros trou, bien visible. Non, crois-moi, ils veulent un crime discret. Tu comprends, ils ne savent pas qu'on a repéré, grâce à Jenny, le coup du four changé. Alors, ils veulent une mort dite naturelle, qui ne fera pas de vague.

Charlie Badolini roula des yeux.

— Mais la fille est en danger dès à présent !

Corentin contempla le plafond.

— Vous me prenez pour un stagiaire, Patron ? Elle est chez moi, elle attend les instructions.

— Parce que vous lui avez dit ?...

— Obligado, mais j'ai hésité. Et je ne l'ai pas fait tout de suite.

Aimé Brichot s'excita :

— On va cerner le coin, on va refaire monter Jenny et, hop, quand la Chinoise se pointera, on la chopera.

— Non, corrigea Corentin, c'est trop risqué. Ils sont malins. Et quand on est malin, une planque de flics, ça se repère toujours. Et tu veux que je te dise : ils planquent, eux. Anonymes. Imprenables.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Tu vas me suggérer : cache-toi dans le studio. Tu n'y es pas allé, il est minuscule, je serais tout de suite repéré. Non, il faut prendre le risque. Laisser Jenny seule. Planquer, oui, mais dans un appartement voisin. Relié par radio à celui de Jenny, Jeannot la Science (Jean Beauvoir, le spécialiste des bricolages sophistiqués, quai des Orfèvres.) nous bricolera ça. Un système proche de la porte d'entrée qui permettra à Jenny d'alerter dès la visite

spéciale.

Il fronça les sourcils.

— Qu'en pensez-vous, Patron ? Vous avez une meilleure idée ? Ça devrait marcher. En trois minutes, je suis là et je neutralise la fille, et ses accompagnateurs, si elle en a, mais je ne crois pas. De toute façon, on peut être plusieurs, et puis, l'appartement à louer, ou à emprunter, ça ne devrait pas être un problème.

— Non, fit Badolini. En deux heures, on trouve ça. Vous avez raison, ça se tient.

Il appela le maître d'hôtel pour l'addition.

— Allez, on rentre mettre tout ça au point. On tente le grand chelem ce soir, que Jenny vienne quai des Orfèvres, on va lui expliquer le topo.

Il se tapa le front :

— Bon Dieu, mais s'ils planquent, comme vous avez raison de le supposer, ils vous ont vu entrer hier chez elle et ressortir avec elle !

Corentin se gratta l'oreille.

— Possible, j'y ai pensé, bien sûr, mais je ne crois pas. Je suis arrivé tard. La rue était vide, j'ai regardé. Puis on est repartis très tard, à trois heures, en taxi. Là non plus il n'y avait personne...

— Je l'espère, grommela Charlie Badolini en se levant.

Le juge Bachelard verdit. Entre ses mains, le quotidien de gauche anar « Libération », et ce gros titre sur trois colonnes : Gontran s'est évanoui, Gontran, son prénom, dont il avait plutôt honte... Il se pencha avec une frénésie mâtinée de hargne. L'article, sur le mode gai et dans le ton « éléphant dans un magasin de porcelaine » caractéristique de la publication, racontait qu'il y avait un « bizarroïde mystère et boule de gomme autour du juge Gontran Bachelard, spécialisé dans la fessée pour enfants ».

« Ils ne croient pas si bien dire, les salauds, murmura in petto le juge en poursuivant sa lecture. Il soupira. Rien de bien terrible, au fond. « Libération » se contentait de débiter ses plaisanteries habituelles sur un supposé break-down subtil ayant obligé Gontran à se mettre subitement au vert, pour raison de santé. Explication diffusée sans aucun doute pour la chancellerie. Et sans aucun doute aussi via la police.

Bachelard se rua sur les autres quotidiens. Son hôte, sa « planque », était un fana de la presse, vieille pédale friande de potins, et particulièrement de la page des petites annonces « homo » de « Libé ».

Seul le « Matin de Paris » et le « Figaro » parlaient aussi de lui. Simples entrefilets, secs, sans commentaires, plats, identiques. Ils s'étaient contentés de publier la dépêche.

Bachelard releva le nez. Devant lui, Liyu qui fumait cigarette sur cigarette.

— Toujours rien, n'est-ce pas ? fit-il. Ah, si je le tenais, le taré qui l'a laissée filer sans rien voir...

Liyu rejeta ses mèches lisses, noir de jais, en arrière.

— Et moi, je te le passerai aux aiguilles dès qu'on pourra sortir de ce trou puant.

Elle ne pouvait pas supporter la maison de leur hôte. Un hôtel particulier de Neuilly, rue Ancelle. Un des derniers encore en place au milieu des grues de construction. À Neuilly aussi, c'était le grand bouleversement immobilier.

Indifférente à la gentillesse de celui qui les hébergeait, car après tout, il prenait de sacrés risques. Mais c'était plus fort qu'elle, le parfum des bâtonnets d'encens partout, elle avait beau être Chinoise, elle avait ça en horreur. Allergie. Depuis qu'elle était là, elle éternuait tout le temps.

Elle repartit pour une crise frénétique qui la laissa, pantelante, un mouchoir trempé à la main... Pourtant, leur hôte, bon bougre, avait éteint tous ses bâtonnets. Seulement, la maison était tapissée de tentures, imprégnées à vie par l'encens.

Le téléphone grésilla soudain. Bachelard se précipita.

Quand il raccrocha, il souriait.

— Liyu, fit-il, le taré s'est racheté, la fille est rentrée au bercail. Allez, il vaut mieux la liquider. Elle sait trop de choses. Et elle n'a peut-être pas tout dit encore...

Liyu se leva d'un bond, abandonnant son mouchoir.

— J'y vais seule, grinça-t-elle. N'ayez pas peur, je suis plus forte qu'elle, et je connais le judo.

Bachelard se gratta la calvitie.

— Appelle-moi quand ce sera fini. C'est plus prudent.

Elle se bloqua :

— Pour qui ?

Elle rit durement, sans attendre.

— Ah, on peut dire que la confiance règne.

Elle sortit et claqua la porte derrière elle. Il y avait une station de taxi, pas très loin, avenue du Général-de-Gaulle, à côté du métro Sablons.

Jenny secouait la tête, l'oreille contre l'écouteur de son téléphone.

— Non, Boris, ne t'inquiète pas, répéta-t-elle, je me rappelle bien, le bouton d'appel radio est sous la moquette, à un mètre de la porte, au coin

exact du petit tapis bleu.

Elle rit, en serrant contre elle son caniche nain, qui la dévorait des yeux, paraissant pressentir l'importance du moment.

— Après tout, on va peut-être passer des heures à attendre... Et toi, c'est comment, ton studio ? Ah... vide, c'est bien fait pour toi.

Ils n'avaient trouvé que ça de plus proche. Un studio à louer qui avait l'avantage d'être à trois pâtés de maisons. Pour le reste, le système d'alerte radio, Jeannot la Science s'était arraché : le tout avait été posé à 18 heures. Par Jenny elle-même, suivant des instructions détaillées consignées par écrit. Il était plus prudent de la laisser entrer seule chez elle. Les « planqueurs » devaient avoir reconnu les allures et les visages des visiteurs habituels de l'immeuble.

— Et Aimé ? Ça va ? fit-elle, englobant l'équipe tout entière dans son affection. Ah, il se gratte la moustache ! Ça ne m'étonne pas. Dis-lui que je l'embrasse sur le front.

Elle baissa le ton, comme si quelqu'un d'autre que Corentin pouvait l'écouter.

— Toi aussi, gros malin.

Après avoir raccroché, elle alla se servir un scotch. Il fallait absolument qu'elle lutte contre la peur qui montait en elle. Elle en était sûre, c'était pour bientôt. Une intuition.

Elle marcha de long en large, s'arrêtant devant un de ses portraits de prostituée. Elle pâlit.

« J'en ai marre de tout ça, murmura-t-elle, j'arrête... Après tout, j'ai assez mis à gauche, et fait assez d'entomologie masculine, je reprends les études. »

La sonnerie, chantante, la fit sursauter.

— « Ça y est... », se dit-elle, le cœur sautant dans la poitrine.

Elle s'avança, les yeux rivés sur le coin du tapis bleu, devant la porte. Son chien poupée toujours dans les bras. Elle mit son pied gauche juste à côté, puis tâta le sol de l'autre. Elle était pieds nus, exprès. Elle sentit le bouton.

Elle garda le pied dessus. Puis elle avança la main et, prenant une inspiration, elle l'ouvrit.

— Bonsoir, dit Liyu, aimable.

— Bonsoir, balbutia Jenny, qui se sentait au bord de l'évanouissement.

Le caniche, lui, commençait à gronder.

Liyu avança le buste.

— J'ai un service à te demander, je peux entrer ?...

Jenny se porta sur sa jambe droite. Pressant furieusement le bouton.

— Bien sûr, fit-elle, mais, pour le service, c'est à voir...

Boris Corentin se pencha, collant l'oreille à la porte.

« On n'entend rien, souffla-t-il, vous êtes prêts ? »

Il se sentit transpirer :

« Bon Dieu, murmura-t-il. Pourvu que je ne me sois pas trompé dans mes déductions... »

Derrière lui, Brichot et Tardet, Smith and Wesson au poing.

Corentin sortit la clé du studio de sa poche et l'introduisit, tout doucement. Il tourna avec lenteur et, dès que le déclic du pêne se fut produit, il se projeta à l'intérieur, Brichot et Tardet derrière lui.

Il s'arrêta net.

— Geste de plus et je vous tue, murmura-t-il en sortant son revolver.

Devant lui, Jenny, ligotée sur son lit, et au-dessus d'elle, Liyu, une aiguille à la main. Jenny en avait déjà deux plantées dans le cou et à un pied.

Liyu lâcha l'aiguille et se releva lentement, les yeux rivés sur Corentin. Tout à coup, elle plissa les paupières, et elle éternua.

— Ah, non, pas ça, en plus ! hurla-t-elle, en se roulant par terre, secouée d'une crise de rage nerveuse.

Corentin se pencha et lui passa les menottes.

— Il n'y a donc rien, dans l'acupuncture, contre les éternuements ? fit-il.

Elle se détourna sans répondre.

Il reçut dans ses bras Jenny, que Brichot avait détachée et débarrassée de ses aiguilles.

— Merci, murmura-t-elle, je n'ai même pas eu le temps d'avoir vraiment peur.

— Et Loulou ? s'écria-t-elle, hagarde. Qu'est-ce qu'elle en a fait ?

Une petite boule de poils gris perle sortit péniblement de derrière un canapé.

La Chinoise l'avait projeté là d'un revers de poignet.

Jenny l'arracha au sol à deux mains :

— Dis-moi que tu n'as rien ! gémit-elle.

Loulou se lova vigoureusement contre elle et lui flanqua une langue rose et avide dans le nez.

Jenny tournoya avec lui dans la pièce. Pour s'arrêter très vite.

Elle se releva brusquement.

— Attends, le four..., dit-elle.

Elle courut jusqu'à la kitchenette et tourna un bouton.

Le ronronnement du four à micro-ondes stoppa net.

Corentin souleva Liyu.

— Et maintenant, dit-il, on va parler un peu. Si vous ne voulez pas aggraver votre cas, vous avez intérêt à accepter.

CHAPITRE XVII



La voix sourde de Charlie Badolini marqua un temps d'arrêt.

— Et pouvez-vous me dire, s'il vous plaît, reprit-il avec un soupçon d'aigreur, quel est le nom de ce jeune homme ?

Boris Corentin s'inclina :

— James Stephens, pour vous servir, Patron, articula-t-il aimablement.

Le chef de la Brigade Mondaine se rapetissa légèrement dans son fauteuil Empire.

— C'est bien ça, murmura-t-il après un rapide coup d'œil à son bloc-notes.

Quelques minutes plus tôt, Pascal Serafino, ancien condisciple de lycée de Nice, Corse d'origine comme lui, et comme lui monté à Paris dans la police, lui avait téléphoné depuis Roissy où il était « flic d'aéroport ». L'étudiant anglais en théologie qui avait repris l'avion pour Londres quatre jours plus tôt à 15 heures avec une Bible achetée aux Puces de Saint-Ouen avait été

« localisé » grâce à la gentillesse compréhensive des services de « Bristish Airways ». Puis il avait été facile, en appelant Londres, et son agence de « Tour opérateurs » de retrouver son adresse. 3 Cheman Road London W 4.

Aussitôt, Charlie Badolini avait convoqué Boris Corentin. Très fier de jouer un rôle efficace dans cette fichue enquête plus tordue encore que d'habitude. Corentin était arrivé, souriant, décontracté. Et, comme un prestidigitateur sort le lapin de son chapeau, il avait sorti le nom de l'étudiant anglais.

Coupant l'herbe de la bonne surprise sous le pied à talon surélevé de Charlie Badolini.

— Vous ne me demandez pas comment je l'ai retrouvé, Patron ? sourit-il.

Charlie Badolini froissa furieusement la feuille de son bloc-notes et la projeta dans sa corbeille.

— Je vous demanderai plutôt pourquoi vous ne m'avez pas averti avant ? siffla-t-il.

— C'est la faute à coïncidence, déclara gaiement Corentin.

— Coïncidence ? grogna Badolini au bord de la colère froide.

Corentin se fit plus hiérarchique.

— Oui, Patron, il ne faut pas m'en vouloir. Juste quand vous m'avez appelé, je venais de recevoir la visite de deux personnes, dont l'Anglais.

Charlie Badolini arrondit la bouche dans un ovale parfait.

— Il est venu vous trouver ? Comme ça ? Comme dans les contes de fées ?

— Oui, Patron, je vais vous expliquer.

— Il serait temps, gémit Badolini.

Un quart d'heure plus tôt, le brocanteur de « SOS Débarras », celui qu'on surnommait Duduche, s'était pointé dans le service, en compagnie d'un long Anglais de 25 ans, rose et poupin, sobrement vêtu d'un tweed vert à faire pâlir de jalousie Aimé Brichot.

— Et voici pourquoi, dit Corentin. James Stephens, à peine retourné chez lui, a été intrigué au plus haut point par les annotations de la Bible. Ça l'a tellement travaillé qu'il a fini par se décider à revenir trouver le brocanteur, pour savoir où il avait trouvé cette étrange Bible derrière laquelle il soupçonnait quelque secret. Lequel ? Il n'en savait rien. Mais le seul moyen de savoir était de remonter la filière. Or, ce James Stephens a les moyens. C'est le fils d'un riche commerçant en accastillage pour bateaux de plaisance. Il a repris l'avion, et il a débarqué chez Duduche. Le reste est facile à deviner. Duduche m'a aussitôt téléphoné.

Charlie Badolini émit un petit sifflement appréciateur.

— La chance est avec vous, Corentin, dit-il, c'est bon signe.

Il se déridait enfin.

— Ils sont toujours là, je suppose ?

— Bien sûr, voulez-vous les voir ?

James Stephens affichait, dans les deux beefsteaks roses à point qui lui servaient de joues, les plis légers du désappointement. Le peu qu'il savait de français lui avait suffi pour comprendre : ce qu'il y avait de cabalistique dans sa Bible n'était en rien religieux. Pas d'éléments utiles pour la thèse qu'il préparait, sur une quelconque vision gallicane des textes sacrés. Rien qu'une affaire policière. Abominablement policière, et même assez shocking s'il pigeait bien.

Il avança son buste interminable, faisant pendre dans le vide sa cravate orange à rayures noires.

— Permettez à moâ, fit-il en pesant sur chaque syllabe, d'offrir ce Bible à vous.

Il prononçait « baille-beul ». Badolini se creusa une seconde la cervelle.

— Monsieur Stephens veut dire Bible. Il prononce à l'anglaise, s'empressa Aimé Brichot, s'arrachant à l'étude vestimentaire de l'Anglais. Un détail, chez lui, le passionnait surtout : les chaussettes. À la fois fines et duveteuses, sûrement très douces à la peau, et d'une couleur ocre léger qui se mariait merveilleusement avec le lainage du pantalon, comme avec le cuir souple, un peu craquelé, des chaussures à boucles.

— Merci, grinça Charlie Badolini. Figurez-vous que j'avais compris tout seul.

Il se tourna vers l'Anglais. Très Entente Cordiale dans le sourire.

— Je ne saurais trop vous remercier, Monsieur, fit-il. La police française vous est reconnaissante de votre geste. Effectivement, cet ouvrage est capital pour nous.

L'Anglais se pencha de côté vers Brichot.

— What does he say ? interrogea-t-il d'un air navré.

Aimé Brichot traduisit, avec un air d'importance gonflée, sous l'œil de plus en plus blanc de Charlie Badolini.

— Aôô ! fit l'Anglais, the Director gives me the Bible back ? And what for ?

Corentin se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Je crois qu'il y a erreur, Monsieur Stephens, commença-t-il dans un anglais parfait. Mon collègue a fait une petite erreur de traduction. Nous gardons la Bible que vous nous offrez si aimablement, et nous vous remercions chaleureusement de votre geste.

L'Anglais inclina plusieurs fois la tête, très amusé.

— Thank you, fit-il.

Il leva les mains.

— And good luck.

Aimé Brichot, soudain, s'était désintéressé de sa tenue. À l'examen, les chaussettes lui paraissaient du plus parfait mauvais goût. Un Anglais qui ne comprenait pas son anglais à lui ne pouvait être qu'un mal embouché. Il se mit à boudier carrément.

Charlie Badolini reposa les quatre feuillets dactylographiés.

— Bravo Corentin. Joli décryptage. Je comprends que cela vous ait pris six heures. Mais le résultat en valait la peine.

Entre ses mains, de la dynamite, classée, répertoriée, nom par nom, adresse par adresse, renseignement par renseignement. L'évêque Loursais avait réalisé là, même si la mort ne lui avait pas permis d'achever, un modèle de travail. Tout y était, récolté au long des mois et soigneusement rapporté dans la Bible avec des mots reconstitués lettre après lettre au fil des pages. Plus d'une vingtaine de gros bonnets avec pour autant, en plus de leur adresse, leur numéro de téléphone, et tout le découpage de la fameuse S.C.I.P.C. bidon...

Le patron de la Brigade Mondaine se tourna vers Liyu. La Chinoise, assise entre Corentin et Brichot, n'avait pas marqué le moindre signe d'étonnement à la révélation de tout ce que la police savait. Muette, butée.

— Vous allez nous aider à gagner du temps, jeta Badolini.

Il eut un sourire dur.

— La justice en tiendra compte, ajouta-t-il, vous avez ma parole.

Elle leva vers lui ses yeux en amande incroyablement prononcée.

— Réduction de peine ? fit-elle d'une voix neutre.

— Exactement.

Elle parut hésiter :

— Je ne comprends pas bien, reprit-elle. Il vous suffit d'aller arrêter toutes ces personnes...

Corentin se pencha.

— Bien sûr, mais c'est une opération difficile à minuter. Il risque d'y avoir des fuites. Beaucoup peuvent réussir à passer entre les mailles du filet. Alors, vraiment, il n'y a pas de réunion en perspective ces temps-ci ?

Elle secoua la tête avec un sourire légèrement méprisant.

— Ils ne sont pas fous, dit-elle.

Corentin se leva.

— Ecoutez-nous bien, vous avez tout à gagner à trouver un moyen. Réfléchissez-y, nous nous revoyons demain.

CHAPITRE XVIII



Le juge Gontran Bachelard eut un passage de brume soucieuse dans le regard.

— C'est mauvais, ça, dit-il d'une voix lente.

Depuis la veille, il avait repris espoir. La police n'avait pas réussi à mettre la main sur lui. Assez ahurissant. Mais qui prouvait que sa planque était bonne. Du coup, il avait complètement repris confiance en lui. Son seul problème, désormais : réussir sa fuite. Et voilà qu'on lui apportait une tuile maison, quasiment sur plateau d'argent...

Il agita la lettre que venait de lui tendre Jean-Louis Capelou, homme d'affaires immobilières de sa profession, et comptable de la S.C.I.P.C. à ses heures perdues (pas pour les rentrées d'argent).

Capelou haussa encore un peu ses hautes épaules naturellement surélevées. Une particularité physique qui lui posait des problèmes incessants chez son tailleur : comment expliquer qu'il n'avait pas besoin de rembourrage interne ? Que ses épaules faisaient toutes seules le travail ? Les tailleurs n'ont

jamais aimé les clients à problèmes.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? dit Capelou d'une voix traînante, mon secrétariat a reçu ça au courrier de ce matin.

« Ça », c'était une lettre extrêmement officielle, envoyée à la S.C.I.P.C. par l'Union pour le Recouvrement des Cotisations de Sécurité Sociale et d'Allocations Familiales, Avenue Simon-Bolivar, Paris 19^e, et le contrôleur annonçait uniment sa visite, sous huitaine, pour motif de vérification sur le livre de paye de la société. Apparemment, pur travail de routine, vérification classique chez toutes les entreprises. L'ennui était que la S.C.I.P.C. était une entreprise bidon. Autrement dit, les récapitulatifs des salaires versés au cours de l'année passée (DAS 1, nouvelle dénomination des anciens états 2024 et 2460, pour parler administratif), c'était du vent. Les livres de paie, supposés être en concordance avec les récapitulatifs trimestriels et le DAS 1, c'était encore plus du vent. Quant au DAS 2, déclaration à joindre obligado, et comportant l'ensemble de toutes les rémunérations versées par l'entreprise et autres que les salaires, c'est-à-dire les honoraires, les droits d'auteur, les jetons de présence, les « droits d'inventeur », etc., pour reprendre encore une fois les termes légaux, c'était du vent ajouté à encore plus de vent, sans parler, du côté inexistence, des bordereaux de cotisation URSSAF avec concordance par rapport au livre de paye.

Bachelard tira frénétiquement sur sa Craven à bout doré.

— Débrouillez-vous, dit-il sèchement. Moi, je ne suis plus dans le coup.

Capelou remonta les épaules.

— Hé, pas si vite ! Vous n'avez pas encore quitté Paris, que je sache.

L'autre se voûta dans un nuage de fumée.

— Pardon, je suis nerveux en ce moment. Il faut me comprendre.

— Nous aussi, je veux dire, nous autres, les associés, siffla Capelou. On est liés, ne l'oubliez pas, c'est dans notre accord.

Il rit :

— Pour le meilleur et pour le pire, comme on dit. Le vrai mariage.

Ils rêvèrent un instant tous les deux. Des rêves cauchemardesques. La tuile était tombée. Une chance sur dix mille pour que ça se produise, mais ça s'était produit. L'URSSAF débarquait, « coucou me voilà », pour demander des comptes. Or, les comptes n'existaient pas. Pas de secrétaires, pas de cadres, pas de cadres supérieurs, pas d'huissiers, pas d'agents de maîtrise. Rien que des prostituées, des gérants et des rentrées d'argent en liquide. Chèques truqués, cotisations mensongères, inscriptions manigancées, déclarations d'impôts poétiques.

— Il vient quand, l'ordure ? jeta Bachelard.

Capelou remonta sa mèche grisonnante.

— Sous huitaine, je ne vous l'ai pas dit ? On ne sait jamais au juste avec

eux. En tout cas, il va venir, et au siège...

Il ricana.

— Le siège...

Son propre bureau d'affaires, rue Viala (XV^e arrondissement). Un appartement transformé, où il s'occupait de toute une série d'activités. Allant des conseils de comptabilités aux expertises fiscales en passant par diverses organisations de sociétés, dont la S.C.I.P.C...

Le juge se servit un alcool de poire.

— Il faut arrêter ça.

L'autre se permit de soupirer avec dédain.

— Tenez, je vous paye pour me dire comment.

Bachelard avala nerveusement une gorgée, avant de tousser.

— Il faut qu'on se réunisse tous ! glapit-il en reprenant souffle. Et le plus vite possible. On va refaire les contrats de travail... On signera tout les doubles... Histoire de tout remettre en ordre... Ils n'y verront que du feu, côté URSSAF.

Capelou poussa un nouveau soupir.

— Facile à dire, ils sont tous dans la nature... Non, il vaut mieux essayer de parer le coup tous les deux.

Bachelard reposa lentement son verre sur la table basse.

— Tous les deux ? Vous êtes fou ! Nous n'avons pas pouvoir.

L'autre daigna sourire.

— Ecoutez-moi bien, dit-il doucement.

Le juge se concentra. Capelou lui tendit son verre.

— Merci, fit-il, en portant le verre à ses lèvres. Bon, nous sommes bien d'accord sur un point ; la S.C.I.P.C. est une société dont le but officiel est la gestion d'immeubles. En tant que telle, elle est société immobilière de gestion prévue à l'article 1 du décret 13-7-63 n° 63-683.

— Jolie mémoire, apprécia Bachelard.

Capelou lampa un peu d'alcool de poire.

— Je continue. Nous avons dû nous constituer sous forme de SARL ce qui ne nous oblige pas à avoir un commissaire aux comptes, même si nous sommes tenus d'établir un bilan et un compte d'exploitation. Vrai ou faux ?

— Vrai, admit Bachelard, sous les ailes flottantes et parfumées d'un ange très spécial protégeant des nuées de prostituées de tous âges relevant du compte d'« exploitation ».

— Très bien, reprit Capelou. Nous ne sommes donc pas tenus d'être déposé au Tribunal de Commerce, puisque seuls les bilans des S.A. peuvent y être demandés. Par contre, nos bilans sont obligatoirement déposés auprès du

contrôle des Impôts Directs. Autrement dit, nous avons tout le loisir de faire traîner les choses.

Le crâne nu de Bachelard se plissa.

— Désolé, mais je ne vous suis plus.

Capelou le contempla avec une commisération appuyée.

— Réfléchissez, lors de la constitution de notre société, nous avons dû déclarer ses statuts au B.A.L.O. (Bulletin d'Annonces Légales et Obligatoires).

— Et alors ? insista Bachelard, les rides du crâne de plus en plus ignares.

— Et alors, bon Dieu, s'exclama Capelou d'un ton excédé, vous ne voyez donc pas que tout ça, c'est la mélasse ! On est inscrits partout. De tous les côtés. Chaque inscription indépendante de la suivante. Il peut venir, ce contrôleur de l'URSSAF, je vais lui mélanger les pédales, moi, vous allez voir. L'envoyer à droite et à gauche. Il y perdra son latin.

Bachelard avança la main vers la bouteille de poire.

— OK, je pige, l'embrouillamini administratif. Reste qu'il va se pointer chez vous.

Capelou se leva, arpentant pesamment le grand salon parfumé à l'encens.

— Excusez-moi, Juge, fit-il, en se rasseyant, mais vous n'êtes pas rapide. On va écrire à ce bonhomme, sur papier à en-tête de la S.C.I.P.C., qu'on se fait un plaisir de le recevoir, mais que malheureusement, il faudra qu'il se pointe à une autre adresse, vu qu'on a changé de local, pour cause d'exiguïté, rapport à l'importance prise par notre société.

Il rit bruyamment.

— Quelle nouvelle adresse ? jeta Bachelard.

Capelou s'examina les ongles.

— Monaco, fit-il. Il y a des natifs qu'on paye pour ça, là-bas... D'accord, ils vont tiquer. Mais ça leur prendra du temps pour redresser la barre et découvrir qu'en fait la manœuvre n'est pas légale. Quand ils arriveront là-bas, ce sera la surprise : la S.C.I.P.C. aura été dissoute.

Il vida son verre.

— Ollé ! dit-il avec une gaieté molle. Il n'y aura plus qu'à recommencer.

Gontran Bachelard alla rêvasser un peu à la fenêtre.

— Quand même, dit-il, il faut en parler aux autres.

Capelou croisa ses jambes interminables.

— Si vous voulez, je n'y vois pas d'inconvénient.

Bachelard plissa ses petits yeux aigus.

— Et puis, fit-il, une petite fête pour enterrer la S.C.I.P.C., vous êtes contre ? Sans compter qu'il est normal de les mettre au courant du nouveau.

Pour aviser au mieux.

L'autre remua ses bajoues.

— Je n'ai jamais été contre une fête, et au fond, vous avez raison. Ça fait longtemps que j'ai envie de voir certaines têtes que je n'ai encore jamais vues. Et, de toute façon, il vaut mieux revoir ensemble la paperasserie.

Il vira du buste. Là-bas, la porte d'entrée venait de se refermer.

— Tiens, Liyu, fit-il. Tu vas nous organiser quelque chose de réussi.

La Chinoise s'avança.

— De quoi s'agit-il ? fit-elle, l'air indifférent.

Capelou explosa d'un rire gras.

— Rassure-toi, pas d'un crime. D'une fête.

Le matin même, Liyu avait réapparu. Avec de « bonnes nouvelles » : Jenny était morte, assurait-elle. Quant à son absence à elle, 48 heures durant, ce n'était qu'une envie de « fête » à assouvir, justement. Elle avait ses secrets, non ? Qu'ils relèvent d'un accord avec la police – et le « calfeutrage » d'une fille nommée Jenny, quelque temps durant – n'appartenait qu'à son quant-à-soi. Vendue aux flics, pour cause de « pas possible autrement », Liyu jouait son rôle. En attendant de savoir si le vent pouvait tourner...

À peine Capelou parti, Bachelard fit signe à Liyu de s'asseoir à côté de lui. Elle obéit. Changée, comme chaque fois qu'elle était seule avec le chauve – le problème sentimental de Liyu : elle était amoureuse du juge Gontran Bachelard. Et vraiment, le genre d'amour qui ne se maîtrise pas.

— Gontran, murmura-t-elle, tout est fichu.

Il se bloqua, plus jaune que jamais.

— Explique toi, je t'en prie.

Elle se lova contre ses genoux, qu'elle se mit à caresser de ses ongles démesurément longs.

— Il faut que je vous dise, commença-t-elle en maîtrisant d'une contraction désespérée une crise d'éternuement qui s'annonçait, ça n'a pas marché sur des roulettes avec Jenny...

Il la laissa parler sans jamais l'interrompre. Mais ses épaules se voûtaient de plus en plus. Il se resservit nerveusement de l'alcool. Puis il passa délicatement les doigts dans les cheveux raides de la Chinoise.

— Liyu, murmura-t-il, on a raté notre coup.

Elle se cabra.

— Mais non ! il ne faut pas s'affoler. Rien qu'un instant de dépression.

Il sourit faiblement.

— Peut-être, je ne suis pas contre une dernière tentative. Ecoute, on maintient la fête, et tu vas voir pourquoi...

Elle aussi l'écouta sans l'interrompre. À la fin, elle tendit ses lèvres vers lui.

— Quitte ou double, n'est-ce pas ! fit-elle d'une voix contractée. Si ça rate... on est bien d'accord ?...

Il lui enveloppa le visage des mains.

— Mais bien sûr, fit-il.

Il se releva :

— Ça ne ratera pas, fit-il avec une gaieté sombre.

Elle frémit.

— Je ne partirai pas seule, reprit-elle. J'en ai assez vu. La Chine, l'exode, la misère... Tchao la chance si elle vire de bord...

Elle attrapa son verre d'alcool de poire et le vida d'un trait.

— Ça fait du bien au moral, haleta-t-elle, la gorge en feu.

Il lui reprit les mains :

— Ils savent tout, n'est-ce pas, à la police ? Avoue...

Elle baissa les yeux. Il partit d'un rire nerveux.

— Alors faisons la fête ! Ici. Notre ami nous doit bien cette ultime gentillesse, hurla-t-il d'une voix de fausset.

Il se rejeta en arrière :

— De toute façon, le coffre-fort, chez moi... les flics finiront bien par trouver le moyen de l'ouvrir. Alors, notre quitte-ou-double, c'est râpé.

Il ricana :

— Je maintiens quand même la fête...

Le général de Castine se tordit les mains de satisfaction. La soirée s'annonçait comme parfaite. Le lieu, d'abord, lui plaisait. Hôtel particulier somptueux, sentant peut-être un peu trop l'encens, mais merveilleusement décoré. Bouquets de fleurs géants, buffets somptueux et des détails « adorables » : partout, des statues de plâtre grandeur nature, venues du Louvre, athlètes, Auriges et Vénus, repeintes avec tous leurs détails anatomiques réalistes. Pointes des seins roses, lèvres maquillées, yeux fardés, et système pileux refait au pinceau noir. Sans compter les photographies suspendues aux murs. Scènes de copulation artistement tirées. Les trente-deux positions. Un vrai « chemin de plaisir »...

Le général se tourna vers Bachelard.

— Ça s'annonce bien ! glapit-il en massacrant son cigare entre deux

doigts.

Bachelard s'inclina :

— Et encore, vous n'avez pas tout vu, mon général. Mais suivez-moi.

Il entraîna le vieil officier retraité à travers une foule jacassante de folles de tous âges et de prostituées mélangées. Tout le gratin – et le personnel – de la S.C.I.P.C. dont le général de Castine était, dans les projets de Capelou, le nouvel « homme de paille », le P. D. G. officiel, le lampiste. Payé au mois, et grassement. Mais ce qui pour lui, Castine, n'était pas l'essentiel. Bien autre chose l'intéressait dans ces « fréquentations » : elles lui facilitaient les rencontres indispensables à son vice spécial. Etre l'homme de paille de la société, peu lui importait. C'était le seul moyen d'avoir de la « fourniture ». Alors, il fermait les yeux. D'autant plus que le salaire pesait lourd. Jamais négligeables, les rentrées d'argent... Ce qu'il ne savait pas, c'était que Bachelard voulait le coincer pour avoir trop fréquenté Jenny. Et, savait-on jamais, trop appris d'elle... Alors que, lui, ignorait que Jenny ait été liée à la société. Lampiste jusqu'au bout...

Pas une seule fille en tenue osée. Pas le genre de la Société, on savait se tenir à la S.C.I.P.C., dans les cocktails d'entreprise. Seulement, sous les robes sages ou les tailleurs convenables, le « métier » réapparaissait.

— Toutes à poil en dessous, murmura le juge à l'oreille du général. Comme vous aimez, non ?

Castine frémit.

— Et les « donneurs » ? interrogea-t-il avec entrain.

Bachelard fit le tour du salon d'un mouvement de menton olympien.

— Triés sur le volet. Regardez.

Castine regarda les danseurs qui entraînaient ces dames dans les déchaînements disco de la stéréo. Ils étaient tous, costumes gris ou bleu rayé, cravatés et super-élégants, des athlètes aux épaules riches de muscles. Et aux pantalons lourdement chargés là où il le fallait.

— Suivez-moi, insista Bachelard en tirant Castine par la manche. Il vous reste le meilleur à voir.

Il l'entraîna vers une tenture disposée dans l'ouverture qui séparait le grand salon du petit. Castine suivit, se penchant pour passer entre les plis de velours rouge. De l'autre côté, il se bloqua.

Devant lui, un spectacle qu'il n'avait jamais vu, et qui était la matérialisation subite, réelle, ahurissante, de ses rêves les plus secrets.

Avant la soirée, c'était la salle à manger. Mais tout avait changé. La table était repliée contre un mur, les chaises Restauration d'époque sagement rangées « en tapisserie » tout autour de la pièce. Sur la desserte Louis XVI, plus de vaisselle et de couverts. Des rangées de tubes et d'éprouvettes médicales. Avec tout le nécessaire d'accompagnement, serviettes, flacons,

cotons.

— Mon Dieu, gémit le général, vous êtes trop gentil.

— Mais non, fit Bachelard, notre président mérite tous les égards.

Il se tourna.

— Regardez encore, fit-il.

Castine regarda. Ebahi. Au milieu de la pièce, posée sur le tapis persan à motifs rouge et bleu, une table médicale chromée, articulée, sur roulettes, avec des coussinets plats de skaï blanc recouverts de draps, blancs également.

Bachelard tendit la main vers un coin de la pièce.

— Votre fauteuil, dit-il.

Castine contempla le siège, lui aussi de tubes et de skaï blanc, disposé de façon à ce que son occupant ne perde rien, côté angle de vision, de la table médicale.

— Vous êtes trop bon, geignit-il avec un ravissement sincère.

— Rien n'est trop bon pour notre président, reprit Bachelard, se fichant éperdument de l'exagération ironique de son ton.

Castine était ivre, il avait fait ce qu'il fallait pour. Il s'épongea le front avec son mouchoir.

— Passons aux choses sérieuses, murmura-t-il.

Bachelard fronça les sourcils.

— Ah, non, on s'amuse un peu avant ! protesta-t-il.

Le général lampiste éclata de rire :

— Que vous êtes bête, je voulais parler de tout cela, protesta-t-il avec un geste large.

Bachelard eut une ride légère dans le front.

— J'avais compris, reprit-il. Mais attendez un peu. Vous allez comprendre, vous aussi.

Il battit des mains en direction du salon.

— Messieurs, glapit-il avec son immanquable voix de fausset chaque fois qu'il haussait le ton, le moment de la distribution est venue.

Il se tourna vers Capelou.

— À vous d'exposer les comptes, fit-il princier.

L'assistance se figea. Les problèmes d'argent passent toujours avant tout. Même avant le plaisir...

Gontran Bachelard se gratta la gorge.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, commença-t-il, et c'était, vous vous en doutez, le véritable but de cette petite fête.

Il se rembrunit.

— Quand je dis : bonne nouvelle, entendons-nous. Vous le savez, il y a situation d'urgence. Nous sommes à la veille du jour « J ». Il faut dissoudre la société. Mais rassurez-vous, nous ne l'aurons pas montée en vain.

Il se tourna vers Capelou.

— À combien les bénéfices, exactement ?

Capelou joua les fronceurs de sourcil plein d'importance.

— L'exercice de l'année, fit-il doucement, s'élève exactement à 253 millions 413.014 centimes, ou anciens francs si vous préférez.

Silence – très palpeur, côté portefeuille.

Bachelard bomba le torse.

— Monsieur Capelou, dit-il, va vous remettre à chacun le chèque correspondant au montant de vos actions.

Il battit des mains :

— Et en avant la distribution ! glapit-il. Attention, par ordre alphabétique.

Il réprima un sourire cruel :

— Les imbéciles, grinça-t-il à voix basse. Ils ne se rendent compte de rien.

Jean Beauvoir, dit Jeannot la Science, se releva péniblement. C'est dur de rester accroupi devant un coffre-fort, surtout depuis près de vingt minutes.

— Je pense que je devrais l'avoir, dit-il.

Il corrigea d'une moue :

— Donne-moi quand même quarante huit-heures. C'est un Fichet-Bauche. Un 305 BC. Du travail sérieux. 304 litres de volume intérieur. 1.180 kilos. Des « défenses » extrêmement puissantes. Il faut que je trouve un spécialiste hors pair pour trouver le biais de la combinaison.

Corentin s'affala dans un des fauteuils profonds du salon de l'appartement personnel du juge Bachelard, abandonné par son propriétaire.

— Tu en connais un bon, de spécialiste ? fit-il, inquiet.

Jeannot la Science sourit.

— T'inquiète. Je t'ai déjà raté un coup ?

— Ça non, admit Corentin. Mais excuse, le temps presse, je suis sûr qu'il y a là de quoi retrouver Bachelard. Et le coincer...

Il laissa errer son regard sur le salon luxueux et vide.

— Evidemment, murmura-t-il, ce n'est pas avec un salaire de juge qu'on se paye tout ça...

Joachim, 17 ans et danseur classique de son état, jeta d'un geste nerveux son pantalon vers la chaise où reposaient déjà sa veste, sa chemise et sa cravate. Il s'étira, bras en croix derrière la tête. Cheveux noirs taillés très court, joues creuses, paupières légèrement embuées de mascara, il avait l'allure splendide – et affolante pour certains – d'un faune sec et musclé qui se serait égaré dans un salon parisien. Seul « détail » un peu étrange : le caleçon. D'un genre tout à fait calculé. Joachim portait des sortes de jambières de vinyl noir, collantes, retenues à la taille par une ceinture à broche dorée, descendant jusqu'à ses escarpins de vernis noir, et libérant totalement le sexe.

Dans le salon, filles et associés de la S.C.I.P.C. s'étaient massés comme au théâtre, tournés vers la salle à manger, violemment éclairée comme une scène. Au premier rang des spectateurs, Castine, assis militairement en tailleur sur la moquette. Encadrée de Capelou et Bachelard sur la banquette médicale, une fille était à plat ventre. Entièrement nue, sauf de jolis escarpins noirs surélevés. Relevée sur les coudes, elle montrait des seins ravissants à pointes maquillées d'un rouge foncé.

— Vas-y, Joachim, ordonna Bachelard.

Le danseur s'avança vers le bord de la banquette. Il se cambra et, d'un mouvement vif des reins, il projeta son membre, et tout ce qui l'accompagnait, sur la banquette.

À dix centimètres, le visage de la fille. Une des plus jeunes du « réseau ». Liliane, 17 ans comme le danseur, blonde, des yeux doux et dociles, et une grande bouche rose et tendre sur des dents porcelaine.

L'éclair d'un flash explosa derrière Castine.

— Ah oui, fit-il, ça mérite une photo !

Devant eux, une merveille. Deux cuisses de danseur, musclées, noueuses, gainées de vinyl, d'ou s'avancait un sexe insolent, déjà dressé, offert sur le reposoir blanc de la banquette médicale : Et, s'approchant peu à peu, dans la lente reptation du corps de la fille sur la banquette, une bouche grande ouverte, langue un peu sortie.

— Liliane, fit Bachelard, tu vas être lente, très lente.

La boucha s'avancait, centimètre par centimètre. Plus elle avançait, plus le membre se tendait sur son « reposoir ».

— Plus cambrée ! grogna Capelou.

La fille obéit. De nouveau, le flash du photographe illumina la salle à manger.

À présent, la bouche était parvenue au contact du sexe. Liliane tendit la langue, soulevant doucement ce dont il fallait qu'elle s'occupe. Joachim, pour l'aider, se pencha sur elle, attrapant sa taille à deux mains. D'une brusque contraction de biceps, il tira la fille à lui. La bouche l'avalait à moitié d'un coup.

— Doucement, répéta Bachelard.

Joachim et Liliane s'arrêtèrent. Puis la bouche reprit sa progression, serpent de chair phagocytant lentement une proie délicieuse. Quand le nez de Liliane fut noyé dans la toison noire et bouclée, Joachim prit la nuque à deux mains. Il tira vers lui. Liliane glissa sur le skaï blanc de la banquette. Alors, il attrapa ses poignets et, les retournant dans le dos de la fille, tira encore. Liliane se tordit.

Joachim cria très vite, cabré, secoué de spasmes violents qui le faisaient danser comme un elfe qu'on aurait attaché par la taille à un piège.

— L'éprouvette, vite ! hurla Castine en se levant.

Liyu sourit, déjà en place, tendant le tube de verre à la bouche contractée de Liliane. Joachim, lui, s'était affalé, haletant, dans les bras d'un des associés, bondi sur « scène », qui dévorait, à genoux, son ventre de baisers.

Le juge Bachelard s'avança vers Joachim et Liliane, une éprouvette à la main qu'il tenait avec tellement de précautions qu'on aurait cru qu'il portait les Saintes Huiles.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? grogna joyeusement le général de Castine. Encore de la giclée ?...

Bachelard rangea précautionneusement l'éprouvette dans le support de bois à trous, fait pour ça, et qu'il avait pris sur la desserte.

— Si on veut, fit-il mystérieusement.

Il posa le tout sur la banquette, derrière la tête de Liliane qui reprenait souffle, yeux mi-clos.

— Joachim, dit-il, tu te sens d'attaque pour remettre ça ?

Le jeune danseur se cambra.

— Toujours, Monsieur, dit-il fièrement.

— À la bonne heure, murmura Bachelard. Tu vas donc recommencer avec Liliane. Mais cette fois, pour varier les plaisirs, vous allez essayer de ne pas renverser le support, et l'éprouvette, histoire de voir comment vous contrôlez. Une sorte d'épreuve.

Il sourit gentiment au danseur Joachim, lui aussi avait eu droit à sa part dans les dividendes, mais en liquide. À 17 ans, on n'a pas encore de compte en banque.

— S'il arrive malheur à l'éprouvette, je te reprends tout.

Joachim daigna sourire.

— On peut raffiner le risque, dit-il. Liliane...

La fille lui sourit :

— Pose le porte-éprouvettes sur tes seins.

Elle s'exécuta. Bachelard la regardait faire, exorbité... Près de lui, Liyu lui pressa la main.

— Si je comprends, reprit le juge, vous allez faire l'amour à la papa ?

Joachim et Liliane éclatèrent de rire :

— Exact, papa, sourit le danseur entre ses dents.

Il s'avança, de nouveau dressé, Liliane le reçut en se mordant un peu les lèvres, bras rejetés en arrière, le porte-éprouvettes en équilibre sur sa poitrine.

À présent, toute l'assistance s'était massée en cercle autour d'eux.

Joachim allait et venait en douceur. Liliane, yeux toujours clos, bras toujours rejetés en arrière, respirait en se contrôlant. Sur ses seins, le porte-éprouvettes se balançait imperceptiblement.

— Ho, ho, fit-elle tout à coup.

Elle se cabra un peu. L'éprouvette vacilla. Le liquide hésita. Huileux, lourd. Bachelard et Liyu fixaient l'éprouvette, comme fascinés.

Soudain, Joachim eut une contraction des reins incontrôlée.

Liliane cria en même temps que lui. Le porte-éprouvette vacilla...

— Perdu ! hurla Bachelard en se prenant le front à deux mains. Liyu se mit à rire, comme une démente d'asile.

Le reste ne fut qu'un éblouissement de lumière aveuglante, dans un tonnerre d'explosion qui faucha tout le monde, corps mélangés, sciés, déchiquetés dans un fatras de meubles, de vitres et de plâtres dévastés.

Boris Corentin se tourna vers Aimé Brichot.

— Jamais vu ça, hoqueta-t-il. C'est Hiroshima...

À leur arrivée, ils n'avaient trouvé de l'hôtel particulier qu'une carcasse de pierres de taille disjointes. Les fenêtres avaient volé dans les rues avoisinantes à cinquante mètres. Par miracle, aucune vitrine à l'extérieur, ni dans les immeubles voisins. Mais dans l'hôtel particulier, plus aucun survivant.

Charlie Badolini alluma nerveusement une Celtique en se tournant vers Jeannot la Science.

— Nitroglycérine, n'est-ce pas ? fit-il.

Jeannot la Science approuva, luttant pour ne pas vomir devant le spectacle de corps massacrés par la déflagration.

— Ça ne peut être que ça, fit-il.

Corentin s'essuya le front :

— Je comprends tout, dit-il. Bachelard a deviné qu'on finirait par ouvrir

son coffre, et découvrir le double, en termes différents, mais le double quand même de ce que révélait la Bible de Loursais.

« Alors, il a organisé un suicide collectif... Comment, dans le détail ? On ne le saura jamais, il n'y a pas de survivants. En tout cas, il est devenu fou. Totalement.

Autour d'eux, des débris de verres d'éprouvettes étaient enfoncés profondément dans les murs.

Une fois distribués ses dividendes, le juge Bachelard s'était suicidé. Rendu fou par la rage d'avoir perdu, comme l'avait deviné Corentin. Et entraînant dans la mort tous ses complices par raffinement de folie. Liyu au premier rang, folle elle aussi, et la seule à savoir, avec lui, que l'éprouvette de la dernière heure était remplie d'une « giclée » très particulière. De la nitroglycérine, qui explose au moindre mouvement.

Par exemple celui d'un spasme sexuel...

CHAPITRE XIX



Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine, officiellement dénommée Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme, courait dans les couloirs de ses services, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, derrière un athlète brun d'un mètre quatre-vingts.

— Corentin ! hurla-t-il. Je n'ai pas fini de vous poser des questions !

Ahuris, les gardiens faisant office de plantons contemplaient ce spectacle inimaginable : le patron se tordant les pieds sur les talons surélevés de ses bottines pour rattraper un de ses inspecteurs avant qu'il ne dévale au pas de course les escaliers de la P.J.

Charlie Badolini rejoignit l'athlète qui avait daigné s'arrêter au bord de l'escalier et l'attendait, la main sur la rampe, un sourire léger aux lèvres.

— Vous me devez encore une explication avant d'aller faire la fête ! glapit Badolini.

— La fête ? Quelle fête ? fit Corentin.

Son chef eut un rictus jaloux.

— Je sais de quoi je parle. C'est toujours comme ça quand vous avez réussi une enquête. Une fille...

Corentin haussa les épaules.

— Patron, fit-il, le regard calculé noir juste exprès pour ne pas être trop insolent, ne franchissez pas le mur sacré de ma vie privée.

Charlie Badolini agita la main :

— O.K. Mais dites-moi encore une chose. Bon, cette Chinoise, vous l'avez renvoyée chez les associés de la S.C.I.P.C. contre promesse d'indulgence. Alors une question : pourquoi ? Puisque de toute façon, le coup bidon de contrôle URSSAF allait provoquer la réunion du gratin des associés ? Et qu'on avait cerné l'adresse ?

Boris Corentin alluma calmement une Gallia.

— Excusez-moi, Patron, mais vous avez entendu parler du poker ?

Charlie Badolini verdit.

— Vous vous moquez de moi ?

— Mais non, Patron, simplement, j'ai voulu donner une chance à la Chinoise.

Le chef de la Brigade Mondaine s'accrocha à la rampe.

— Je ne pige pas, avoua-t-il.

Corentin lui tendit son paquet de cigarettes.

— Mais si, Patron, elle a voulu me tuer, comme Brichot et comme Jenny. Bon, je l'ai arrêtée. Elle était coincée. Trop facile. J'ai voulu lui donner une chance.

Il rit.

— Pour le plaisir. Vous comprenez ? Elle aurait pu fuir, sans risque pour l'enquête. Je savais tout, le lieu, le jour et l'heure de la petite fête.

Il fronça les sourcils, assombri.

— Elle n'a pas fui. Elle y est allée. Elle savait. Elle ne m'a pas trahi. Et

elle s'est tuée. Folle, comme le juge...

Il rêva, dans la fumée de sa cigarette.

— Sacré personnage, non ?...

Il se redressa :

— Patron, fit-il, permettez-moi de m'excuser, j'ai vraiment un rendez-vous urgent.

Charlie Badolini le fixa. Avec une forme de tendresse.

— Allez, sacré Boris, fit-il. Vous avez bien mérité de la Brigade Mondaine.

Yannick soupira :

— Aide-moi, ta valise est trop pleine, je n'arrive pas à la fermer toute seule.

Le matin même, elle avait débarqué. Furieuse. Boris lui avait dit, en quittant Audierne : « Je n'en ai pas pour plus de huit jours. »

Au bout de dix, elle en avait eu assez d'attendre, et elle avait pris le train.

Il l'aïda, se collant exprès d'un peu trop près contre son dos.

Ils s'en allaient quand une longue forme féminine surgit dans l'encadrement de la porte du studio de la rue de Turbigo.

Jenny, habillée d'un impeccable pantalon de vinyl imperméable, T-shirt immaculé sous son vison beige clair. Mèche sur le front, lèvres maquillées au lip-stick rouge vif.

— Oh pardon, Boris, murmura-t-elle en détaillant Yannick du regard de haut en bas.

Elle se recula :

— Je venais juste te dire une chose, reprit-elle d'une voix qui se dominait, je me suis réinscrite à la Fac.

Il hésita :

— Eh bien..., fit-il franchement, je te dis bravo.

Elle sourit avec difficulté.

— Merci, fit-elle.

Elle se recula et dévala les escaliers.

— C'était quoi, ça ? rugit Yannick en se collant contre lui.

Il ramassa sa valise.

— Ce n'était rien, dit-il d'une voix sourde, juste une fille bien. Je te raconterai.

Il l'enlaça en la poussant vers la porte.

— Allez, viens, fit-il d'une voix faussement grondeuse, on va être en retard. Le train ne nous attendra pas.

Dans l'escalier, elle fit exprès de jouer de sa hanche contre la sienne.

— Qu'est-ce que je peux ne pas cesser de continuer à ne pas te poser des questions idiotes ! murmura-t-elle, copiant les gosses.

Yannick reposa le journal à côté de sa tasse de café.

— Incroyable, fit-elle rêveusement, à peine un article. Explication : fuite de gaz. Et l'éloge du juge...

Il rit :

— Il y a des nouvelles que les journaux minimisent, dit-il, sinon, ça pourrait donner des idées aux milliers de fous, et de folles, qui gambergent un peu partout en France.

Elle tapota le journal de l'index.

— Quand même, ça n'est pas banal. Un hôtel particulier a explosé à Neuilly. Nitroglycérine. Et ça passe inaperçu, ou quasiment.

Boris Corentin dégusta sa glace à la vanille.

— Ne me fais pas me répéter, je te l'ai dit : les journaux sont d'accord avec la police pour tirer un voile pudique sur certaines informations mauvaises pour le moral du public.

Elle s'agita d'un léger coup de reins sur sa chaise.

— Bon, soupira-t-elle, tout ce que je sais de clair, c'est qu'on a raté notre train pour la Bretagne.

Il avança sa jambe vers la sienne sous la table.

— Yannick, fit-il d'une voix changée, ça a vraiment de l'importance ? Il y a d'excellents hôtels autour des gares.

Elle lui tendit les lèvres par-dessus la table.

— Si c'est toi qui le dis, fit-elle d'une voix de gorge, c'est que ça doit être vrai.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

TABLE

[1] Le mandat de perquisition n'existe pas. C'est une idée reçue, répandue dans le public et les romans dont les auteurs sont mal informés. Ce mot de mandat de perquisition fait sourire policiers et avocats. Il n'existe que quatre sortes de mandats tous signés par un juge d'instruction.

Le mandat de comparution : Citation du juge à un témoin n'étant pas venu à une convocation.

Le mandat d'amener, délivré contre un délinquant arrêté par la police, ou recherché parce que sa culpabilité a été établie.

Le mandat de dépôt, délivré contre un individu entendu et inculqué par le juge, dans son propre cabinet.

Le mandat d'arrêt, décerné par le juge d'instruction contre un délinquant en fuite, qui sera diffusé à toutes forces de police.